

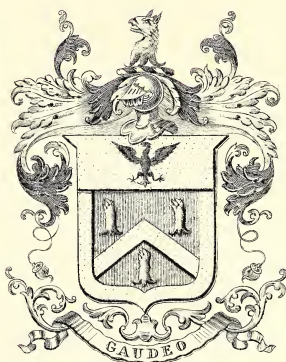


12 Nov

40X

32 7/8

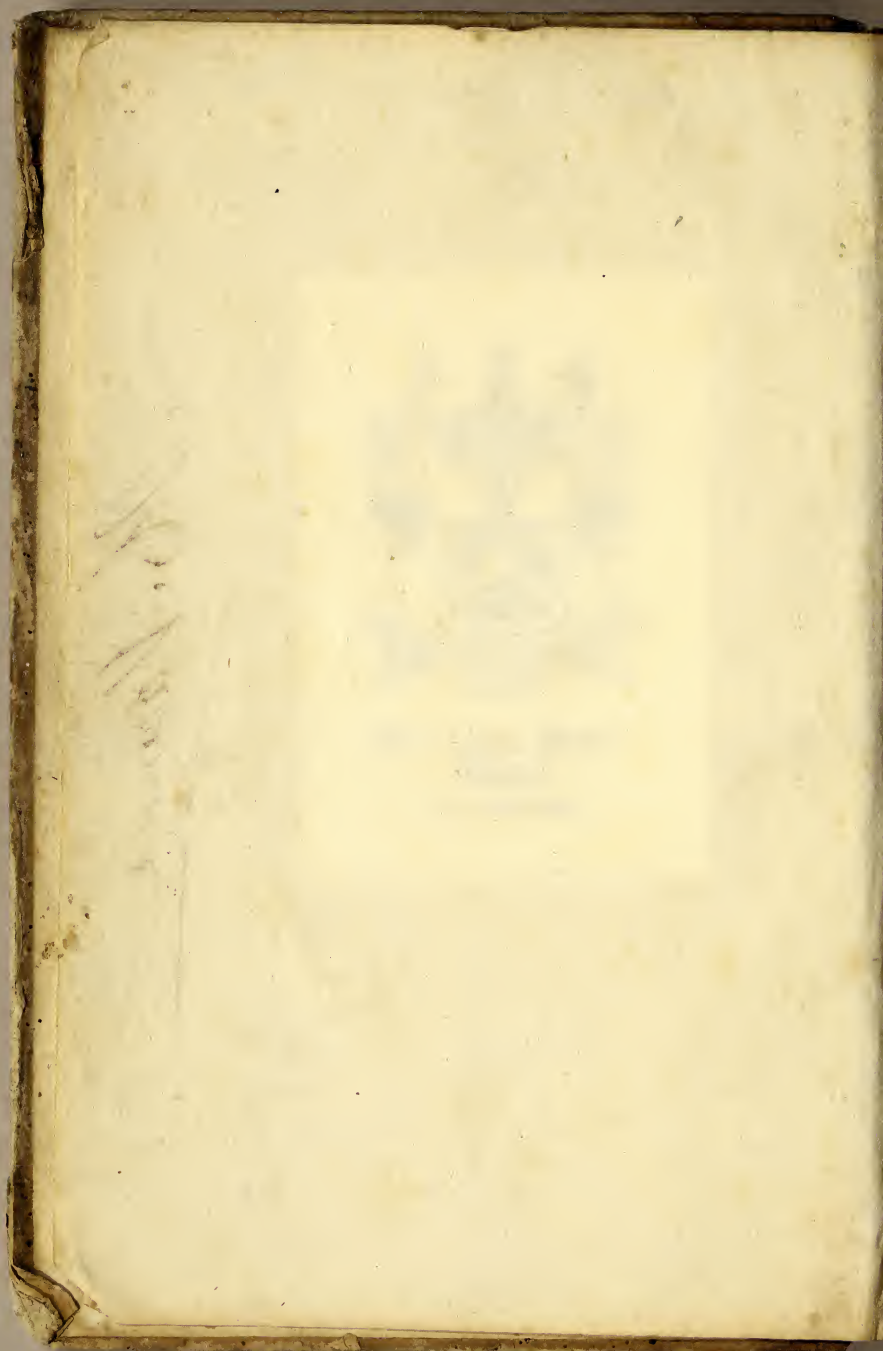
340



John Carter Brown
Library
Brown University

Hold both copies.
per.

St. Anne



NOUVEAU
VOYAGE

DANS

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

EN L'ANNÉE 1781;

ET

CAMPAGNE

DE L'ARMÉE

DE M. LE COMTE DE ROCHAMBEAU.

Par M. l'Abbé ROBIN.

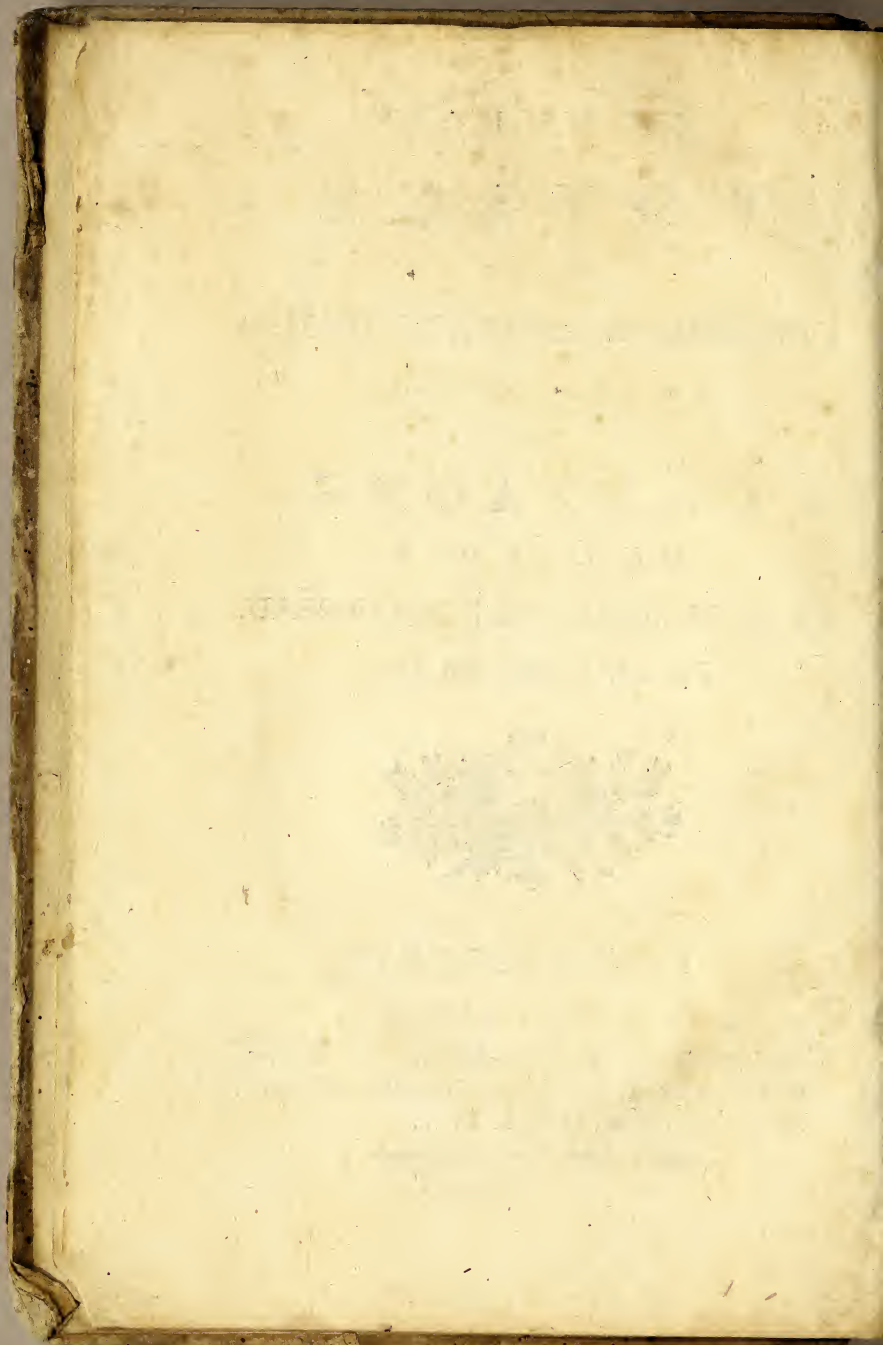


A PHILADELPHIE,

Et se trouve à PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE,
de MADAME, & de Madame Comtesse d'ARTOIS,
rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXII.



T A B L E

D E S M A T I E R E S.

O BSERVATIONS sur la mer, Pag. 3 & suiv.	
Sur la voie lactée,	5
Description de Boston, de ses maisons,	8
Sa population,	10
Ses religions,	11
Ses mœurs & usages,	14
Vie des Américains, moins longue que celle des Européens,	15
Commerce des Bostoniens,	17
Université de Cambridge,	24
Tragédies qu'y jouent les Éleves, idem.	
Observation sur nos Pièces dramatiques, idem. (Note.)	
Préjugé des Américains contre les Fran- çois,	25
Réflexion sur la prise de Saint-Eustache par les Anglois,	28

vj TABLE DES MATIERES.

<i>Conduite de l'armee Françoisè à New-</i>	
<i>port,</i>	Pag. 29
<i>Origine de la ville de Providence,</i>	33
<i>Marche de l'armee Françoisè en Améri-</i>	
<i>que, révolution qu'operè sa bonne disci-</i>	
<i>pline dans l'opinion des peuples,</i>	36
<i>Alimens, mœurs des habitans du Connec-</i>	
<i>ticut,</i>	39
<i>Forêts de l'Amérique, especes de bois les</i>	
<i>plus communes,</i>	45
<i>Oiseaux de ce pays,</i>	51
<i>Montagnes du Connecticut,</i>	53
<i>Réunion de l'armée Françoisè à celle de</i>	
<i>Washington,</i>	56
<i>Moyens des Anglois pour la prévenir,</i>	57
<i>Bon état de nos troupes, malgré leur fatigues</i>	
<i>& les chaleurs,</i>	58
<i>Les Anglois veulent intercepter nos vivres</i>	
<i>par la riviere du Nord, courage de douze</i>	
<i>Soldats de Soissonnois, modestie du Ser-</i>	
<i>gent,</i>	59
<i>Portrait de Washington,</i>	61
<i>Habillemens des troupes Américaines,</i>	65
<i>Punition pratiquée parmi elles,</i>	67.

TABLE DES MATIERES. vij

<i>Incertitude des projets de la campagne,</i>	
Pag. 68 & 75	
<i>Conduite de M. le Marquis de la Fayette</i>	
<i>en Virginie,</i>	71
<i>Passage de la riviere du Nord par l'armée</i>	
<i>combinée,</i>	77
<i>Inaction des Anglois,</i>	79
<i>Tableau du New-Jersey,</i>	80
<i>Trenton, remarquable par une victoire de</i>	
<i>Washington,</i>	85
<i>Arrivée de l'armée à Philadelphie,</i>	87
<i>Le régiment de Soissonnois y fait l'exer-</i>	
<i>cice à feu,</i>	88
<i>Portrait de Tompson, Secrétaire du Con-</i>	
<i>grès,</i>	91
<i>Description de Philadelphie,</i>	92
<i>Description de Baltimore,</i>	97
<i>Colonies d'Acadiens dans cette ville,</i>	98
<i>Différence des mœurs & des usages des</i>	
<i>provinces du Sud, de celle du Nord,</i>	103
<i>Débarquement de l'armée en Virginie,</i>	106
<i>Williamsburgh, capitale de cette pro-</i>	
<i>vince,</i>	107
<i>Son climat, ses productions, son commerce,</i>	109

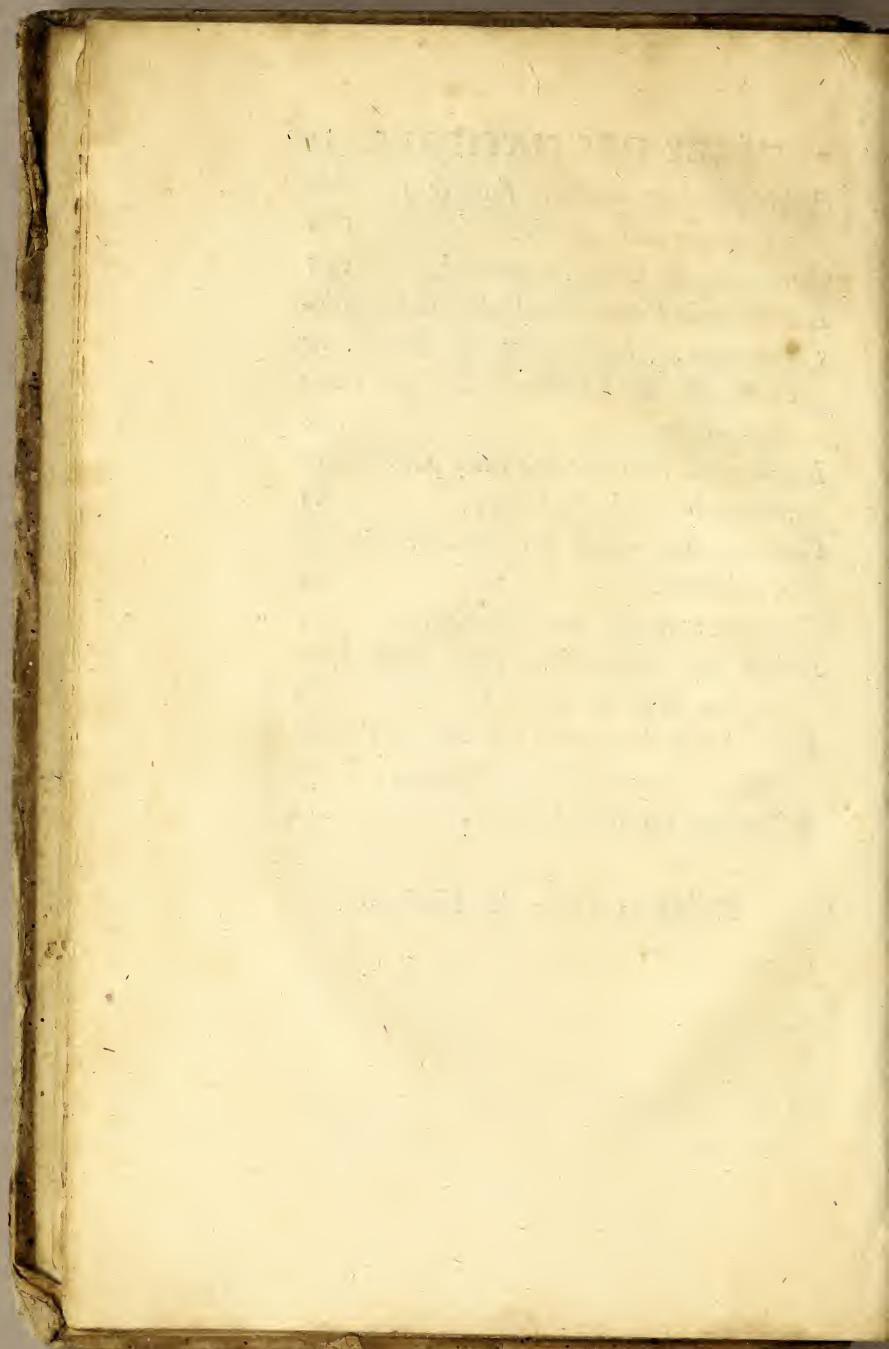
viii TABLE DES MATIERES.

<i>Chenilles différentes de celles de l'Europe,</i>	Pag. 113
<i>Piqure d'une araignée dans le camp de Williamsburgh,</i>	115
<i>Premieres pétrifications de coquillages dans le Mariland,</i>	116
<i>Approche de l'armée combinée à Yorck,</i>	117
<i>Siège de cette ville,</i>	118
<i>Description de la tranchée,</i>	122
<i>Tarleton repoussé à Gloucester par M. le Duc de Lauzun,</i>	124
<i>Émulation des François pendant ce siège,</i>	125
<i>Cornwallis capitule, articles de la capitulation,</i>	131
<i>Détails de la reddition,</i>	138
<i>Campagne de Burgoyne,</i>	144
<i>Parallele de Burgoyne & de Cornwallis,</i>	172
<i>Fautes de ce dernier,</i>	175
<i>Avantages du sol & de la législation civile des nouveaux États de l'Amérique,</i>	179
<i>Note sur les duels,</i>	181
<i>Causes physiques & morales du caractère actuel des Américains,</i>	184
<i>Progrès des Sciences & des Arts d'utilité parmi eux,</i>	186 & 205

TABLE DES MATIERES. ix

<i>Précis sur leur conduite sage & réfléchie à l'époque des troubles,</i>	189
<i>Ouverture du Congrès général,</i>	195
<i>Extrait de la Pétition au Roi de la Grande- Bretagne, du Mémoire au peuple, de l'Adresse aux Colonies, & d'une autre au Canada,</i>	198
<i>Raisons qui devoient les faire paroître peu redoutables à l'Angleterre,</i>	203
<i>Concours des motifs qui ont déterminé la révolution,</i>	206
<i>Ressources qu'elle nous procurera,</i>	207
<i>Motifs qui éloigneront long-temps leurs liaisons avec la Mere-Patrie,</i>	208
<i>Différence de l'existence politique de l'Amé- rique, d'avec celle de l'Europe,</i>	211
<i>Réflexions sur la tolérance,</i>	212

Fin de la Table des Matieres.





NOUVEAU
VOYAGE
DANS
L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

LETTRE PREMIERE.

A Boston, ce 14 Juin 1781.

ENFIN, Monsieur, j'ai franchi le vaste Océan, &, pendant quatre-vingt-cinq jours, j'ai senti ma demeure rouler & toujours ramenée à sa première position par son centre de gravité. Que d'efforts! que de temps il a fallu pour perfectionner ces machines énormes avec lesquelles les

A

2 N O U V E A U V O Y A G E

hommes se jouent ainsi des flots! Nouveaux Eoles , ils rendent vaine la furie des vents , ou les forcent à réagir dans des directions presque opposées ; mais , hélas ! leur art savant n'a pas su encore garantir le Voyageur de la défaillance où son agitation le réduit. J'ai éprouvé plus que personne cette maladie cruelle , & malgré l'usage fréquent des acides , il a fallu m'interdire toute espece d'occupation. Languissant , resserré dans cette espece de prison , n'entendant presque du matin au soir que l'idiome barbare des Marins , j'étois peu propre à sentir & à méditer les beautés terribles de la mer ; je la voyois avec indifférence s'agiter , bouillonner , blanchir , se rouler en montagne , s'entrechoquer avec fureur , s'élancer dans les airs en vapeur , traverser nos vaisseaux en dérivant sur eux des arcs menaçans ; ou bien s'abaisser , s'unir , agrandir l'horizon , & ressembler bientôt à une masse huileuse , ayant encore un mouvement d'oscillation. Je n'ai pu

cependant ne pas être frappé des bluettes de lumière que la moindre agitation en fait sortir dans l'obscurité : lorsque surtout le vent faisoit sillonner avec plus de rapidité le vaisseau , il sembloit alors plongé dans des torrens de phosphore enflammé ; je cherchois à deviner la cause de ce singulier & commun phénomène , dont je ne me rappelois pas avoir jamais ouï parler. Étoient-ce les sels dont les facettes réfléchissoient ainsi les rayons de lumières ? Étoit - ce leur choc avec les parties sulfureuses qui enflammoient celles-ci , ou plutôt ce fluide igné , ce feu élémentaire , cause première de la fluidité des autres élémens ?

Nous dirigeâmes notre route vers le Sud , jusqu'aux environs du 30° degré de latitude. Les mers me parurent plus azurées , & receler plus abondamment de ce feu phosphorique ; nous y trouvâmes la dorade argentine , le vorace requin , & le poisson volant qui , pour lui échapper , retomboit aussi-tôt que l'air avoit desséché

ses ailes. Je ne connoissois pas la galere, quoiqu'assez commune sur nos côtes; on en pêcha une, que j'examinai avec la plus impatiente curiosité : la Nature lui a donné une vessie qui la fait furnager & lui sert de gouvernail pour diriger sa route; son ensemble est une masse visqueuse dont je n'eus pas le temps de dé mêler l'organisation; elle est pourvue de longs cordons garnis d'anneaux, que je crus destinés à lui servir d'agrès pour la rendre maîtresse des vents, pour la fixer quand il lui plaît, & pour pomper sa subsistance. Je voulus la toucher, c'étoit où on m'attendoit; j'éprouvai aussitôt le sentiment douloureux de la brûlure, & quarante-huit heures après, je ressentais encore l'effet de ce pénétrant caustique.

Aimant à contempler dans nos belles nuits le spectacle majestueux des astres, l'ordre des cieux me parut tout dérangé; l'écliptique s'étoit éloigné de l'horizon, l'étoile polaire s'en étoit rapprochée, la grande ourse avoit son coucher : ce qui

me surprit vraiment, c'est que la voie lactée avoit disparu, quoique je retrouvassé le cygne qui plane au milieu. Je voudrois bien que les Physiciens me dévoilassent ce mystere astronomique, ceux sur-tout qui veulent que ce soit un amas immense d'étoiles, tandis que tous les autres corps célestes y sont aussi visibles qu'ailleurs.

Je ne fus plus étonné de l'idée des Anciens, du coucher & du lever du soleil dans la mer. Obligé, pour ma santé, d'être souvent témoin de ce moment, il sembloit se détacher de l'horizon, & tomber perpendiculairement dans ses flots; l'œil trompé croyoit voir l'horizon se prolonger au loin derriere lui.

La mer, comme vous le savez, a ses végétaux particuliers; il s'en faut bien que la Nature ait mis dans leurs couleurs, dans leurs formes, dans leurs propriétés, l'agréable diversité de celles de la terre; c'est que cet élément n'étoit pas destiné à produire des êtres qui lui fussent aussi précieux. Ses plantes cependant retracent

toujours la main savante qui les forma; j'en voyois souvent la mer couverte, je les remarquois toutes, ayant, au lieu de racines fibreuses, des mains pour les rendre plus adhérentes aux rochers, une tige aplatie, des feuilles épaisses pour résister mieux au choc des flots, & toutes pourvues, à très-petites distances, d'alvéoles presque vides d'air, qui par-là contrebalançoient leur pesanteur spécifique, & les forçoient à tendre toujours vers la surface de l'eau.

Rien ne peut exprimer l'émotion que me fit éprouver la vue de la terre; ce n'étoit cependant d'abord qu'un foible nuage à l'extrémité de l'horizon. Mais quel moment que celui où on va recommencer à jouir de sa santé, à se rapprocher des objets qui intéressent notre esprit, notre cœur, nos sens, à retrouver, au lieu de l'image de la destruction & du chaos, une nature par-tout organisée, à fouler l'herbe, à respirer le parfum des fleurs, à sentir l'ombrage des arbres, à entendre le chant des oiseaux, à les voir s'élever,

se balancer dans les airs ! c'est la privation de ces choses qui en fait mieux sentir la valeur, qui ouvre le cœur à la reconnoissance envers celui qui les produit. Un rameau chargé de feuilles, que je vis flotter, me fit tressaillir de joie. Nous avions déjà doublé le cap Anne, nous étions entrés dans la vaste baie de Massachusset, nous voyions la mer se briser sur les rochers du cap Cod, & dans quelques heures nous devions être à Boston, lorsque tout-à-coup une épaisse brume nous enveloppe, nous masque notre route au milieu des rochers : on mouille ; mais bientôt après, un vent impétueux & contraire fait labourer nos ancres, rompt nos cables, nous menace de nous entre-heurter ou de nous briser sur ces dangereux parages. La plupart des vaisseaux s'éloignent de ce port si désiré, & courent au large. Enfin, après deux jours d'incertitude, de périls, & pour moi de maladie, un bon frais nous ramene dans la rade de Boston. De cette rade, semée d'îlots agréables, nous

découvrons à travers des arbres, sur la côte occidentale, une magnifique perspective de maisons en amphithéâtre, se prolongeant en demi-cercle dans l'espace de plus d'une demi-lieue; c'étoit-là Boston. Ces édifices élevés, réguliers, entremêlés de hauts clochers, nous parurent moins une colonie moderne qu'une antique cité, embellie & peuplée par le Commerce & les Arts.

L'intérieur de la ville répond à l'idée qu'on s'en est d'abord formée; une superbe jetée, s'avancant à près de deux mille pieds dans la mer, est assez large pour avoir sur toute sa longueur des magasins & des ateliers; elle communique à angle droit à la principale rue de la ville, qui, large & spacieuse, se courbe dans le sens de la rade; cette rue est garnie de belles maisons, élevées la plupart de deux ou trois étages; beaucoup d'autres petites rues viennent y aboutir des deux côtés. La forme des maisons est faite pour surprendre des yeux Européens; elles sont entièrement de bois, non pas

à la maniere pesante & triste de nos anciennes villes, mais régulières & bien percées; leur charpente est légère, bien liée, recouverte en dehors de planches minces & polies, superposées à la maniere des tuiles de nos toits; leurs dehors sont peints en gris, ce qui ajoute infiniment à l'agrément du coup-d'œil; les toits sont ornés de balustres, sans doute à cause des incendies; leurs fondemens sont appuyés sur un mur d'environ un pied de hauteur: on sent combien ces maisons doivent l'emporter sur les nôtres pour la salubrité.

Toutes les parties en sont tellement liées, & leur poids est si peu considérable relativement à leur masse, qu'on peut les changer de place; j'en ai vu de deux étages qui avoient été transportées à un demi-quart de lieue au moins (1). Ce qu'on nous raconte des habitations ambulantes des Scythes, est bien moins merveilleux. Leurs meubles sont simples, mais

(1) Toute l'armée Française a été témoin de la même chose à Newport.

de bois précieux, à la maniere Angloise, ce qui ôte un peu de leur gaieté : les riches couvrent leurs planchers de tapis de laines ou de nattes, les autres de fable très-fin. On y compte six mille maisons, trente mille habitans ; il y a dix-neuf temples de toutes especes de Sectes ; ils sont tous propres, & plusieurs sont très-beaux, surtout ceux des Presbytériens & des Anglicans ; leur forme est un carré long, orné tout autour d'une tribune, & garnis de bancs uniformes ; le pauvre comme le riche y entend la parole de Dieu dans une posture commode & décente. Le jour du Dimanche y est observé avec la plus grande rigueur ; toutes affaires, de quelque importance qu'elles soient, cessent ; on ne s'y permet pas même les plaisirs les plus innocens. Boston, cette ville si peuplée, où il regne toujours un grand mouvement, semble désert ces jours-là : on parcourt les rues sans appercevoir personne, & si on en rencontre par hasard, on n'ose s'arrêter & se parler. Un François

logé avec moi, s'avisa de jouer de la flûte; le peuple s'ameuta & alloit se porter à des excès, si l'Hôte ne l'eût instruit de ce qui se passoit. On n'entre dans aucune maison sans y trouver tout le monde occupé à lire la Bible; c'est un spectacle bien touchant qu'un pere entouré de sa famille, leur expliquant les vérités sublimes de ce Livre sacré.

Personne ne manque d'aller au temple de sa Secte; il y regne un silence, un ordre & un respect qu'on ne retrouve plus depuis long-temps dans la plupart de nos églises Catholiques. Le chant des Pseaumes y est lent & majestueux. L'harmonie de la poésie, dans la Langue nationale, en augmente l'intérêt, & doit contribuer à entretenir l'attention des assistans.

Tous ces temples sont dénués d'ornemens: rien n'y parle à l'imagination & au cœur; rien n'y rappelle à l'homme ce qu'il vient y faire, ce qu'il est, ce qu'il sera. La peinture ni la sculpture ne lui

retracent point ces grands événemens qui le rappellent à ses devoirs , réveillent sa reconnoissance ; elles ne lui reproduisent point ces pieux Héros qu'il doit admirer & s'efforcer d'imiter. La pompe des cérémonies ne lui peint point la grandeur de l'Être qu'il adore. Des processions ne lui indiquent point l'hommage qu'il doit à celui par qui la Nature se vivifie , par qui les campagnes se couvrent de moissons , & les arbres se chargent de fruits.

Les Quakers , encore plus ennemis du culte extérieur , ont même anéanti toute apparence d'hierarchie : on cherche en vain , dans leur temple , le Ministre chargé spécialement de parler au nom de la Divinité. L'œil ne découvre qu'une assemblée silencieuse , méditative , sans aucune marque du motif qui l'a formée , jusqu'à ce que l'Esprit-Saint s'emparant tout-à-coup d'un des assistans , l'échauffe , l'agite , en fait le Pontife du moment. Cet Esprit-Saint est sans acception d'âge , de condition , de sexe. Celui qui ne s'est livré

toute sa vie qu'aux occupations les plus grossières, à qui la Nature a le plus étroitement circonscrit le cercle de ses idées, devient tout-à-coup l'Oracle, l'Interprete des plus sublimes vérités du Christianisme. La principale vertu des Quakers doit être la patience ; leurs Orateurs inspirés la mettent souvent à l'épreuve, & les femmes toujours dociles à cet Esprit-Saint, y font, dit-on, amplement usage du don précieux de la parole.

Un culte si extraordinaire ne pouvoit se sauver du mépris & se soutenir, si ses Sectateurs ne s'étoient montrés plus simples dans leur extérieur, plus humains envers les hommes, plus francs & plus désintéressés dans la société. Mais cet enthousiasme, le premier appui des Sectes, s'éteint ; il faut se placer à cette époque, pour les juger.

Les Quakers ont pu faire fleurir ces vertus avec plus de succès & plus longtemps en Amérique, parce que le climat & la vie qu'ils y menaient les favorisoit.

La piété n'est cependant pas le seul motif qui amène en foule les Dames Américaines dans leur temple. Sans spectacle, sans promenades publiques, c'est là le théâtre où elles viennent à l'envi étaler leur luxe naissant. Elles s'y montrent vêtues d'étoffes de soie, & ombragées quelquefois de superbes panaches. Leur chevelure exhaussée sur des appuis, est à l'imitation de celles que nos Dames Françaises portoient il y a quelques années. Au lieu de poudre, elles les lavent avec l'eau de savon, ce qui ne leur mèsie pas toujours, parce qu'elles les ont d'un blond agréable. Les plus recherchées commencent cependant à adopter la manière Européenne. Elles sont grandes, bien proportionnées ; leurs traits sont généralement réguliers, leur teint est très-blanc, sans couleur. Elles ont moins d'agréments, moins d'aisance que les Françaises, mais plus de noblesse ; j'ai cru même leur trouver quelque chose de ce qui caractérise ces chef-d'œuvres des Artistes de l'Antiquité

parvenus jusqu'à nos jours. La taille des hommes y est également élancée & bien prise ; ils ont peu d'embonpoint , & leur teint est un peu pâle ; ils sont proportionnellement moins recherchés dans leur parure que les femmes , mais très-propres. A vingt ans, les femmes n'ont déjà plus la fraîcheur de la jeunesse ; à trente-cinq ou quarante, elles sont ridées, décrépites. Les hommes se montrent presque aussi prématurés. J'ai présumé que le cours de la vie devoit y être moins long. J'ai parcouru tous les cimetières de Boston ; on y est dans l'usage d'y mettre sur chaque sépulture les noms & les âges : j'y ai trouvé en effet que la vie du plus grand nombre des morts, dans la classe de la virilité, n'alloit guere qu'à cinquante ans ; j'en ai vu très-peu de soixante, presque pas de soixante-dix, & je n'en ai pas rencontré au delà (1).

(1) J'ai examiné avec le même soin tous les cimetières depuis Boston jusqu'à Williamsburg, espace de près de trois cents lieues ; j'y ai trouvé les mêmes résultats

Boston est situé sur une presqu'île inclinée du côté de la mer. Cette presqu'île ne tient à la terre que par une langue de la largeur d'un grand chemin dans les hautes marées ; ainsi il a fallu peu d'art pour rendre cette ville susceptible de défense. Il y a une éminence qui domine toute la ville ; les Bostoniens y ont placé une espèce de phare très-élevé, surmonté d'un barril de goudron prêt à être allumé en cas d'attaque : à ce signal, plus de quarante mille hommes prendront les armes, & feront aux portes de la ville en moins de 24 heures.

On découvre de là les ruines de Charles-Town incendiée par les Anglois le 17 Juin 1775, à la bataille de Bunkerkill ; spectacle attristant, fait pour nourrir, dans l'ame des Bostoniens, le sentiment de la liberté. Cette ville n'étoit séparée de la presqu'île que par la rivière Charles : elle étoit située dans l'angle que forme la jonction de cette rivière avec la Mistic ; elle étoit bien bâtie, susceptible de fortifications ;

tions ; elle paroît avoir été aussi grande que la moitié de Boston.

La rade de Boston, capable de contenir plus de cinq cents vaisseaux , n'a d'entrée sûre qu'un canal à peine assez large pour trois vaisseaux. De fortes batteries établies sur l'îlot le plus voisin , mettent la rade & par conséquent la ville hors d'insulte du côté de la mer. Les caps qui resserrent l'entrée de la baie , le cordon de rochers qui garnit le débouquement de la rade , & les îlots dont elle est semée , sont autant d'obstacles qui diminuent , répriment la fougue des flots , & rendent cet abri un des plus sûrs du monde.

Le commerce des Bostoniens embrassoit plusieurs objets , & étoit très-étendu avant la guerre. Ils fournissoient à la Grande-Bretagne des mâts & des vergues pour sa marine royale. Ils construisoient , par commission ou à leur compte , un grand nombre de navires marchands , renommés pour la supériorité de leurs marches. Leur construction est en effet si légère ,

qu'il ne faut pas être grand connoisseur pour distinguer leurs navires au milieu de ceux de toutes les autres Nations. Ceux qu'ils frétoient à leur compte, étoient chargés, pour les isles de l'Amérique ou pour l'Europe, de bois de charpente, de planches, de merrain, de poix, de goudron, de térébenthine, de résine, de bœuf, de cochon salé, & de quelques pelleteries. Mais leur principal objet de commerce étoit la morue qu'ils pêchoient sur leurs côtes, & particulièrement dans la baie de Massachusset (1). Cette pêche alloit à cinquante mille quintaux, qu'ils exportoient dans les autres provinces de la Nouvelle-Angleterre, jusqu'en Espagne, en Italie, & dans la Méditerranée. Celle de la moindre qualité étoit destinée pour

(1) Le cap Cod s'avancant dans la mer comme un bras dont la main est recourbée, forme la baie; il a pris son nom de cette pêche; *Cod* en Anglois signifie morue. Les établissemens Anglois ont cela de particulier, leur nom, à la maniere des Anciens, indique presque toujours ou les propriétés des pays, ou leurs situations, ou les époques de leurs découvertes.

les Negres des Isles. Ils y employoient un grand nombre d'hommes, y formoient d'excellens Marins. La province de Massachusetts, une des moins riches pour le sol, fera toujours puissante par cette branche de commerce; & si un jour ce nouveau Continent déployoit des forces formidables sur les mers, c'est de Boston qu'on verra sortir les premières. En échange de ces marchandises, ils apportoit des vins de Madere, de Malaga & de Porto, qu'ils préfèrent aux nôtres, à cause de leurs douceurs, & peut-être encore plus à cause de l'habitude. Ils tiroient des Isles une grande quantité de sucre dont ils font beaucoup d'usage pour leur thé, que les Américains prennent au moins deux fois le jour; ils en tiroient encore plus de melasse dont ils distilloient le rum, leur boisson ordinaire. L'importation en étoit si considérable, qu'avant les troubles il ne valoit pas plus de deux schellins le gallon (1).

(1) Le schellin vaut environ 22 s. & $\frac{1}{2}$ de notre monnaie, & le gallon équivaut à peu près à quatre bouteilles de nos mesures.

Très-souvent ils vendoient en Europe les navires avec la cargaison , revenoient en Angleterre y acheter des objets manufacturés , qu'ils faisoient transporter sur des vaisseaux de la Nation. Ainsi la Mere-Patrie augmentoit , par le commerce des Américains , son numéraire , tandis qu'il ne produisoit à ceux-ci que des objets de consommation. Par ce double échange des Américains , les manufactures Angloises s'entretenoient avec éclat , quoiqu'elles ne pussent soutenir la concurrence avec celles des autres Nations par le prix excessif de la main d'œuvre.

Leur pêche , ces échanges , & le grand nombre de vaisseaux qu'ils construisoient , les avoit rendu les cabotiers de toutes les Colonies du Nord.

On compte que depuis 1748 jusqu'en 1749 , il étoit parti cinq cents vaisseaux de ce port pour le commerce étranger , en étoit entré quatre cent trente ; on porte jusqu'à mille les bâtimens côtiers & pêcheurs. Il paroît cependant , d'après la

remarque d'un Anglois, que leur commerce avoit décliné.

En 1738, on construisit à Boston quarante-un navires, faisant en totalité six mille trois cent vingt-quatre tonneaux; en 1743, il en fut construit trente-huit; en 1746, vingt; en 1749, quinze, valant en totalité deux mille quatre cent cinquante tonneaux. Cette diminution du commerce de Boston venoit probablement des nouveaux établissemens, qui, en se formant sur ces côtes, attiroient à eux les différentes branches que leur situation rendoit plus favorable.

La grande consommation des Américains pour le rum, a dû les porter à établir des relations avec les colonies Françoises : nos vins & nos eaux-de-vie nous rendant cette liqueur moins usuelle, ils se flatterent d'en tirer la melasse à meilleur compte. Cette spéculation réussit au delà de leurs espérances; ils n'avoient à donner en échange que des bois & quelques salaisons. Le Gouvernement

Anglois s'apperçut bientôt du tort que ses propres Isles en recevoient ; il prohiba ce commerce. Les Colonies se plainquirent amèrement qu'en les empêchant de tirer parti des productions de leur sol, on les mettoit dans l'impossibilité de payer les objets d'utilité & de commodité, achetés à un prix exorbitant en Angleterre. Le Gouvernement prit un milieu ; il permit l'exportation des bois, & chargea d'impôts onéreux le sucre & toute importation étrangère : ce moyen ne réussit point à appaiser le mécontentement des Colonies ; elles ne virent plus dans la Mere-Patrie qu'une avide & envieuse marâtre attentive à obstruer & à détourner vers elle les canaux qui leur portoient l'abondance & l'aisance. C'est une des principales causes de la mésintelligence entre l'Angleterre & ses Colonies : celles-ci dès-lors virent ce qu'elles gagneroient à l'indépendance, & la France y apperçut des avantages pour elle.

Des Presbytériens Irlandois, mécontents

de leurs Seigneurs, & attirés par la similitude des sentimens, y ont établi avec quelques succès des manufactures de toile, & ont fait quelques tentatives pour les draps; ceux qu'on y a fabriqués depuis, sont ferrés, bien tissus, mais durs & grossiers; leurs entreprises pour les chapeaux ont également peu réussi; ils sont épais, spongieux, sans consistance; ils sont infiniment éloignés de la beauté & de la solidité des nôtres..

La province de Massachusset-Bay a des mines de fer & de cuivre; son fer l'emporte sur tous ceux du monde, par sa qualité ductile & malléable.

On nous a montré en Europe les dangers physiques & moraux de l'éducation dans les grandes villes; les Bostoniens ont plus fait, ils les ont prévenus. Leur Université est à Cambridge, à sept milles de Boston, sur les bords de la rivière Charles, dans une situation riante & saine. Il y a quatre collèges bâtis en brique, de forme régulière. Les troupes Angloises s'y

baraquerent en 1775, forcerent les Étudiants & leurs Professeurs à les abandonner. La bibliothèque monte à plus de cinq mille volumes; il y a une très-belle Imprimerie, construite originairement pour un collège Indien. Afin de vous donner une idée du mérite des Professeurs actuels, il suffit de vous dire qu'ils ont des correspondances avec nos Savans de l'Europe, & que M. de Sewall, y professant les Langues Orientales, est un de ceux dont l'Auteur du Monde primitif fait le plus grand cas; ils font jouer à leurs Éleves des Tragédies; le sujet en est toujours national: tel que l'incendie de Charles-Town, la prise de Burgoyne, la trahison d'Arnold. Vous présumez que chez un peuple nouveau, ces Pièces doivent infiniment être éloignées de la perfection des nôtres; avec cela elles ont plus d'effet, parce qu'elles peignent des mœurs qui sont les leurs, qu'elles rappellent des événemens qui les intéressent: c'est la Scene ramenée à son antique origine (1).

(1) On a borné nos Pièces de théâtres, ou à des héros

Il est difficile de s'imaginer l'idée des Américains, avant la guerre, sur le compte des François; ils les regardoient comme

fabuleux dont les traits, les mœurs n'ont aucune ressemblance avec les nôtres, & dont les actions doivent nous inspirer peu d'intérêt, ou à quelque tableau de la classe de la société la moins nombreuse, celle des grands & des riches. La multitude ne peut y prendre intérêt que par les beautés accessoires, telles que la liaison des plans, le choix des situations, l'harmonie des vers, &c. Les Grecs, que nous avons infidèlement imités, avoient été plus raisonnables; tous leurs sujets tenoient à leur mythologie, à leurs cultes, à leurs gouvernemens, & aux mœurs de tous les états; de là leurs Pièces se soutenoient souvent sans amour & sans beaucoup d'ensemble. On a crié à la dépravation du goût, à la perversité des mœurs, quand on a vu les Parisiens désertir les grands théâtres & courir aux spectacles forains. On s'est trompé; ceux qui s'y portèrent avec le plus d'affluence, étoient les gens les plus occupés, & par conséquent les moins corrompus. Ce n'étoit pas la licence qui les y attiroit, mais le plaisir de retrouver des tableaux qui leur ressembloient. Les choses ne nous intéressent qu'à proportion de leurs rapports plus ou moins éloignés avec nous. L'Artiste qui me peint l'embarras de Pâris entre la belle Hélène & l'impétueux Hector lui reprochant sa mollesse, me fait admirer son art savant dans la composition du sujet, dans la justesse du dessin, dans le ton & l'harmonie des couleurs: mais Greuze, peut être moins fini, moins régulier, me montrant un pere maudissant son fils, ne me laisse pas le temps d'admirer; je frémis.

asservis sous le joug du despotisme, livrés aux préjugés, superstitieux, presque idolâtres dans leur culte, & comme des especes de machines légères, difformes, incapables de solidité & de consistance, occupées uniquement du soin de friser leur chevelure, de se colorer le visage; sans délicatesse, sans foi, ne respectant pas même les devoirs les plus sacrés. Les Anglois s'étoient plu à répandre & à fortifier ces préventions; le Presbytérianisme, ennemi implacable du Catholicisme, avoit rendu les Bostoniens, où cette Secte est dominante, encore plus disposés à les croire.

Tout sembla, au commencement de la guerre, les confirmer. La plupart des premiers François venus en Amérique, au bruit de la révolution, étoient des hommes perdus de dettes & de réputation, qui s'annonçoient avec des titres & des noms faux, obtenoient des grades distingués dans l'armée Américaine, recevoient des avances considérables, & dispa-roissoient ensuite. La simplicité des Améri-

cains, leur peu d'expérience rendirent ces supercheries faciles. Plusieurs même de ces aventuriers y ont commis des crimes dignes des derniers supplices. Les premières marchandises que les Bostoniens reçurent aussi de France, ont encore généralement contribué à les entretenir dans ces idées peu favorables de notre bonne foi & de notre industrie; actuellement même celles qui en viennent, se vendent, par cette raison, à un prix bien inférieur à celles de l'Angleterre de la même espèce. A l'arrivée de M. le Comte d'Estain, le peuple fut très-étonné de ne pas voir des hommes si frêles & si difformes; il crut qu'on les avoit exprès choisis pour lui donner une idée plus avantageuse de la Nation: quelques figures enluminées, dont la toilette étoit un peu soignée, les persuaderent que nous faisons l'usage du rouge.

Malgré mon titre de François & de Ministre Romain, je reçois cependant tous les jours de nouvelles honnêtetés dans

plusieurs bonnes maisons de cette ville ; mais le peuple tient encore à ses premiers préjugés : j'en viens de voir, ces jours-ci, la preuve dans un événement qui a servi en même temps à me faire mieux connoître leur caractère. Le feu prit à la maison où j'étois logé ; c'étoit celle d'un François : on sent quelle émotion cette vue dut causer dans une ville bâtie en bois. Le peuple accourut en foule ; mais dès qu'il fut chez qui, il resta spectateur. Je fis fermer les portes, pour arrêter les courans d'air ; je bouchai hermétiquement la cheminée où étoit le feu, avec un drap mouillé ; j'y fis jeter de l'eau sans discontinuer, pour entretenir son humidité : les femmes de la maison s'enflammerent à la vue de leur plancher inondé & sali ; & si je ne m'étois rendu maître, elles auroient préféré de laisser accroître le danger.

Nous venons de recevoir la nouvelle de la prise de Saint-Eustache par les Anglois : l'avidité a sans doute plutôt inspiré cette entreprise, que la saine politique. Les

Américains, peu contents des premières marchandises Françaises, alloient y acheter celles des Anglois, que ceux-ci, depuis la guerre avec la Hollande, y envoient sous pavillon neutre. Ils s'ôtent ainsi une branche importante de commerce, & forcent les Américains à avoir recours à nos productions, que l'expérience va leur apprendre à mieux juger.

L'arrivée de l'armée de M. le Comte de Rochambeau à Rhode-Island, y répandit la terreur ; elle trouva les campagnes désertes, & ceux que la curiosité amena à Newport (1) ne rencontrèrent personne dans ses rues. Tous sentirent l'importance de dissiper ces préjugés, & mirent de l'amour-propre à y contribuer. Les Officiers supérieurs établirent la discipline la plus stricte ; les autres Officiers em-

(1) C'est la Capitale de cette province ; la bonté de son sol & la douceur de son climat la faisoient appeler le Paradis de la Nouvelle Angleterre ; son commerce étoit très-florissant avant la guerre : outre ses bois & ses salaisons, qu'elle exportoit dans les Isles, elle y envoioit encore beaucoup de beurre, de fromage, de volaille & de suif.

ployerent cette politesse , cette aménité qui a toujours caractérisé la Noblesse François : le Soldat même y est devenu doux , circonspect & modéré , & dans un séjour d'un an , il n'y a pas eu une seule plainte. Les François à Newport n'ont plus été cette Nation légère , présomptueuse , bruyante , fastueuse : aux fêtes près qu'ils donnoient , ils vivoient tranquilles , retirés , bornant leurs sociétés à celle de leurs hôtes , pour qui ils devenoient de jour en jour plus chers. Ces jeunes Seigneurs , que la fortune , la naissance , le séjour de la Cour devoient le plus attacher à la dissipation , au luxe , & à tout l'appareil de la grandeur , ont les premiers donné l'exemple de la simplicité & de la vie frugale ; ils se sont montrés affables , populaires , comme s'ils n'avoient jamais vécu qu'avec des hommes égaux. Cette conduite soutenue a opéré une révolution totale dans les esprits : les Tories mêmes (1) n'ont pu se défendre

(1) Tories veut dire Royalistes ; ce mot vient de la Langue Saxone.

d'aimer les François, en blâmant la cause qu'ils soutenoient, & leur départ attristé mille fois plus que leur arrivée n'avoit alarmé.

On a fait, il y a long-temps, aux François le reproche de ne pas toujours respecter les nœuds les plus saints dans l'objet de leur galanterie. Newport en a fourni peut-être des exemples. On raconte qu'un Officier François parvint, par ses soins & ses assiduités, à toucher le cœur d'une Dame jeune & aimable. Son époux, qui l'aimoit tendrement, eut des preuves de ce nouveau penchant : pénétré de la plus vive douleur, il n'éclata point en plaintes & en reproches ; la réputation de son épouse coupable lui étoit encore chère ; il craignoit même qu'elle ne le soupçonnât instruit. Si elle s'en doute, dit-il à son ami, elle renoncera à l'espoir de regagner mon estime ; elle est perdue, je le suis aussi : réveillons plutôt sa tendresse ; ramenons-la à ses devoirs par le remords. Dès ce moment,

il se rendit plus assidu, plus complaisant ; avec la tristesse & le désespoir dans l'ame, il lui montra un visage serein & satisfait. Il accueillit avec honnêteté, avec égard l'Officier, objet de ses malheurs ; mais, de concert avec son ami, ils lui ôtèrent, autant qu'ils purent, sans affectation, les entrevues particulieres. Ces contre-temps ne parurent au François que l'effet du hasard ; il n'en eut pas moins d'humeur ; il devint moins aimable, & l'époux le devenoit davantage. La vertu, qui n'avoit pas perdu tous ses droits sur le cœur de l'épouse séduite, ne tarda pas à la ramener. Une telle conduite suppose une grande connoissance du cœur humain, & encore plus d'empire sur soi-même.

L'armée partie du 9 Juin de Newport, pour aller, dit-on, du côté du Sud, est actuellement à Providence. Je pars pour l'y aller joindre ; & si elle continue sa route, j'aurai à vous entretenir sur des objets plus intéressans.

Je suis, &c.

LETTRE

L E T T R E I I.

Du camp de Philisbury, ce 30 Juillet 1781.

J'A I trouvé, Monsieur, l'armée à Providence, campée sur une hauteur. Cette ville est considérable, assez peuplée, bâtie en bois & quelques belles maisons en brique; elle est sur l'embouchure de la rivière Patuxit, à la tête d'un golfe, entre les provinces de Massachusset, du Connecticut, de Rhode-Island. Cette situation la met en état de faire un commerce avantageux de froment, de maïs, de bois, de salaisons pour les Isles; on y construit aussi beaucoup de navires. C'est la capitale d'une Colonie du même nom, dépendante de la province de Rhode-Island. Un nommé Roger William, Ministre dans celle de Massachusset-Bay, banni par les Magistrats, pour prêcher des principes nouveaux, s'y retira avec ses sectateurs,

fonda cette Colonie sous le nom de Providence, afin de conserver la mémoire du traitement odieux qu'il avoit éprouvé. Il y vécut quarante ans, occupé du soin de faire fleurir cet établissement, d'instruire les Indiens, & écrivit quelques Ouvrages contre les dogmes, les usages des Quakers. Sa conduite régulière & bien-faisante força ses ennemis à se repentir du traitement qu'ils lui avoient fait essuyer. Les Annales du Nouveau-Monde auront, Monsieur, comme vous voyez, à retracer des exemples d'intolérance parmi les peuples mêmes qui s'en montrent les plus ennemis.

Que les objets qui m'entourent sont différens de ceux qui m'avoient occupé jusqu'à ce moment ! Elevé dans le paisible séjour des Sciences & des Arts, vivant avec ceux qui les cultivent ou les honorent, aimant à en faire l'objet de mes travaux & de mes plaisirs, je me trouve maintenant transporté au milieu du tumulte des camps, y étant dans l'agitation,

y éprouvant mille besoins. C'est là où je suis à même d'apprécier les inventions utiles, d'avec celles qui ne sont que frivoles & curieuses. Une simple toile m'y sert d'abri contre l'intempérie des temps. Sans livres pour faire diversion à mes fatigues (1), j'écris souvent, faute d'encre, avec le suc du fruit d'une herbe : heureux encore si je pouvois y rester quelque temps tranquille ! Mais non, dès deux heures du matin, les bruyantes roulades du tambour m'ordonnent de m'arracher de dessus mon dur grabat ; il faut plier à la hâte ce logement ambulant, monter à cheval, & suivre à pas d'Ambassadeur la marche lente du fantassin courbé sous le poids de son sac. Arrivé au lieu destiné pour le camp, il faut encore attendre, pendant la

(1) La difficulté d'avoir suffisamment de voitures, & de faire exister les chevaux ou les bœufs, obligea M. le Comte de Rochambeau de ne laisser porter aux Officiers que cent cinquante livres pesant, y compris leurs tente, lit, &c. de sorte que dans une marche aussi longue, dans un pays où il y a si peu de ressources, presque tous ont manqué des choses les plus essentielles.

plus brûlante partie du jour, les voitures porteuses de nos bagages. Le soleil a quelquefois presque terminé sa carrière avant que nos débiles estomacs aient commencé leurs importantes fonctions : étendu sur la poussière, haletant de soif, j'ai souvent désiré, comme le riche, qu'un autre Lazare trempât son doigt dans l'eau pour désaltérer ma langue desséchée. Nos jeunes Chefs, élevés dans l'aisance & la mollesse, supportent ces fatigues avec un courage qui me fait rougir de ma foiblesse. Tandis que leur table abondante & frugale offre aux Officiers une existence que le manque de domestiques & de moyens rendroit presque impossible, ils encouragent le Soldat en marchant à leur tête à pied (1). Ce qui vous étonnera, c'est de retrouver toujours la gaieté Française dans ces marches pénibles. Les Américains, que la curiosité amène

(1) M. le Vicomte de Noailles a fait particulièrement la route entière à pied.

par milliers dans nos camps, y sont reçus avec alégresse : on fait jouer pour eux nos instrumens militaires, qu'ils aiment avec passion. Alors, Officiers, Soldats, Américains, Américaines, tous se mêlent & dansent ensemble : c'est la Fête de l'égalité; ce sont les prémices de l'alliance qui doit régner entre ces Nations. Les peres de famille s'attendrissent à la vue de ces scènes touchantes; eux qui, en apprenant la marche de notre armée, avoient tremblé pour leurs possessions, pour eux-mêmes (1). Le Soldat, ivre de joie, oublie ses fatigues du matin, & ne pense pas à celles du lendemain. Ces peuples, encore dans le siècle heureux où les distinctions de la naissance & des rangs sont ignorés, voient du même œil le Soldat & l'Officier, & demandent souvent à celui-ci quel est son métier dans sa patrie, ne concevant point que celui de guerrier

(1) Leurs gazettes n'ont cessé, pendant toute la marche de l'armée, de faire l'éloge de sa discipline.

puisse en être un fixe & permanent. Le titre de beau-frere du Marquis (1) a le plus excité leur curiosité & leur respect ; ç'a été pour les jeunes Américaines une distinction flatteuse d'avoir dansé avec lui.

Quels que soient les succès de cette armée, elle aura toujours eu la gloire d'avoir fait, dans ces contrées, des impressions immortelles, & d'avoir à jamais rendu le souvenir du nom François précieux, ouvrage plus flatteur & peut-être plus difficile que celui de gagner des batailles & de faire des conquêtes.

Je ne m'attendois guere à retrouver des vestiges des modes Françaises jusqu'au milieu des forêts de l'Amérique ; les coiffures de toutes les femmes, excepté celles des Quakers, y sont élevées, volumineuses, garnies de nos gazes : on se perd dans ses réflexions, en retrouvant, dans toute la province du Connecticut, un goût si vif

(1) Les Américains ne désignent pas autrement M. le Marquis de la Fayette.

pour la parure, je dirois même tant de luxe avec des mœurs si simples, si pures, qui ressemblent tant à celles des anciens Patriarches. Des légumes, du maïs, du laitage sont leur nourriture la plus ordinaire. Ils prennent beaucoup de thé; l'usage de cette boisson insipide fait tout leur plaisir; il n'y a pas un habitant qui ne le prenne dans des porcelaines; la plus grande marque d'honnêteté pour eux est d'en offrir. Dans les pays où les hommes vivent d'alimens & de boissons très-substantiels, il peut être utile à la santé; mais je le crois nuisible dans ceux où ils ne se nourrissent presque que de végétaux & de lait, & sur-tout quand le sol, encore trop couvert de bois, les rend moins nourrissans : peut-être est-ce une des causes qui fait qu'avec une constitution bien conformée & une existence heureuse, ils vivent moins long-temps que les autres hommes. On attribue aussi au thé la perte de leurs dents; les femmes, ordinairement très-belles, y sont

souvent, à dix-huit & vingt ans, déjà privées de ce précieux ornement; je présume que ce seroit plutôt l'effet du pain chaud : les Anglois, les Flamands, les Hollandois conservent leurs dents très-long-temps.

Les habitans du Connecticut, qui recueillent de si beau froment, ignorent cependant l'art précieux de le rendre plus digestif, plus nourrissant par le pétrissage & la fermentation; chaque moment où ils en ont besoin, ils font une galette qu'ils mettent cuire à demi sur une plaque de fer. Les François, que la guerre amena en Amérique, ne pouvoient s'y accoutumer; ils leur apprirent un peu à le perfectionner : on en trouve dans les auberges de passable, mais encore très-inférieur à celui de notre armée. Les habitans, un peu éloignés des routes conservent toujours leurs anciens usages.

Dispersés dans leurs bois, ils n'ont guere de relation entre eux, que les jours où ils vont à leurs temples. Leurs maisons

sont spacieuses , propres , bien aérées , bâties en bois , ayant au moins un étage ; ils y ont toutes leurs commodités ; j'y ai retrouvé dans toutes , des marques de leur génie industrieux & inventif. Ils savent tous lire ; presque tous ont la gazette qui s'imprime dans leur bourgade , à qui ils donnent souvent le nom de Ville. Je ne suis pas entré dans une seule maison , sans y avoir trouvé la Bible , qu'ils lisent les soirs & les dimanches en famille. Leur caractère est froid , lent , doux ; ils sont peu laborieux ; la terre fournit toujours beaucoup au delà de leurs besoins ; ils vont & reviennent de leurs champs à cheval , & dans tous ces pays on ne rencontre pas un voyageur à pied ; leur douceur de caractère est autant due au climat qu'aux mœurs , car on la retrouve jusque dans les animaux. Les chevaux , quoiqu'excellens , pouvant facilement faire tous les jours , dans une longue route , soixante milles (1), y sont dociles ; on n'y en ren-

(1) A peu près vingt de nos lieues communes.

contre point de rétifs, d'ombrageux. Le chien y est caressant, timide; les figures étrangères n'ont rien à redouter de sa violence: j'observerai en passant, que sa voix est cassée & enrouée, ainsi que celle du coq. Les Américains sont grands hospitaliers; ils n'ont qu'un même lit; l'épouse chaste, fût-elle seule, le partage sans remords & sans crainte avec son hôte. Ce qu'on raconte de la vertu des jeunes Lacédémoniennes, est bien moins extraordinaire. C'est cette confiance dans la vertu publique, qui m'a fait rencontrer de Boston à Providence, des femmes, de jeunes personnes, voyageant seules à cheval, en cabriolet, à travers ces bois, même sur le déclin du jour.

Le pere de famille voit son bonheur, sa considération augmenter avec le nombre de ses enfans: il n'est point tourmenté de l'ambitieux désir de les placer dans un rang où ils pourront rougir de l'avoir pour pere. Elevés sous ses yeux, formés par ses exemples, ils ne couvri-

font point sa vieillesse d'opprobre ; ils n'ameneront point les chagrins , les soucis , pour le traîner plus douloureusement au tombeau. Il ne craint point non plus que l'indigence l'entourant un jour , déchire ses entrailles paternelles , & fasse gémir sa tendre épouse d'avoir été féconde. Comme lui , ils borneront leurs soins , leurs plaisirs , leur ambition à élever , multiplier leurs troupeaux , à cultiver , agrandir leurs champs , leurs vergers.

Ces cultivateurs , plus simples que nos paysans , n'en ont ni la rusticité , ni la rudesse ; plus éclairés , ils n'ont ni leur souplesse , ni leur dissimulation ; plus éloignés des arts , moins laborieux , ils sont moins attachés à leurs antiques usages , plus adroits à perfectionner & à inventer ce qui tend à leurs commodités.

Ce pays est coupé d'une infinité de ruisseaux & de rivières ; celle du Connecticut est la plus considérable de la province ; la ville d'Harfort , située sur ses bords , en est la capitale ; ce n'est encore

que quatre ou cinq cents maisons, occupant plus de deux milles de longueur. La rivière porte jusqu'à cette ville des bâtimens d'environ cent cinquante tonneaux. Le terrain y est léger, excepté vers la rive méridionale de la rivière; il produit du maïs & beaucoup de froment, dont le pain est plus blanc que celui de France, & le goût excellent. Les Américains en faisoient un commerce considérable avec les Isles, où on préfère cependant celui d'Europe, étant plus farineux & se conservant plus long-temps. Les bois y sont plus légers que les nôtres, & durent moins; leurs racines sont presque à la superficie de la terre: ce sol étant neuf, les parties végétales sont plus abondantes à la surface, les racines s'y dirigent par conséquent davantage; de là elles reçoivent plus facilement les impressions du froid, du chaud, de la sécheresse & de l'humidité, & sont ainsi plus exposées à s'altérer: j'ai remarqué en effet que les arbres périssoient presque toujours par leurs racines.

Je croyois que ces forêts, où la main de l'homme n'avoit encore jamais porté ses coups destructeurs, m'offriroient à chaque pas de ces arbres antiques dont le tronc raboteux, noueux, creusé, rongé par les pluies & les frimas, n'élevoit plus qu'une cime nue, aride, dépouillée de ses superbes rameaux. Au lieu de cette empreinte des temps, je n'ai retrouvé partout que la fraîcheur & la vigueur de la robuste jeunesse. Les tiges rapprochées, ferrées, droites, élancées à perte de vue, y sont couronnées d'un vert plus foncé que celui des nôtres. Le chêne y est surtout abondant : l'arbre le plus utile à l'homme est l'arbre de tous les climats ; j'y en ai remarqué de six ou sept especes ; les feuilles des unes sont larges avec des découpures insensibles ; elles sont plus marquées dans d'autres ; quelques-unes aussi les ont si profondes qu'elles n'y laissent que les principaux filamens ; j'en ai retrouvé ces jours-ci, où elles sont longues & étroites comme celles du pêcher. Le

monarque de ces forêts est le *tulipier* ou *l'arbre jaune*; sa tête altière domine sur les plus hauts chênes, & ses rameaux touffus, étendus, projettent au loin leurs ombres; sa feuille compacte, mince & unie, est en main, avec cette différence que la partie la plus alongée semble avoir été coupée transversalement. Chaque feuille est originairement repliée dans une enveloppe particulière, formée seulement de deux autres feuilles ovales, se touchant dans tous les points de leur circonférence; cette maîtresse feuille les sépare pour s'épanouir, comme celle de la fève naissante en sépare les deux portions. La tulipe, cette brillante fleur pour laquelle nos Fleuristes prodiguent leurs soins & leurs peines, vient par milliers, sur cet arbre majestueux, récréer la vue de l'Américain, & parfumer l'air qu'il respire à son ombrage. C'est de lui que les Indiens faisoient ces pirogues ou canaux d'une seule pièce : les Américains en font encore à leur exemple. J'en ai vu capables

de porter plus de trente hommes. Propre à venir dans différens climats, il se plairait infailliblement en France ; plus agréable à la vue que le maronnier, moins sale, il formerait des massifs & des avenues aussi touffus , aussi élevés ; son bois serait de la plus grande utilité dans la menuiserie. Le sasafia, arbrisseau aromatique, se rencontre dans tous les lieux aérés, exposés au soleil ; il borde les chemins, entoure les champs ; sa feuille ressemble à celle du figuier, moins grande, moins épaisse, d'un vert plus pâle ; il produit un petit fruit, dans un calice, laiteux quand il est vert, & violet dans sa maturité ; son odeur réside dans son écorce, & particulièrement dans celle de sa racine ; sa propriété est sudorifique. On prétend que les premiers Européens venus en Amérique, atteints de ce mal affreux dont les progrès ont été si funestes à l'Europe, en firent usage avec quelque succès. Nous avons trouvé sur les bords du Connecticut une espèce de laurier rose, couvert de

fleurs qui offroient un coup-d'œil charmant. L'arbre à cire, qu'on rencontre par intervalle, est un laurier arbusste, dont l'odeur a quelque chose de notre laurier commun, mais plus douce; son fruit, semblable à des grains de poivre, est couvert d'une matiere onctueuse, dont on fait des bougies; on la détache & on la recueille par l'eau bouillante: ces bougies exalent, en brûlant, une odeur fort suave. Cette récolte demande trop de soins, & est trop peu abondante, pour qu'elle puisse jamais être une branche de commerce.

L'érable y devient très-grand; c'est une des plus précieuses productions de l'Amérique Septentrionale; on lui fait, dans le temps de la sève, des incisions d'où découle une liqueur qui, réduite, tient lieu de sucre. Il ressemble parfaitement au nôtre. Pourquoi a-t-il cette propriété distincte? Seroit-ce parce qu'il végete dans un sol neuf où les sucres sont plus qu'abondans pour son accroissement, ou peut-être

être ignorerions-nous les propriétés du nôtre ?

Le châtaigner, le noyer y sont aussi très-communs. Les especes de ce dernier sont très-variées ; elles different par leurs feuilles & leurs fruits ; il y en a une dont le bois veiné fait de très-beaux meubles, & dont la superficie du fruit a l'odeur de citron. Toutes produisent des noix qu'on ne peut cerner, & extrêmement dures à casser ; on ne tire le fruit de leurs coquilles qu'avec peine, par petites parcelles, encore le goût en est-il fort & désagréable.

On trouve aussi une espece de cerises à grappe, petites, & un peu ameres. La vigne qu'on n'a pas su cultiver, même en Virginie, grimpe de tous côtés sur les arbres (1).

(1) J'en ai remarqué de deux especes générales ; l'une dont le fruit étoit compacte, charnu, & gros comme des petites prunes ; le goût en étoit d'une fadeur insupportable : je ne crois pas que la culture pût jamais en tirer parti. Le raisin de l'autre étoit petit, l'écorce dure, les pepins gros, conservant un goût de vert dans sa maturité : je suis persuadé que si cette espece étoit cultivée, elle se perfectionne-

C'est à l'homme à multiplier, à féconder, à perfectionner les productions utiles des contrées, en variant les sols, en dirigeant la sève par des tailles, en la mélangeant par des greffes. Nous devons à ces heureuses inventions le fruit des expériences de tant de siècles, l'ornement & l'opulence de nos jardins & de nos vergers. L'homme, quoi qu'on ait pu dire, est le restaurateur de la Nature; il la vivifie, l'enrichit, l'embellit; le simple gazon ne tapisse la terre que dans les lieux qu'il a aérés; le timide oiseau qui fuit sa vue, la bête fauve qui tremble à son approche, n'habitent même que les lieux qui l'en-

roit. Les ceps que nous voyons en France, dans les contrées vignobles, venir sur les haies, sans taille, sans culture, ne valent guere mieux. Les Anglois ont essayé des plantations de vignes en Virginie; elles n'ont point réussi: au lieu d'aller chercher des plants dans les contrées éloignées, & de les cultiver à la maniere de ces pays, il falloit se borner à prendre celui que la Nature a fait naître dans le pays même, & lui donner une culture convenable au climat. Il y a tout à présumer qu'il auroit réussi. Le Ministre Catholique Romain de Baltimore, dans le Maryland, m'a dit avoir fait une plantation dans ce genre, dont il espéroit beaucoup.

tourent. Si la curiosité m'a quelquefois fait pénétrer au loin dans ces sombres forêts, je n'y entendois plus de chant, je ne retrouvois plus de vestiges d'êtres animés, je ne marchois plus que sur des ruines de végétaux. Attristé de ce silence lugubre, de ces objets qui ne me monstroient plus le domaine de mon semblable, je me hâtois de revoir des lieux plus faits pour une âme sensible.

La connoissance des oiseaux de ce pays fera une des parties les plus intéressantes de son Histoire Naturelle. J'ai vu dans le Connecticut une espece d'étourneau dont le centre des ailes est d'un rouge foncé. J'ai remarqué un oiseau de la couleur du ferin, un peu plus gros. Celui qu'ils appellent le rossignol de Virginie, plus commun à mesure qu'on avance vers le Midi, ne ressemble en rien au nôtre; il est plus gros; sa tête & son ventre sont d'un rouge semblable à celui du bouvreuil. Si la Nature l'a mieux partagé du côté du plumage, il s'en faut de beaucoup

qu'elle lui ait donné un gosier aussi mélodieux. Le moqueur , presque de la grosseur d'une grive , tacheté de blanc & de gris , a le don d'imiter le chant de tous les oiseaux qu'il entend. L'oiseau mouche , qui , dit-on , ne vit que du suc des fleurs , y est très-rare ; peu de personnes en ont vu.

Les écureuils y sont d'un gris cendré , plus gros que les nôtres , très-communs , & faciles à apprivoiser ; ceux qu'on appelle écureuils volans , sont d'un gris plus foncé , plus petits ; leur peau , large & lâche jusqu'aux extrémités des pattes , leur laisse la facilité de les écarter , en s'élançant d'une branche d'un arbre à un autre , & leur donne par conséquent une plus grande surface d'air pour les soutenir.

Le pays est plat de Boston à Providence ; j'y ai rencontré des ruisseaux à qui nous donnerions le nom de rivièrè ; leurs lits , dans les endroits où je les ai passés , sont creusés dans des bancs de pierre sileuse , grise & rouge. J'ai trouvé quel-

ques blocs d'argile pétrifié , renfermant des galets (ou cailloux roulés) ; en les frappant , ils se détachent facilement , & y laissent l'empreinte de leur forme.

La province du Connecticut est couverte de monticules ; ils ne sont pas assez grands , le pays n'est pas assez découvert , pour saisir leurs directions générales : on ne peut les mettre , la plupart , que dans la classe de ceux que les Naturalistes appellent secondaires. Coupés souvent pour adoucir les pentes des chemins , ils ne m'ont paru que formés d'amas de pierres de différentes especes , de différentes grosseurs , ayant les angles brisés & effacés ; beaucoup ont plus d'un pied cubique de masse , plusieurs trois ou quatre ; leurs interstices sont remplis de terre végétale , peu adhérente. La superficie du sol est couverte des mêmes pierres ; les bois , les champs en sont hérissés ; les habitans les accumulent ou les entassent négligemment , en forme de mur , sur les bords de leurs possessions. Ces pierres ,

d'après l'expérience que j'en ai faite à l'eau-forte, sont, en grand nombre, graniteuses ; très-peu sont purement calcaires ; il y en a de spath pur ; beaucoup ont du mica, & d'autres des parties ferrugineuses sur lesquelles l'aimant agissoit.

La province de New-Yorck, encore plus montueuse, & le territoire de Philisbury où nous sommes actuellement campés, m'ont présenté les mêmes objets. Tant de millions de ces pierres, amoncelées, éparfées dans l'espace de plus de deux cents milles, sont les monumens les plus authentiques, les plus évidens du long séjour des eaux dans ces contrées. Des torrens & des rivières n'ont pu les arrondir ainsi, les mélanger, les accumuler ; la mer seule a pu lentement les séparer, les charier, les réunir, & leur imprimer ces formes générales par les frottemens. Quelque attention que j'aye apportée, je n'ai trouvé jusqu'ici aucuns vestiges de pétrifications d'animaux, d'arbres, & de coquillages. La rivière du

Nord, m'a offert, dans son lit, moins de granits, mais plus de marbres, de grès & d'ardoises. Nous retrouvons près de New-Yorck les traces affligeantes de la guerre, des habitations pillées, ruinées, abandonnées, ou brûlées. Ces Américains, doux, pacifiques, bienfaisans, y sont devenus durs, sanguinaires, & rapineurs; l'esprit de parti a allumé entre eux des haines; ils s'attaquent, se volent tour à tour, détruisent les habitations, ou en chassent, pour s'y établir, ceux qui en ont déjà chassé d'autres (1). La guerre, ce fléau si terrible aux Arts & à la population, l'est encore plus aux mœurs, parce que leur altération est plus difficile à réparer. Je suis, &c.

(1) Quelques-uns d'eux, postés en embuscade, tirèrent sur deux Aides de Camp, & sur M. Berthier, Aide-Maréchal des Logis, allant à la reconnoissance de New-Yorck : ceux-ci les poursuivirent, en prirent un, & M. Berthier en tua un autre. Nous sommes redevables à ce Militaire & à son frere * que M. de Rochambeau a depuis nommé aussi Aide-Maréchal des Logis, d'un Plan géographique de toute la marche de l'armée; morceau d'autant plus précieux, qu'il n'existe encore aucune Carte exacte de ces pays.

* Ces jeunes Officiers sont fils de M. Berthier, Chevalier de l'Ordre du Roi & de celui de Saint-Louis, Gouverneur de l'Hôtel de la Guerre.

L E T T R E I I I.

Du camp de Philisbury, ce 4 Août 1781.

LE premier objet de notre marche avoit, Monsieur, pour but de nous réunir à l'armée de Washington ; cette réunion s'est effectuée à Philisbury. Les Américains y sont arrivés en même temps que nous ; ils étoient auparavant retranchés sur les montagnes de West-Point, dominant la rivière du Nord. Le fleuve se resserrant beaucoup dans cet endroit, les Américains y ont construit sur les deux rives, des forts dont les batteries se croisent. Le fort du côté gauche est placé sur une langue de terre, avancée dans le fleuve, défendue à l'Est par des marais, ouvert seulement du côté du Nord. Une armée y seroit hors d'attaque contre des forces beaucoup supérieures ; & les batteries des forts empêchent les vaisseaux d'oser remonter jusqu'à cette hauteur ; position

d'autant plus importante pour les Américains, que les Anglois, maîtres aujourd'hui de New-Yorck, le sont par conséquent de l'embouchure de la riviere du Nord.

Comme Alliés, nous sommes campés à la gauche des Américains; leur droite est appuyée sur la riviere du Nord au bas du Dobbs, & notre gauche l'est à la petite riviere de Bruny. La position des armées est sur des hauteurs considérables; un profond vallon les sépare. Nous ne sommes pas à plus de quinze milles de New-Yorck; il nous a fallu, pour y arriver, longer l'Isle & traverser des pays remplis de réfugiés. L'armée Françoisé étoit d'abord divisée, dans sa marche, par régiment; aux approches de la province de New-Yorck, elles s'est réunie en brigade. Forcée de marcher sur une seule colonne, de faire traîner ses bagages par des bœufs, elle étoit lente & embarrassée, & occupoit une étendue de plusieurs milles. On avoit à craindre, dans des pays montueux & encore très-couverts,

que des partis ne vinssent tomber sur les bagages & artillerie, ne les brûlassent, ne coupassent les jarrets aux bœufs & aux chevaux avant qu'on pût y porter des secours. Ces pertes auroient été irréparables. Les Anglois, très-intéressés à empêcher notre jonction, n'ont cependant fait aucun mouvement.

Une marche de deux cent quinze milles, faite par des chaleurs excessives dans un pays presque sans ressources, où le Soldat manquoit souvent de pain & étoit obligé de porter ses provisions de plusieurs jours, a cependant donné moins de malades que les garnisons Françoises. Les attentions des Officiers supérieurs y ont, il est vrai, infiniment contribué, en ne permettant pas aux Soldats de boire de l'eau qu'il n'y eût du rum, pour lui ôter sa qualité mal-faisante. M. le Comte Saint-Maime (1) envoyoit, en avant, à chaque halte, à chaque campement, acheter des barriques

(1) Colonel-Commandant de Soissonnois.

de cidre, & le faisoit distribuer à sa troupe à un très-bas prix. Cet exemple, suivi ensuite par les autres Corps, produisit l'effet le plus avantageux.

Les Anglois, depuis notre campement, voulant intercepter les convois que nous tirions par le haut de la rivière du Nord, ont fait monter une frégate de vingt canons & quelques sloops jusqu'à Tury-Thown, village situé à six milles sur le flanc droit du derrière de l'armée. Deux cents hommes ont tenté de descendre: les premiers débarqués ont eu le temps de mettre le feu à quelques affûts de canons, à un bateau, & d'en amener un chargé de six mille rations de pain; mais un Sergent de Soissonnois & douze Soldats ont forcé les uns à se rembarquer, & sont entrés dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour les poursuivre & empêcher la descente des autres. Ce premier essai, en Amérique, des armes Françaises, avertit les Anglois de ce qu'ils auroient à craindre d'un Corps entier. Les Chefs se sont em-

pressés de donner des éloges à ces braves Soldats : » Mon Général « , a répondu le Sergent à M. le Baron de Viomesnil qui le louoit de sa conduite , » je suis » redevable aux avis de mon Caporal, de » ce que j'ai fait, ainsi qu'à sa bravoure, » qui m'a parfaitement secondé « . Le courage n'est pas une vertu si rare en France ; la modestie l'est un peu plus ; c'est en donner une preuve dans une circonstance bien délicate pour un guerrier. J'ai, je vous l'avoue, entendu avec peine un Officier supérieur blâmer les éloges qu'on leur donnoit, & se récrier sur ce que M. le Baron de Viomesnil les avoit invités à dîner avec lui. La vertu pourroit-elle jamais être trop honorée & trop récompensée ?

On monta à la hâte des batteries au bas de Dobbs ; elles firent essuyer aux Anglois , quand ils descendirent, une canonnade très-vive : une obuse mit le feu aux voiles de la frégate ; la terreur se répandit dans l'équipage ; vingt-deux hom-

mes se jeterent dans l'eau, la plupart s'y noyèrent.

Le Général Washington a voulu faire une reconnoissance des fortifications de New-Yorck : deux mille François & deux mille Américains se sont mis en marche pour la couvrir, & se sont trouvés, à la pointe du jour, à la portée du canon des retranchemens de l'ennemi : ils y ont resté pendant deux jours ; les Anglois se sont contentés de tirer du canon & d'observer.

J'ai vu Washington, cet homme, l'ame, le soutien d'une des plus grandes révolutions qui soient jamais arrivées. Je l'ai fixé avec l'attention qu'inspire toujours la vue des grands hommes : il semble qu'on croie retrouver dans leurs traits des traces du génie qui les distingue & les élève au dessus de leurs semblables. Washington est fait, plus que personne, pour entretenir cette opinion : d'une stature grande, noble, bien proportionnée, d'une physionomie ouverte, douce, tranquille, d'un extérieur simple & modeste, il frappe,

intéresse François, Américains, ennemis même. Placé à la tête d'une Nation où chaque individu partage l'autorité suprême, où les loix coactives sont presque encore sans vigueur, où le climat, les mœurs donnent peu d'énergie, où l'esprit de parti, l'intérêt particulier, la lenteur, l'indolence nationale ralentissent, suspendent, renversent les mesures les mieux concertées; il a su former des troupes à la subordination la plus absolue, les rendre jalouses de ses éloges, leur faire craindre jusqu'à son silence, prolonger leur confiance même après des défaites, parvenir à la réputation la plus brillante, obtenir le pouvoir le plus étendu, sans irriter l'envie, sans faire naître de soupçons; se montrer par-tout supérieur à la fortune, développer toujours dans l'adversité des moyens inconnus, &c, comme si ses facultés s'agrandissoient avec les difficultés, n'avoir jamais plus de ressources que quand il sembla n'en plus avoir; ne porter jamais aux ennemis des coups plus redou-

tables que quand ils l'ont eu vaincu ; exciter l'enthousiasme du peuple , qui en est le moins susceptible ; capter les respects , les hommages de ceux qui avoient le plus d'intérêt à les lui refuser ; conduire ses projets par des moyens qui échappent même à ceux qui en sont les instrumens ; intrépide dans les dangers , & ne les cherchant que quand le bien de la Patrie l'exige ; préférant de temporiser & d'être sur la défensive , parce qu'il doit tout attendre du temps & qu'il connoît le génie de sa Nation ; économe , sobre pour lui , & prodigue pour la cause publique : comme Pierre le Grand , il a , par des défaites , conduit ses troupes à la victoire ; comme Fabius , mais avec moins de ressources & plus d'obstacles , il a vaincu sans combattre , & sauvé sa Patrie. Telle est l'idée qu'on se fait de ce grand homme en le voyant , en examinant les événemens où il a eu part , en écoutant ceux qui l'approchent de plus près : sa vue est , dans toutes ces contrées , celle d'un Dieu bienfaisant ;

vieillards, femmes, enfans, tous courent sur son passage avec un égal empressement, se félicitent de l'avoir vu : on le suit dans les villes avec des torches ; on fête son arrivée par des illuminations publiques : l'Américain, ce peuple froid, qui, jusqu'au milieu des troubles, n'a jamais suivi que l'impulsion de la méthodique raison, s'est animé, s'est enflammé pour lui, & les premiers chants que le sentiment lui a dictés, ont été pour célébrer Washington.

On ignore à combien peut monter au juste son armée, on la croit de quatre à cinq mille hommes. Ce Général a toujours eu l'art d'en cacher le nombre à ceux même qui la composent : tantôt avec peu de troupes il forme un camp spacieux, augmente ses tentes ; tantôt avec un plus grand nombre, il les diminue & se resserre ; tantôt par des détachemens insensibles, le camp ne renferme plus qu'un simulacre d'armée, & le principal corps se trouve transporté au loin.

Ces

Ces troupes n'ont pas encore d'uniformes réguliers ; les Officiers & le Corps d'artillerie sont les seuls qui en aient ; plusieurs régimens ont des petites casques blanches avec des franges , dont l'effet est assez agréable ; des pantalons de toile , aisés , larges , ne les incommode point dans les chaleurs , & ne gênent point le jeu des membres dans la marche : avec une nourriture moins substantielle , un tempérament moins vigoureux que les nôtres , elles en supporteroient peut-être mieux , par cette seule raison , les fatigues. On n'a point assez senti en France cet avantage : on a trop sacrifié au coup-d'œil ; on a oublié que les troupes étoient faites pour agir & non pour se montrer. L'habillement le plus parfait seroit celui qui , avec le plus de légèreté possible , couvriroit le mieux le Militaire & le gêneroit moins. Soissonnois a eu , dans cette marche , moins de traîneurs , moins de malades ; une des principales causes est sans doute due à la précaution du

Colonel, qui avoit fait faire pour la campagne des culottes de toile à tout ce régiment.

Ces habillemens Américains, très-salifans, sont cependant entretenus propres : on remarque cette propreté sur-tout parmi les Officiers : on suppose, en les voyant, qu'ils ont un train d'équipage considérable. J'ai été très-étonné, en ne trouvant dans leurs tentes, habitées par trois ou quatre, pas quarante livres pesant : aucuns presque n'ont de matelas ; une seule couverture étendue sur l'écorce raboteuse d'un arbre, leur sert de lit. J'ai remarqué la même attention dans leurs Soldats à ne pas coucher sur la terre, tandis que les nôtres le préfèrent.

Leur maniere de vivre demande peu de soins ; ils se contentent de faire griller leur viande, de faire cuire sur la cendre de la pâte de maïs ou de froment sans être levée.

Ils ont, dans quelques régimens, des compagnies de Negres ; mais toujours commandées par des Blancs.

La discipline est très-sévère ; le pouvoir des Officiers sur les Soldats très-étendu ; ils fustigent pour des fautes légères : j'ai , par hasard , été témoin , avec quelques Officiers François , de cette rigoureuse punition : le coupable est attaché à une roue d'affût de canon , les épaules nues , les bras tendus en avant , afin de donner plus de tension aux muscles ; chaque Soldat de sa compagnie le frappe alternativement un certain nombre de coups avec une grosse baguette ; il est bien-tôt inondé de sang : ce qui nous a étonnés & ce qui nous a retenus plus long-temps à ce douloureux spectacle , c'est que deux de ces malheureux à qui nous avons vu subir la même peine , n'ont pas poussé une seule plainte , un seul soupir , & n'ont pas marqué le plus petit frémissement. Est-ce courage ? est-ce sensibilité physique , moins grande dans un peuple où l'air des forêts , l'usage du thé , du lait ramollissent prodigieusement les fibres ?

Malgré l'acte d'apparition qu'ont fait les Généraux devant New-Yorck, on est fort incertain des projets de la campagne : quelques personnes disent qu'on montre les François aux Américains fatigués de la guerre & mécontents de notre inaction, seulement pour ranimer leur courage. On dit aussi que depuis la défection d'Arnold, Washington, peu tranquille sur la fidélité de ses propres troupes, a résolu de confier l'important poste de West-Point aux François. Les vûes de ce Général se portent sûrement plus loin. Nous avons appris que M. de Barras, commandant notre escadre mouillée encore à Rhode-Island, a reçu des nouvelles de M. de Grasse, & lui envoie une frégate chargée de Pilotes de ces parages ; c'est annoncer qu'on en veut à New-Yorck. Cette Isle est le magasin général des Anglois ; c'est le centre de leurs opérations ; elle les met en état de communiquer facilement du Nord au Midi, de menacer l'intérieur des terres par le moyen de la rivière du Nord ;

d'empêcher les forces septentrionales de se porter au Sud : c'est d'ailleurs une retraite sûre pour les flottes , d'où elles peuvent combiner leurs opérations pour les Isles. Sa prise seroit un coup décisif : il faudroit que les Anglois renonçassent dès ce moment à l'espoir de soumettre leurs Colonies , & , dans l'épuisement où ils sont , ils ne pourroient réparer la perte des magasins & des troupes qu'ils y feroient. Charles-Town , Savanah ayant à supporter tout le poids des forces continentales , ne pourroient se soutenir ; leurs Isles , moins à portée de recevoir des secours , se trouveroient beaucoup plus exposées.

D'un autre côté , New-Yorck est très-fortifié par mer & par terre ; ses points de défenses sont très-étendus ; il est défendu par les meilleures troupes de la Grande-Bretagne ; on y compte jusqu'à quinze mille hommes , y compris les troupes du pays (1). Ainsi , pour former ce siège ,

(1) Des personnes très-instruites , en Angleterre , m'ont encore assuré de ce fait.

il faudroit , outre des forces maritimes supérieures , au moins trente mille hommes. Notre armée combinée ne va pas à dix mille : on pourroit , il est vrai , assembler les Milices ; mais qu'est-ce que des troupes indisciplinées , qui n'ont qu'un temps limité de service , devant des troupes régulières , aguerries par six ou sept campagnes , & fortement retranchées ? L'armée Françoisse même , quelque brave & bien disciplinée qu'elle soit , est composée de troupes dont le très-petit nombre a fait la guerre. Ce siège , dans tous les cas , seroit long , & l'escadre de M. de Grasse ne peut partir des Isles qu'à l'hivernage , & rester ici que pendant ce temps , autrement elle manqueroit ses opérations projetées , & exposeroit nos possessions.

Si d'ailleurs cette importante opération échouoit , tout seroit perdu ; les Américains épuisés , ébranlés par la défection d'Arnold , soupirant après le repos , ne voyant en nous qu'un Allié foible , perdroient courage , tourneroient leurs re-

gards vers la paix, & peut-être chercheroient à l'acheter à quelque prix que ce fût.

Le Sud est plus probablement le véritable objet de la campagne; ses provinces éprouvent, depuis long-temps, tous les malheurs de la guerre; des armées ennemies & amies les dévastent tour à tour. La Virginie vient d'être le théâtre des horreurs d'Arnold; & Cornwallis, inquiété par notre marche, a quitté Charles-Town, a traversé, avec un grand corps de troupes, les Carolines, la Virginie, en a pillé les habitations, en a emmené les Negres, & a ensanglanté sa marche par des meurtres. Tant de malheurs les ont abattues & disposées à tout faire pour s'y soustraire. L'arrivée de nos troupes peut seule les délivrer de l'oppression & ranimer leur courage.

Un Guerrier, à la tête de douze ou quinze cents hommes, se soutient cependant en Virginie, sans que l'impétueux Arnold & l'actif Cornwallis aient osé rien

entreprendre contre lui. Vous supposez sans doute qu'un tel Guerrier est un de ces hommes qu'une longue expérience, que des succès éclatans & soutenus ont rendu depuis long-temps redoutable. Ce Guerrier est un homme de vingt-quatre ans, qui s'est échappé des bras d'une épouse tendre & aimable, du séjour des plaisirs & de la grandeur, où son nom, une alliance illustre devoient sans peine lui frayer le chemin des dignités, pour venir, sous le Fabius de l'Amérique, défendre la liberté & apprendre à servir sa Patrie; & déjà le mot de *Marquis*, qui tant de fois a servi chez nous à caractériser la légèreté & la frivolité, est devenu pour les Américains un signe chéri qui excite leur admiration & leur reconnoissance.

Le projet de diriger les opérations de ce côté, seroit moins hardi, moins décisif, mais plus urgent & plus sûr : on mande que Lord Cornwallis se fortifie à Yorck, petite ville de la Virginie située sur la rivière de ce nom. Cette nouvelle

exalte nos têtes Françoises , qui, d'après l'annonce de l'arrivée de M. le Comte de Grasse, ne croient plus que la campagne puisse se terminer sans événemens. Plusieurs Officiers ont employé les loisirs de l'hiver dernier à voyager dans ces contrées. Un d'eux , connu pour être très-instruit dans tout ce qui a rapport à son métier , & qui n'a pas fait ce voyage avec le moins de fruits (1), a vu Yorck ; il le juge peu susceptible de fortification, & sans débouché pour faire une retraite ; de sorte qu'avec une escadre maîtresse de la baie de Chésapéack , il ne pourroit échapper. Il est difficile de croire que Cornwallis , qui connoît si parfaitement le pays , qui s'est acquis tant de réputation dans cette guerre , & qui d'ailleurs n'ignore pas les mouvemens de nos armées , ait été prendre une telle position sans avoir des moyens sûrs. Un

(1) M. de Saint-Victor , Capitaine au régiment de Soissonnois.

ennemi n'est souvent jamais plus à craindre que quand il a l'air de donner des avantages sur lui.

La saison s'avance , on ne peut être long-temps dans l'incertitude. A ma premiere Lettre , j'aurai sûrement des nouvelles plus positives à vous donner.

Je suis , &c.



L E T T R E I V.

Du camp de Philisbry, ce 15 Août 1781.

LE Général Washington & M. le Comte de Rochambeau ont passé ces jours derniers la rivière du Nord, & ont été faire des reconnoissances. Ceux qui vouloient qu'on allât en Virginie, commencent à craindre de s'être trompés : on fait préparer les routes en deçà, du côté de King-Bridge : on a donné aussi des ordres pour les faire préparer de l'autre côté, vers Staten-Island, & même pour y faire construire des fours ; & cependant on va travailler aussi sur celles de Philadelphie. Que croire ? Ceci ressemble aux actions théâtrales : l'intérêt & l'embarras des spectateurs vont toujours en s'augmentant ; le dénouement y répondra-t-il ? Staten-Island (Isle des États) est, dit-on, gardée par huit ou neuf cents hommes de troupes réglées ; sa prise seroit un heureux début ; elle

n'est séparée que de sept à huit milles de Long-Island. Ce voisinage gêneroit infiniment les Anglois , & nous mettroit à même de faire plus facilement des tentatives sur la grande Isle. Les troupes sont pleines d'ardeur & de confiance ; leurs Chefs sont faits pour leur en donner ; la présence de Washington l'augmente par l'idée qu'on a de ses talens, de ses connoissances locales du pays , & par le voile impénétrable sous lequel il médite & prépare ses projets. On dit que l'armée fera un mouvement ces jours-ci ; il nous mettra à portée de savoir mieux où on en veut venir.

Je suis, &c.



L E T T R E V.

De Prince-Town, ce 1^{er}. Septembre 1781.

ENFIN, Monsieur, l'armée est partie le 19 de Philisbury; elle a fait un mouvement rétrograde; elle est revenue à North-Castle, distant de vingt-deux milles: une pluie considérable a rendu cette marche infiniment pénible; au lieu d'arriver à dix ou onze heures du matin, elle n'est arrivée qu'à huit du lendemain; Officiers, Soldats ont passé la nuit dans les chemins par un temps déplorable, ayant de l'eau jusqu'à moitié de la jambe. Je n'ai pas été moi-même exempt de cette calamité générale. J'avois imprudemment gagné les devants par une route infestée de réfugiés, qui ne font aucun quartier aux François. Un domestique ne s'en est dernièrement échappé, que parce qu'il étoit armé; ils ont pendu le Secrétaire d'un de nos Commissaires, & ont assas-

finé un Officier de la légion de Lauzun. J'ai crains, je vous l'avoue, en me trouvant seul & sans défense dans ces bois, de grossir le nombre des victimes de ces anti-républicains. Je suis heureusement arrivé au camp; sans tente, sans abri, j'ai passé la nuit couché auprès d'un grand feu, brûlant d'un côté & inondé de l'autre: j'ai trouvé le moyen d'y dormir quelques heures. Combien de vos opulens oisifs, sous leurs lambris dorés & sur leur moëlleux édredon, n'ont pu en faire autant! Les habitans étoient très-étonnés de nous voir revenir si promptement sur nos pas. Les Torys nous demandoient malicieusement si nous allions nous reposer de nos travaux: ils n'ont pas tardé à reconnoître la feinte; nous nous sommes rapprochés plus haut de la riviere du Nord, & nous l'avons passée entre trois jours au bac de Kings. Les Américains ayant longé la riviere, y étoient arrivés avant nous.

On a prétendu que si les Anglois avoient fait remonter des bâtimens armés, ils

auroient pu nous retarder beaucoup & nous nuire infiniment. La marche rétrograde que Washington nous a fait faire, a sans doute eu pour objet de les détourner de cette idée. D'ailleurs, d'après l'expérience qu'ils avoient faite de l'adresse de nos artilleurs, ils auroient eu beaucoup à craindre pour leurs bâtimens, sur-tout s'il étoit survenu des calmes ou des vents contraires.

L'armée combinée a traversé la province de New-Jersey, traînant sur des voitures une grande quantité de bateaux, menaçant toujours Staten - Island : elle marchoit sur deux colonnes, & les Américains formoient celle du côté de la mer; ils n'en étoient pas à plus de cinq ou six milles. L'inaction des Anglois, dans ce moment, est inconcevable; ils pouvoient, sans grand risque, nous harceler & nous faire des torts irréparables : ils avoient les plus grandes raisons pour le tenter. Quoique Washington ait eu l'art de prolonger de jour en jour leur incertitude,

ils n'ignoroient pas l'attente de l'arrivée prochaine de M. de Grasse ; ils savent que M. de Barras a fait embarquer toute la grosse artillerie , & se dispose à mettre à la voile : il est de leur intérêt de prévenir la jonction de nos forces ; & quel moment plus favorable que celui d'une marche dans un pays hérissé de montagnes, couvert de bois, coupé de rivières où, manque de ressources, il faut augmenter son train !

Il n'est guère possible actuellement de douter qu'on va en Virginie, à moins de supposer encore qu'à l'arrivée de M. de Grasse, l'armée ne revînt sur ses pas.

Ce pays est absolument différent de celui que nous avons parcouru ; il n'est point, comme le Connecticut, couvert de monticules rapprochés, qui rendent la marche pénible, resserrent la vue, empêchent de se former une idée nette de l'ensemble ; plusieurs cordons de montagnes qui paroissent être des rameaux de celles des Apalaches s'y prolongent du Nord-Est

Nord-Est au Sud-Ouest, forment, dans leurs intervalles, de vastes & de riantes plaines que la main du Géometre semble avoir assujetties à son niveau. Ces plaines sont entrecoupées par de grandes & de belles maisons, par des vergers, des champs de maïs, & des bouquets de bois.

Les habitans, Alsaciens & Hollandois d'extraction pour la plupart, portent, dans leur air aisé, gai, prévenant, l'empreinte de l'heureuse contrée qu'ils habitent. Des provisions arrivent de toutes parts dans nos camps; ceux qui nous les amènent ne ressemblent en rien, par leur opulence, à des marchands de fruits & de légumes. Des Dames, coiffées, parées de pierres, conduisent elles-mêmes leurs légers chars rustiques, traînés par des chevaux fringans attelés deux ou trois de front.

J'ai parcouru le sommet de ces hautes montagnes; elles sont de rochers graniteux, hétérogènes, très-adhérens; l'eau forte n'y cause aucune effervescence; le spath y est le plus abondant. Si ces mon-

tagnes, qu'il faut nécessairement placer dans la classe des primitives, me disois-je en les contemplant, devoient leur origine à une matiere vitrifiée, en fusion, bouillonnante pendant des milliers d'années, elles seroient nécessairement homogènes; je n'y retrouverois point ce mélange de plusieurs substances réunies en grains, affectant des formes régulières, des couleurs différentes: elles ont dû éprouver de grandes révolutions; elles sont crevassées dans beaucoup d'endroits: d'énormes morceaux ont changé leur première situation: on voit, sur un des sommets les plus élevés, un bloc monstrueux, isolé, arrondi dans ses angles, appuyé sur une base très-étroite, & semblant prêt à rouler. Quel étoit sa primitive position? qui peut l'avoir élevé sur ce sommet?

La ville de Prince - Town est peu considérable; elle est remarquable par une charmante situation, quelques belles maisons, & sur-tout un collège bâti en

brique , élevé de plusieurs étages , ayant vingt-cinq croisées de front : j'y ai vu deux chef-d'œuvres de mécanisme; c'étoit le mouvement des corps célestes, mis en action d'après le systême de Newton & celui de Copernik. L'Auteur est Américain, & demeure actuellement à Philadelphie : on m'a assuré qu'il travailloit à un semblable , pour en faire hommage au Monarque dont l'alliance doit à jamais exciter la reconnoissance de ces peuples.

Je suis , &c.



L E T T R E V I.

A Trenton, ce 2 Septembre 1781.

Nous étions hier campés à côté d'une petite ville très-agréable ; quoique nous n'en soyons aujourd'hui qu'à douze milles, nous le sommes près d'une autre qui ne le cede en rien pour l'agrément & la salubrité de l'air , mais bien plus avantageusement située : c'est la plus grande que nous ayons vue après Providence ; elle est sur les bords de la Delhaware , à vingt-sept milles au dessus de Philadelphie. Cette position la met à même de former un commerce considérable , sur-tout pour les comestibles , avec la Capitale. La Delhaware n'est navigable , pour les bâtimens considérables , qu'à cette hauteur ; elle y devient tout - à - coup si peu profonde , qu'un peu plus haut elle est guéable pour les voitures dans les basses marées. Les bords de cette riviere n'ont rien de l'aspect sombre & sauvage du fleuve du Nort : ils sont applanis & rians comme ceux de

la Loire. Le terrain y est léger, ainsi que dans tous les lieux où nous avons passé, mais excellent. Le maïs, production qui épuise infiniment les terres, y vient, même dans celles qui sont cultivées depuis près d'un siècle, haut de sept à huit pieds; les tiges en sont grosses, vigoureuses; les épis en sont longs & pesans.

Washington a rendu ce lieu a jamais fameux, par une victoire où il a développé si heureusement les ressources de son génie.

Les troupes Angloises, en 1776, cantonnées, formoient une ligne depuis Brunswick, sur la riviere de Raritan, jusqu'à la Delhaware; quatorze ou quinze cents hommes étoient à Trenton, autant à Borden-Town, & un troisieme corps à Burlington, qui n'est qu'à vingt milles de Philadelphie. L'armée de Washington, qui n'avoit osé se montrer de toute la campagne, affoiblie de jour en jour, laissoit les Anglois dans la plus grande sécurité. Deux nuits de gelée pouvoient, par la Delhaware, les rendre maîtres de Philadelphie. Le Congrès, dans cette circonstance

critique, s'étoit retiré à Baltimore en Maryland, & l'Amérique consternée attendoit avec effroi ce moment qui alloit la remettre dans les fers. Washington ne pouvant résister aux forces réunies de l'ennemi, forma le projet de l'attaquer en partie; il assembla à la hâte des Milices de Pensilvanie & de Virginie, en forma trois corps; deux ne purent passer la Delhaware, à cause des glaces; le sien fut plus heureux; il surprit un corps d'Hessois, en fit huit ou neuf cents prisonniers. Peu de temps après, ayant allumé des feux dans son camp, & laissé à chacun un seul homme pour les entretenir, il marcha par les derrières de l'ennemi, le surprit encore & lui fit prisonnier un corps considérable de troupes. Les Anglois furent forcés, à leur tour, de se retirer & de se mettre sur la défensive.

Nous passons demain la Delhaware, & dans deux jours nous verrons le chef-lieu du Congrès; je n'y oublierai rien de ce qui me paroîtra mériter votre attention.

Je suis, &c.

L E T T R E V I I.

De Philadelphie, ce 6 Septembre 1781.

L'ARRIVÉE des François à Philadelphie a plutôt ressemblé à un triomphe, qu'à un simple passage. Les troupes ont fait halte à un demi-quart de lieue, & dans un instant elles ont été appropriées, parées, comme une garnison pourroit l'être dans un jour de revue : elles ont traversé la ville, précédées de leur musique, spectacle toujours nouveau pour les Américains : les rues étoient inondées de peuple, & la parure des Dames étoit des plus brillantes. Tout Philadelphie a été étonné de voir des voyageurs si frais, si propres, des François de si bonne mine. Ces troupes ont défilé devant le Congrès & le Ministre de la Cour de France (1), & ont campé dans une vaste plaine arrosée par le Skuikill. Le régiment de

(1) M. le Chevalier de la Luzerne.

Soissonnois fit, le lendemain de son arrivée, l'exercice à feu : vingt mille personnes au moins, & beaucoup de voitures remarquables par leur élégance & leur légèreté, embellissoient ce spectacle, où l'agrément de la situation, la sérénité du jour ajoutèrent encore. La rapidité des évolutions des troupes, leur ensemble, leur précision étonnèrent, enthousiasmèrent les Spectateurs : leur intérêt augmenta encore en voyant, dans l'un des Chefs, l'allié, l'ami du jeune Héros à qui ils doivent tant, & pour qui ils ont tant d'admiration. Une perte (1), qu'il faut être pere & sensible pour apprécier, l'avoit, depuis quelques jours, plongé dans la douleur & la tristesse; les charmes de Philadelphie ne purent le tirer de sa tente; comme Achille, il n'y eut que le bruit des armes.

Nous nous amusâmes beaucoup de l'erreur du peuple, qui prit pour un Général un de ces hommes que nos grands Sei-

(1) Il avoit reçu, depuis quelques jours, la nouvelle de la mort de sa fille.

gneurs ont souvent à leur suite pour les devancer ou porter leurs missives. Son court justaucorps, sa riche cotte à frange d'argent, ses fouliers couleur de rose, son bonnet armoirié, sa canne à pomme énorme leur parurent autant de marques d'une éminente dignité : toutes les fois qu'il s'approchoit du Colonel-Commandant son maître, pour recevoir ses ordres, on croyoit qu'il les lui donnoit.

Le Président du Congrès honora de sa présence, en gros habit de velours noir, ce spectacle. Les bons Pensilvaniens sont bien loin de nous pour l'étiquette, comme nous bien loin d'eux pour la législation.

Ces manœuvres firent concevoir aux spectateurs les plus flatteuses espérances; ils crurent que de telles troupes devoient être invincibles. Ce jour étoit marqué pour d'heureux pronostics. M. le Chevalier de la Luzerne, qui, dans cette circonstance, reçoit ses compatriotes avec la grandeur & la libéralité du Représentant d'un grand Prince, la franchise & la

cordialité d'un particulier , avoit amené , après l'exercice , tous les Officiers dîner. A peine étions-nous à table, qu'un Courrier arrive. Un inquiet silence regne parmi tous les convives; les yeux fixés sur M. le Chevalier de la Luzerne , on tâche de deviner d'avance ce que ce peut être. Trente-six vaisseaux de ligne , nous annoncent-il , commandés par M. le Comte de Grasse , sont dans la baie de Chésapeack , & trois mille hommes de troupes de débarquement ont établi leurs communications avec M. le Marquis de la Fayette. L'alégresse éclate aussi - tôt de toute part : nos impatiens Guerriers comptent , supputent le temps où ils seront enfin en face de l'ennemi , & leurs imaginations échauffées l'abregent. On porte des santés ; on n'oublie pas celle du Ministre , dont l'intelligence & l'activité préparent à notre Marine de plus brillans succès : la présence de son fils (1) en aug-

(1) M. le Comte de Charlu , Colonel en second du régiment de Saintonge.

mente l'intérêt. Tompson, le Secrétaire du Congrès, l'ame de ce corps politique; vient recevoir & donner des complimens. Sa figure maigre, fillonnée, ses yeux caves, étincelans, ses cheveux blancs, droits, ne descendant pas à ses oreilles, fixerent & surprirent tous nos regards.

Cette importante nouvelle se répandit aussi-tôt rapidement dans toutes les parties de la ville; des cris de joie retentissent de toutes parts; des plaisans montent sur des treteaux, prononcent l'oraison funebre de Cornwallis, & débitent des lamentations sur la douleur des Torys. Le peuple se porte en foule à l'hôtel du Ministre de France; on le salue par des *vive le Roi!*

Vous voyez combien on est généralement persuadé des succès de la campagne. Puissent ces flatteuses espérances se réaliser! elles hâteront une paix qui, dans notre position actuelle & sous le Prince sage & bienfaisant qui nous gouverne, placeroit la France dans la perspective la

plus brillante qu'elle ait jamais entrevue depuis l'existence de la Monarchie.

Philadelphie, Capitale de la Pensilvanie, est bâtie sur une plaine élevée & spacieuse, dans l'endroit où la rivière Skuikill mêle ses eaux à la Delhaware. Le célèbre Guillaume Penn, fondateur de cette Colonie, en donna le plan & fixa l'emplacement. Ce plan a été suivi; mais on l'a située un peu plus près de la principale rivière, à cause du commerce: sa forme est celle d'un parallélogramme ou carré long, s'étendant à deux milles, ayant dix-huit rues parfaitement alignées, coupées à angle droit par seize autres d'un mille de longueur, également larges & alignées: on y a ménagé des intervalles pour les édifices publics. Les deux principales rues, appelées *High-Street* & *Broad-Street*, ont chacune cent pieds de largeur: des vaisseaux de cinq cents tonneaux peuvent mouiller près d'un assez beau quai: on en a vu jusqu'à vingt en construction à la fois sur les chantiers:

on y compte au moins trois mille maisons, plus de la moitié bâtie en brique, & toutes très-belles. La population monte à environ vingt mille âmes. Les Catholiques Romains y ont deux chapelles gouvernées par un Ex-Jésuite & un Allemand : ils portent le nombre de leurs communians à onze ou douze cents. Il y a des Temples de Presbytériens, de Luthériens, de Calvinistes Hollandois, d'Anabatistes, &c. La Secte la plus nombreuse est celle des Quakers : c'étoit celle que suivoit le fondateur de la Colonie. Comme cette Secte affecte plus de tolérance, plus de rigidité, plus d'égalité, & qu'elle s'est établie en Pensilvanie dans un temps où la proximité de sa naissance, les contradictions & le mépris des autres Religions lui avoient conservé toute son énergie, toute l'austérité de ses principes, la législation tendit davantage à rendre ces Colons libres, égaux, & simples. La douceur du climat, la bonté du sol, des occupations champêtres, une existence isolée

favoriserent ces vûes législatives , & la Pensilvanie devint la Colonie la plus vertueuse & la plus heureuse que l'Histoire nous ait jamais retracée : mais en se multipliant, en attirant les étrangers, en devenant commerçante, des fortunes se sont agrandies, le luxe s'est introduit, les mœurs se sont altérées, & ce ne sera bientôt qu'un éclatant météore qui se fera montré un instant à l'Univers.

C'est dans cette ville où sont les Représentans des Treize-Provinces, sous la dénomination de Congrès. La façade extérieure de l'édifice où ils se rassemblent, est de brique, & par conséquent sans ordre d'architecture; il est aussi beau qu'un monument de ce genre peut l'être, & présente une masse noble, imposante, régulière : il est situé dans l'alignement ordinaire des maisons, sans place qui le dégage : il perd certainement beaucoup à ne pouvoir être examiné dans son véritable point de vue : chaque Province y a ses Députés pour stipuler ses intérêts, faire ses offres, con-

certifier les moyens de défendre la cause commune : ces assemblées ne se mêlent que de ce qui concerne l'intérêt général. Les Provinces ont leur Congrès particulier, où elles établissent la police & des loix indépendamment du Congrès général. Le nombre des Représentans est proportionné à l'étendue des Provinces; deux est le plus petit, sept le plus grand; quel qu'il soit, elles n'ont qu'une voix. La situation centrale de cette ville, & la sûreté de sa position, ont décidé ce choix. La première assemblée s'y tint le 2 Septembre 1774, & l'acte d'indépendance y fut publié le 10 Décembre 1776; époque cependant où les affaires des Américains étoient dans le plus mauvais état, où les ennemis s'étoient emparés de toutes les villes, de tous les postes sur la Delhaware, & où l'on n'osoit plus se flatter de défendre Philadelphie.

Le marché, situé au centre de la ville, est vaste & beau. Les prisons pour dettes & crimes, celles sur-tout des prisonniers de guerre, sont spacieuses, bien aérées.

- Vous connoissez la Société Philosophique , dont plusieurs Savans de l'Europe sont membres. Mais un des établissemens qui fait le plus d'honneur à ces nouveaux États , c'est l'asile destiné à recevoir les défenseurs de la Patrie, que des infirmités ou des blessures rendent incapables de pourvoir à leur existence.

Le plan de Guillaume Penn est encore très-éloigné d'être achevé ; mais on le suit à proportion que la ville s'agrandit : il est aisé de juger de la rapidité de son accroissement , quand on pense qu'il existe encore à Philadelphie un vieillard témoin de sa fondation. Cette ville, placée sur une rivière que des vaisseaux de guerre peuvent remonter , sur un sol fécond qui exige peu de travaux pour être mis en culture , bâtie d'après un plan réfléchi , doit devenir une des plus belles villes du Monde.

Je suis , &c.

LETTRE

L E T T R E V I I I .

De Baltimore, ce 14 Septembre 1781.

L'ARMÉE n'a pas, Monsieur, trouvé à *Head-a-Filque*, situé à la tête de la baie de Chésapéack, assez de transports pour s'y embarquer en totalité : on a à peine assez rassemblé de bateaux, découverts la plupart, pour les Grenadiers & Chasseurs, & quelques régimens Américains : en cas de gros temps, ces troupes souffriront beaucoup & seront très-exposées. Le Général Washington & M. le Comte de Rochambeau ont pris les devants par terre, pour concerter leurs opérations avec M. de Grasse. M. le Baron de Viomesnil, commandant actuellement l'armée Française, est décidé à la faire aller par terre.

La position de Baltimore est une des plus importantes de l'Amérique Septentrionale. Cette ville, placée presque à

l'entrée de la baie , est à portée de recevoir , de la premiere main , les denrées de la Pensilvanie , du Comté de la Delhaware , & sur - tout celles du Maryland. Cette derniere Province a des forges très-considérables , produit du tabac moins flatteur à l'odorat que celui de la Virginie , mais infiniment plus fort , préféré , pour cette raison , par les Européens du Nord.

Baltimore, il y a trente ans , n'étoit qu'un petit village ; c'est aujourd'hui une grande & riche ville ; sa forme est celle d'un croissant. La partie du Nord est sur une langue de terre étroite & très-avancée dans la baie. La ville , dans cet endroit , semble sortir du sein des eaux & y annoncer son futur empire. Lord Baltimore, Catholique Irlandois , établit dans le Maryland deux cents Catholiques , & donna son nom à cette ville. La moitié est habitée d'Acadiens , que les Anglois arracherent inhumainement de leur heureuse contrée , pour les laisser sans res-

sources dans ce nouveau pays : leur quartier est le moins riche & le plus mal bâti. La tyrannie du Gouvernement Anglois les a empêchés de profiter de l'heureuse position de cette ville : Marins pour la plupart, ils ne tarderont pas à se dédommager par le commerce, de la perte des riches habitations de l'Acadie.

Ils conservent encore entre eux la Langue Française, sont demeuré très-attachés à tout ce qui tient à leur ancienne Nation, sur-tout à leur culte, qu'ils suivent avec une rigidité digne des premiers âges du Christianisme. La simplicité de leurs mœurs est un reste de celles qui régnoient dans l'heureuse Acadie. Leurs Prêtres exerçoient sur eux l'empire que la vertu & les lumières donnent sur des hommes qui ne sont point corrompus ; ils étoient leurs juges, leurs médiateurs, & aujourd'hui même ils ne les nomment pas sans attendrissement. Ils m'ont beaucoup parlé d'un M. le Clerc, qui, en partant, leur donna des vases & des ornemens pour le service

des autels. » Ces ornemens , leur dit ce
 » Vieillard , serviront à vous rappeler ce
 » que vous devez à la Religion de vos
 » peres ; puisse-t-elle fleurir dans les nou-
 » velles régions que vous allez habiter !
 » Puissiez-vous , en réprouvant tous les
 » autres cultes , montrer par votre dou-
 » ceur & votre bienfaisance , que vous
 » ne traitez pas moins en freres ceux qui
 » les suivent ! Peut-être la Providence
 » se sert-elle de vous pour étendre &
 » faire triompher la vérité. Cette idée
 » peut seule me faire survivre au mal-
 » heur de me séparer de vous ; mon
 » cœur vous suivra toujours , & je n'éle-
 » verai pas de fois mes tremblantes mains
 » sur nos autels , que vous n'en foyez
 » l'objet «.

Leur église est bâtie hors de la ville ,
 sur une hauteur entourée de sept à huit
 Temples de différentes Sectes. Ils se plai-
 gnent beaucoup de ne pas retrouver dans
 leurs Pasteurs actuels , le zele & l'affec-
 tion de ceux de l'Acadie : occupés du soïn

de leurs habitations, ils donnent peu à l'instruction de leur troupeau, & presque toutes leurs fonctions pastorales se bornent à une basse messe tous les mois.

La vue d'un Ministre François sembla rappeler leurs anciens Pasteurs; ils me sollicitèrent d'officier dans leurs églises. Je ne pus, en remplissant cette sainte fonction, me dispenser de les féliciter sur leur piété, & de leur retracer le tableau des vertus de leurs peres; je leur rappelois des souvenirs trop chers, ils fondirent en larmes; la musique que j'avois amenée, contribua encore à émouvoir leurs cœurs.

Le Maryland est habité par beaucoup de Catholiques. La ville de Frédérikburg en Virginie, a plusieurs églises, ainsi que Charles-Town, capitale de la Caroline. Toutes ces églises de l'Amérique Septentrionale étoient soumises à la juridiction d'un Evêque *in partibus*, résidant à Londres, qui, depuis la révolution, a cessé toutes communications avec elles; elles sont abandonnées à elles-mêmes,

sans Chefs, sans unité. La foi de ces peuples & leur nombre méritoient cependant de fixer les regards des Chefs de l'Église.

Je suis, &c.



L E T T R E I X.

D'Anapolis, ce 21 Septembre 1781.

L'ARMÉE devoit faire, Monsieur, le reste de la route pour la Virginie, par terre; elle avoit pris à cet effet le chemin d'Alexandrie; elle a repris celui d'Anapolis, sur la nouvelle de l'arrivée du Romulus, de deux frégates, & de plusieurs bâtimens de transport. Les chevaux & les voitures continueront à aller par terre.

A mesure que nous avançons vers le Midi, nous trouvons des différences sensibles dans les usages & dans les mœurs. Ce ne sont plus, comme dans le Connecticut, des maisons placées sur les routes, à petits intervalles, restreintes à l'espace du logement d'une famille, meublées du plus simple nécessaire; ce sont de spacieuses habitations, isolées entre elles, composées de plusieurs bâtimens, entourées

de plantations à perte de vue, cultivées, non par des mains libres, mais par ces hommes noirs, que l'avare Européen enleve, à prix d'or, des contrées brûlantes de l'Afrique. Leurs meubles y sont des bois les plus précieux, & de marbres les plus rares, enrichis encore par le savant travail de l'Artiste. Leurs voitures élégantes & légères sont traînées par des courriers, que conduisent des esclaves richement habillés : nous retrouvons surtout cette opulence dans Anapolis. Cette très-petite ville, placée à l'embouchure de la rivière de Saverne, dans la baie, ne renferme aux trois quarts que de grands édifices. Le luxe des femmes y surpasse celui de nos provinces; un Coiffeur François y est un homme d'importance; une de ces Dames paye mille écus de gage au sien. Il y a déjà une salle de spectacle. La *State-House* (maison des États) est de la plus grande beauté; c'est la plus belle de toutes celles de l'Amérique; le péristyle est orné de colonnes, & l'édifice est surmonté d'un dôme.

On fait à la hâte les embarquemens ; le temps est le plus beau du monde , les vents sont favorables ; le terme de l'impatience des François n'est probablement pas éloigné.

Je suis , &c.



L E T T R E X.

De Williamsburgh, ce 30 Septembre 1781.

L'ARMÉE a eu la navigation la plus heureuse; celle des Grenadiers, Chasseurs, & des premiers régimens Américains, l'a été moins; elle a duré quatorze jours; jugez quel mal - aise pour des troupes ferrées & qui n'étoient pas à couvert! les Officiers mêmes n'y ont vécu que de biscuit. Les bords de cette baie, formée de la réunion de tant de grands fleuves, ne sont point élevés; ils sont encore peu découverts. On apperçoit rarement des habitations; il y en a quelques-unes assez agréables: cette situation doit devenir un jour une des plus belles du monde.

La flotille a remonté la rivière James, célèbre par le bon tabac que produisent ses rives. Elle débarqua devant le territoire de James-Town, lieu où les Anglois formerent leur premier établissement en

Virginie. Les troupes sont venues de là joindre les Grenadiers, Chasseurs, & les trois mille hommes amenés par M. de Grasse, composés des régimens d'Agénois, Gâtinois & Touraine, aux ordres de M. de Saint-Simon, Maréchal de Camp. Ce Général s'étoit réuni auparavant à la petite armée de deux mille Américains, commandée par M. le Marquis de la Fayette, qui, comme vous savez, malgré les forces triples de Cornwallis, n'avoit pu être entamée. M. de la Fayette, en qualité de Major général des Américains, se trouva, à vingt-quatre ans, commander un Officier général François, jusqu'à la réunion des autres corps.

Williamsburgh, capitale de la Virginie, n'est pas encore considérable ; elle est située sur un sol très-uni, coupée d'une rue large de plus de cent pieds : à l'une des extrémités, est, en face, le Capitole ou *State-House*, édifice petit, mais régulier ; & à l'autre bout, le collège, capable de contenir plus de trois cents élèves ; il y a

une bibliotheque d'environ trois mille volumes, & un cabinet de physique expérimentale assez complet. J'ai contemplé avec un intérêt bien vif ces vrais monumens de la gloire des hommes ; en me rappelant des momens heureux , ils me rappeloient des personnes cheres à mon cœur. Le tumulte des armes a fait fuir ceux qui en faisoient usage ; les Muses, vous le savez , ne se plaisent que dans le séjour de la paix. Nous n'avons retrouvé qu'un seul Professeur, Italien d'origine ; son esprit, son savoir nous font, d'après ce qu'il nous a dit de ses Confreres , regretter leur éloignement.

Williamsburgh est la seule ville que nous ayons rencontrée : sans être située sur les bords d'une riviere, elle est à une égale distance de deux petites , dont l'une se jette dans celle de James , & l'autre dans celle d'Yorck ; elle a l'incommodité de n'avoir pas facilement de l'eau. La beauté de sa situation & le voisinage des rivieres James & Yorck , entre

lesquelles vient le meilleur tabac de la province, ont déterminé le choix de cet emplacement : je ne crois pas, malgré cela, qu'elle devienne jamais importante; les villes d'Yorck, de James, de North-Folk & d'Édenton, plus favorablement situées, l'éclipseront.

Quoique la Virginie s'étende entre le 36° & le 39° degré de latitude, l'hiver y est très-rigoureux; il y tombe beaucoup de neige; les vents du Sud & de l'Est y sont excessivement chauds; ceux du Nord & de l'Ouest, venant des montagnes & des lacs, excessivement froids. On y éprouve souvent dans un jour, des passages rapides de l'un à l'autre. Elle produit de très-beaux bois; les environs de Williamsburgh, ainsi qu'une partie des bords de la baie, sont couverts d'arbres raisineux; ses prairies nourrissent d'excellens chevaux; ils l'emportent sur ceux des autres provinces pour la beauté; il y vient du chanvre, du lin, du maïs, beaucoup de coton : ce coton est une plante annuelle, qu'au premier

coup-d'œil nous prenions pour des fèves. Les vers à soie y réussissent très-bien : on doit présumer qu'ils formeront un jour une des plus importantes branches du commerce de cette province. La plus étendue est le tabac ; vous connoissez sa réputation ; il est, pour l'usage ordinaire , le premier du monde : ce que les Anglois en tiroient annuellement , ainsi que du Maryland, alloit à douze millions ; ils n'en consommoient pas un sixieme , ils nous vendoient le reste ou le portoient dans le Nord ; jugez où pouvoit aller ce commerce. Ils l'échangeoient au plus vil prix, pour leurs draps, leurs toiles, leurs clincailleries, & revendoient, argent comptant, le surplus de leur consommation ; ils augmentoient ainsi par an leur numéraire de huit à neuf millions. Aucune autre possession, même de l'Inde, ne leur donnoit peut-être un produit plus net. Trois cent trente vaisseaux, & environ quatre mille Marins étoient employés à cette traite. La ville de Greneck en

Écosse en faisoit la plus grande partie ; c'étoit par-là qu'elle soutenoit ses manufactures les plus considérables de l'Angleterre.

Depuis la guerre, ce commerce montoit encore par an à près de six millions. De quelle importance n'auroit-il pas été de se rendre plus tôt maître de la baie de Chésapéack ? Il y a même actuellement une centaine de bâtimens rassemblés à Yorck, sous le canon de Cornwallis, venus pour charger de cette herbe, que les trois quarts & demi des humains prennent tant de plaisir à mâcher, à respirer, ou à humer en vapeur.

On porte la population de la Virginie à cent cinquante mille Blancs, & celle des Negres à cinq cent mille : la disproportion des Blancs & des Negres est encore plus grande dans le Maryland ; il n'y a guere que dix milles Blancs, & il y a plus de deux cent mille Noirs. Les Anglois en importent dans ces deux provinces, entre sept à huit mille par an. Leur fort

n'est pas, à beaucoup près, aussi à plaindre que dans les Îles; à la liberté près, perte, il est vrai, irréparable, ils sont traités avec douceur; ils y sont presque les égaux de leurs maîtres; ils vivent des mêmes alimens; & si la terre qu'ils cultivent est arrosée de leur sueur, elle ne l'est jamais de leur sang. L'Américain, peu laborieux, est assez juste pour ne pas exiger que son esclave, qui a moins de motifs de l'être, le soit plus que lui.

Les grands fleuves qui arrosent cette province, prennent leurs sources dans les montagnes bleues, dont la chaîne se prolonge du Nord au Midi: au delà, serpente, à travers de vastes prairies, l'Ohio, & vient s'unir au Mississipi; vers ses bords, peu connus encore, pour la plupart, sont, au rapport des Voyageurs, les plus belles & les plus fécondes contrées du monde. On prétend que le projet de Washington étoit, en cas qu'il n'eût pu rompre les fers de sa Patrie, de venir s'y établir
avec

avec ceux que l'amour de la liberté auroit attachés à son sort.

Les différens degrés de chaleur se font remarquer en approchant du Sud, par la différence des productions. Le laurier à cire est ici un arbre ; le sasafia y vient beaucoup plus grand. Nous avons commencé de remarquer, dans le Mariland, une espece de fruit très - commun ici, âpre, amer avant d'être mûr, comme nos cormes, sucré, fade, & la chair mollasse dans sa maturité, de la grosseur d'une prune, & d'un jaune doré.

Presque toutes les plantes y font odorantes : l'immortelle blanche, dont les champs sont pleins, l'est aussi beaucoup. Les chenilles different entièrement de celles de l'Europe ; elles sont couvertes de houpettes qui ne laissent distinguer ni leurs têtes ni leurs pieds : ces houpettes sont longues, ferrées, unies, comme si on les avoit ébarbées avec des ciseaux ; les unes sont d'une seule couleur ; il y en a d'un très-beau rose, d'autres sont

tachetées symétriquement. Nous trouvâmes près de la rivière du Nord, une autre espèce remarquable par sa grosseur & sa beauté. M. le Chevalier de Chastelux, à qui les grands détails d'une armée (1) laissent encore des momens pour les Lettres, m'en donna une que je fis dessiner : elle étoit longue d'environ quatre pouces ; sa grosseur pouvoit avoir sept à huit lignes de diamètre ; sa peau fine, d'un vert tendre, laissoit appercevoir l'agitation de ses artères ; ses cristallins, de la grosseur d'un pois, & sa queue, étoient d'un jaune vif ; chacun de ses anneaux avoit quatre petites cornes rameuses, dures, & d'un noir de jai, d'environ deux lignes de longueur : sa tête étoit ornée de huit autres, longues de plus d'un pouce, fortes, rameuses, recourbées sur elles, jaunes, noires aux extrémités, & du poli le plus luisant. Ce superbe insecte sembloit, dans la fierté de ses mouvemens,

(1) M. le Chevalier de Chastelux, Maréchal de Camp, un des Quarante de l'Académie Française, est Major général de l'armée de M. de Rochambeau.

annoncer qu'il connoissoit la noblesse de sa parure, & sa supériorité sur ses semblables.

Je viens de faire la dangereuse épreuve de la subtilité étonnante du venin d'une espece d'araignée; elle m'a piqué au front, en dormant sous ma tente : je n'éprouvai presque pas de douleur dans l'endroit de la piqûre, & le bouton qu'elle occasionna étoit à peine sensible. Cependant quelques tiraillemens dans les muscles du cou, du côté de la piqûre, m'empêcherent de me rendormir. Une demi - heure après, je me sentis le ventre tendu & des douleurs sourdes. Je me levai, & je me promenai à l'air; les douleurs augmentèrent rapidement, se communiquèrent aux reins, remonterent à l'estomac; bientôt je ne pus plus me soutenir. On me porta du camp à Williamsburgh, d'où nous n'étions qu'à quelques centaines de pas : on me fit prendre des alkalis volatils, on m'en frotta les parties souffrantes, l'oppression augmenta, & les douleurs s'irriterent; la saignée ne me fut pas plus avantageuse.

Les remèdes à l'eau tiède m'ont seuls tiré d'affaire. Si j'eusse tardé à en faire usage, j'aurois infailliblement été étouffé. Le genre nerveux étoit seul attaqué, les alkalis durent en augmenter l'irritabilité. Je suis parfaitement rétabli actuellement; il m'est cependant resté des douleurs de nerfs (1) (genre de maladie où j'avois de la peine à croire).

J'ai commencé à trouver, dans le Mariland, des pétrifications de coquillages; les bords de la baie m'ont paru en avoir beaucoup. J'ai vu, dans les environs de Williamsburgh, des ravins creusés par les eaux à plus de vingt-cinq pieds, en déceler une grande quantité, la plupart n'étoient qu'à demi-pétrifiés.

L'armée est présentement devant Yorck. Le bruit du canon se fait entendre jusqu'ici; je vais la rejoindre; j'aurai sûrement, dans peu, beaucoup d'événemens intéressans à vous apprendre.

Je suis, &c.

(1) Depuis mon retour en France, j'en ai encore quelques atteintes.

L E T T R E X I.

Du camp d'Yorck, ce 6 Novembre 1781.

L'ARMÉE combinée partit le 28 Septembre de Williamsburgh, pour investir Yorck ; elle s'avança le même jour jusqu'à trois quarts de lieue de l'ennemi. Ces approches ne se font ordinairement qu'avec circonspection ; les campemens se multiplient à mesure qu'on avoisine l'ennemi ; mais l'impatience des troupes rendit plus entreprenant , & on a osé faire, à la vue de l'ennemi, une marche de douze milles à travers des bois dangereux, sur un terrain poudreux, sablonneux , & par des chaleurs excessives. Un de nos jeunes Colonels employa même tout son crédit auprès du Général Washington, pour attaquer sur le champ deux redoutes. Ce Général s'en est rapporté à M. le Comte de Rochambeau , à qui il a confié la direction du siège. M. le Comte de

Rochambeau crut qu'il étoit plus sage de donner du repos aux troupes, & de mieux reconnoître les lieux.

Les Américains, précédés de M. le Marquis de la Fayette, ont formé la colonne droite, & les François, précédés de leurs Grenadiers, Chasseurs, formoient la gauche. L'armée de M. le Comte de Rochambeau, composée des régimens Bourbonnois, Royal-Deux-Ponts, Soissonnois, & Saintonge, s'est portée au centre: celle de M. de Saint-Simon s'étend sur la gauche jusqu'à la riviere d'Yorck, & les Américains occupent la droite appuyée sur la riviere.

Le 30, les ennemis ont évacué les deux redoutes qu'on vouloit attaquer en arrivant; elles sont distantes d'environ quatre cents toises de la place; les François les ont aussi-tôt occupées.

Le premier Octobre, les Américains ont commencé, dans la nuit, deux redoutes à la droite des premières. Les ennemis dirigerent aussi-tôt leur feu sur elles; quelques

travailleurs Américains y ont été tués : leurs compagnons n'en marquerent point le moindre effroi , & n'en continuèrent pas leur travail avec moins d'ardeur (1).

L'armée fut jusqu'au 6 employée à faire des fascines , des faucissons , des gabions , à débarquer l'artillerie & les munitions. On fut alors en état d'ouvrir la tranchée. Les régimens de Bourbonnois , de Soissonnois , commandés par M. le Baron de Viomesnil , & quinze cents Américains par M. le Marquis de la Fayette , se posterent toute la nuit dans un profond ravin , afin de protéger les quinze cents travailleurs de la droite. Dans le même temps , le régiment de Touraine ouvrit la tranchée de la gauche , établit une batterie contre une redoute détachée de la place , & destinée à éloigner le feu de la droite des ennemis. L'activité des travailleurs & la mobilité du terrain mirent, au grand étonnement de tout le monde , la parallele en

(1) C'étoient des Milices , pour qui ce spectacle étoit absolument nouveau.

état de recevoir les troupes le lendemain. Elles y entrèrent à midi, tambour battant.

L'ouverture de la tranchée, l'époque ordinairement la plus meurtrière d'un siège, se fit sans effusion de sang ; circonstance d'autant plus heureuse, que les blessés n'auroient pas eu alors de paille pour se coucher, ni de linge pour être pansé. C'étoit le 7 ; on travailla avec activité le 8 & le 9 à construire des batteries ; celles des Américains & de M. de Saint-Simon tirèrent à cinq heures du soir ; les dernières forcerent aussi-tôt une frégate à s'éloigner, dont le canon atteignoit jusqu'à leurs camps ; elles tirèrent aussi à boulet rouge sur le Caron, vaisseau de 44, & sur un sloop ; elles les brûlerent. Les batteries de l'armée de M. le Comte de Rochambeau jouèrent le 10, à sept heures du matin : on distinguoit facilement la différence des feux : celui des ennemis étoit lent & irrégulier ; le nôtre étoit vif & soutenu. Nos Ingénieurs furent choisir les positions les plus avantageuses, & nos

Artilleurs en rendirent l'effet complet par leur justesse & leur célérité.

Lord Cornwallis n'avoit pas préparé ses troupes à cette attente ; il leur avoit annoncé que nous étions dépourvus d'artillerie de siège ; qu'elle se bornoit à quelques pieces de campagne ; que nos troupes étoient peu aguerries ; que celles de M. de Saint-Simon, formées dans nos Îles de vagabonds indisciplinés, énervés par un climat brûlant, feroient bientôt vaincues même par les premiers froids de ces contrées ; que pour les troupes Américaines, ils savoient trop le cas qu'ils en devoient faire ; que d'ailleurs des secours puissans alloient les rendre bientôt d'assiégés assiégeans. Ces discours ajouterent à leur consternation. Lorsque le bruit terrible de nos batteries se fit entendre, nous les vîmes des hauteurs fuir de leurs redoutes avec précipitation, & leurs batteries furent aussi-tôt. Ils avoient été spectateurs tranquilles de nos travaux, nous le devînmes à notre tour. Je parcourus alors les

lignes ; c'est un fossé assez large pour y conduire des voitures, profond d'environ quatre pieds, bordé de gabions ou paniers ronds fixés sur le sol par des pieux saillans, remplis & recouverts de la terre remuée, ce qui formoit du côté de l'ennemi une profondeur d'environ sept pieds. Les batteries sont placées sur des plate-formes en deçà du fossé, élevées & garnies de palissades. Le côté de l'ennemi est environné d'un large parapet, où on a pratiqué des embrasures pour le canon ; tous ces travaux, ainsi que ceux des ennemis, sont purement en terre. Je vis jouer ces machines infernales ; je vis le rapide boulet frapper en bondissant les redoutes de l'ennemi, faire voler par éclats les planches qui formoient leurs embrasures (1). J'ai suivi de l'œil, dans sa marche parabolique, la lente & meurtrière bombe enfonçant tantôt les toits des maisons, tantôt

(1) Les nôtres étant faites avec des fascines, pouvoient par conséquent être beaucoup moins endommagées par le feu de l'ennemi.

élevant, par son explosion, des tourbillons de poussière, des débris d'édifices; je la vis lancer des malheureux à plus de vingt pieds, & les faire retomber au loin. Ce spectacle terrible fixe, enchaîne l'attention, fait éprouver en même temps l'inquiétude, l'admiration, l'effroi. L'assiégeant épouvanté ne sait où fuir, nous disoient les transfuges, la mort le frappe jusque dans les bras du sommeil. Le Général, inquiet du mécontentement des Hessois, ne peut plus confier ses gardes avancées qu'à des Anglois. On alloit à la tranchée par une gorge où l'ennemi dirigeoit principalement son feu; le premier dépôt pour les blessés étoit placé tout auprès. J'y allois autant que ma santé pouvoit me le permettre; les boulets tomboient souvent sur la cabane de fascine où nous étions; j'y observai, dans le silence de la nuit, la différence entre la vitesse de la lumière, du son, & des corps mus. La lumière précédoit le son, & le son le coup, mais à une bien moins grande distance.

Tarleton, cet homme qui avoit semé la terreur sur sa marche depuis la Caroline, fit à Gloucester, le jour que jouèrent les batteries de M. le Comte de Rochambeau, une sortie à la tête de sa Légion & de quatre cents hommes. M. de Choisi, Brigadier, marcha contre lui avec une partie de ses troupes. M. le Duc de Lauzun, à la tête de ses Hussards, le repoussa, avec perte d'environ cinquante hommes : cet événement étonna prodigieusement les habitans ; ils l'avoient cru invincible ; ils avoient jugé ses talens & sa bravoure par ses brigandages.

On ouvrit, dans la nuit du 11, une seconde parallèle à environ cent quarante toises de la place. Une grande quantité de grenades royales ou petites bombes inquiéta beaucoup nos travailleurs. Le feu de notre artillerie discontinua par la crainte de tirer sur eux, & parce qu'on démolissoit les anciennes batteries pour en construire de nouvelles. Celui des ennemis devint plus vif.

C'est dans les sièges que la véritable

bravoure se manifeste. Le tumulte , l'exemple , la crainte de la honte étourdissent , remuent , animent , pendant une bataille , le plus timide , & il peut un instant devenir supérieur à lui-même : mais au milieu des longues fatigues d'un siège , où les dangers se renouvellent sans cesse , où , dans le silence & la solitude des ténèbres , il contemple de sang froid la mort , en envisage les suites , les horreurs , compare la perte réelle de la vie avec l'incertitude de ses espérances ; le courage alors constant du Guerrier ne peut qu'être l'effet d'un amour épuré de la gloire & d'un attachement invincible à ses devoirs. Nos François étoient devenus entre eux autant de rivaux ; chaque Officier envioit le sort de celui qui alloit être exposé au plus grand danger ; ils couroient , avec une curiosité que j'oserois presque nommer téméraire , examiner les travaux de l'ennemi , & suivre les progrès des nôtres. L'obscur Soldat même le disputoit à ses illustres Chefs : il alloit défier l'ennemi

jusqu'aux pieds de ses retranchemens. Le Sapeur, la hache à la main, s'avançoit d'un pas assuré sous une pluie de mitraille, & frappoit à coups, ni trop redoublés, ni trop lents, l'arbre qui servoit de visiere. Le Corps d'Artillerie, si distingué par les lumieres & l'intrépidité de ses Officiers, ne l'est pas moins par l'adresse, le courage, & l'esprit de corps de ses Soldats (1). Le Général Washington en vit les effets avec étonnement : une bombe ou un boulet heureusement dirigé, excitoit en eux la vive émotion du passionné chasseur qui vient d'atteindre le cerf ou l'agile oiseau. Un Canonnier eut le pied emporté d'un boulet entré par une embrasure. J'essayai de consoler ce malheu-

(1) Les Soldats de ce Corps ne le cedent en rien aux autres, par la bravoure, la capacité, l'amour de leurs devoirs : j'oserois dire cependant qu'ils ne sont ni autant fatigués par des exercices fréquens, ni assujettis à une discipline aussi sévere. Si avec des moyens plus simples, moins fatigans pour les Chefs, moins durs pour les inférieurs, on peut parvenir au même but, pourquoi ne pas les préférer ?

reux dans les premiers instans de ses douleurs. Je suis moins affligé, me dit-il, de la perte de mon pied, que de n'avoir pas eu le bonheur de tirer un coup que j'avois ajusté avec tant de soin. Il est mort de cette blessure, ne cessant de se plaindre de ce coup manqué.

Tant qu'on travailloit aux batteries de la seconde parallele, le feu de l'ennemi se soutenoit. Les travaux, poussés avec la plus grande vivacité, n'alloient pas encore au gré des assiégeans. On demandoit à cris l'attaque de deux redoutes détachées de la place : elles incommodoient beaucoup leur prise, mettant à même de pouvoir enfler une partie des travaux de l'ennemi. La bouillante valeur de M. le Baron de Vio-mesnil s'impatientoit sur-tout de ce retard. Enfin le 14 il fut chargé de l'attaque de l'une, ayant sous lui M. le Comte Guillaume de Deux-Ponts (1), & M. le Chevalier de Lameth, Aide-Maréchal-des-Logis. M. le

(1) Colonel en second du régiment Royal-Deux-Ponts.

Marquis de la Fayette commanda l'attaque de l'autre; M. de Gimat étoit à ses ordres: toutes deux furent enlevées l'épée à la main; M. le Comte Guillaume y fut blessé; M. le Chevalier de Lameth le fut mortellement au deux genoux.

La nuit suivante, quatre cents assiégés se disant Américains, surprirent une batterie, enclouèrent sept pieces de canon, tuèrent & firent prisonniers quelques hommes, & en blessèrent une trentaine. Un enfant de quinze ans, domestique d'un Officier, endormi par hasard aux environs, reçut douze ou quatorze coups de bayonnette. Le régiment de Soissonnois, posté tout près, ne fut instruit de l'action que sur la fin, parce que le Capitaine commandant la redoute avoit fait défense de tirer à l'approche de ces prétendus Américains: ce régiment y accourut aussi-tôt, & si le Lieutenant-Colonel de Saintonge n'eût fait sonner la charge, les Anglois auroient été enveloppés. Quelques Soldats ennemis, blessés
furent

furent amenés dans nos hôpitaux. Ces hommes qui , un instant auparavant , s'étoient entr'égorgés, étoient réunis sous le même toit, y recevoient, sans distinction, les mêmes soins. C'est ainsi qu'au milieu des horreurs qui affligent l'humanité, on retrouve encore les traits augustes de l'homme.

Du 16 au 17, nos batteries commencerent à jouer ; elles briserent quelques palissades, & firent même breche. Lord Cornwallis se voyant au moment d'être écrasé de toutes parts, se décida à passer pendant la nuit à Glocester, poste moins susceptible de défense qu'Yorck. Le mauvais temps l'en empêcha : il envoya, le 17, à dix heures du matin, un parlementaire demander une suspension d'armes de vingt-quatre heures : on se rappeloit de Savanah, elle fut refusée. Un autre parlementaire vint demander à capituler : on accorda deux heures : on prolongea ensuite la suspension. Lord Cornwallis fit demander quelle capitulation on lui ac-

corderoit : » celle de Charles-Town, répondit judicieusement Washington «. En rappelant aux Anglois une victoire, il leur donnoit une leçon pour bien traiter à l'avenir les Américains. M. le Vicomte de Noailles, & M. Laurens Officier Américain (1), firent les fonctions de Commissaires : une des premières choses que leur demanderent les Envoyés Anglois, furent les noms de nos Chefs du Génie & d'Artillerie. Ils avouèrent qu'il n'avoit pas été possible de montrer plus de science & de talens.

La capitulation fut signée le 18 à midi : Lord Cornwallis & son armée se rendirent prisonniers de guerre.

(1) Le Fils du Président du Congrès, long-temps prisonnier à la Tour de Londres.



ARTICLES de la Capitulation faite entre son Excellence le Général Washington, le Comte de Rochambeau, le Comte de Grasse, d'une part ; le très-honorable Comte de Cornwallis, Lieutenant-Général des forces de Sa Majesté Britannique, Commandant des garnisons d'Yorck en Virginie, de l'autre part.

ART. I^{er}. La garnison d'Yorck & Gloucester, compris les Officiers & Matelots des vaisseaux de Sa Majesté Britannique, ainsi que tous les Marins, se rendront prisonniers de guerre aux forces combinées de l'Amérique & de France. Les troupes seront prisonnières des Etats-Unis, & toute la Marine fera prisonnière de l'armée navale de Sa Majesté Très-Chrétienne.

II. L'artillerie, les armes, l'habillement, le trésor militaire, & les magasins publics de toutes espèces quelconques, seront remis, sans aucune dégradation, aux Chefs des différens départemens qui seront appointés pour les recevoir.

III. Aujourd'hui à midi , les deux redoutes sur le flanc gauche d'Yorck seront délivrées , l'une à un détachement de l'armée Américaine, l'autre à un détachement de Grenadiers François. La garnison marchera jusqu'à un endroit dont il sera convenu , en avant des postes de l'armée, l'arme au bras, les tambours battant une marche Angloise ou Allemande , & les drapeaux dans leurs étuis; ils mettront bas les armes & retourneront à leurs camps , où ils resteront jusqu'à ce qu'on les fasse partir pour le lieu de leur destination. Deux ouvrages de Glocester seront délivrés à une heure à deux détachemens des troupes Françaises & Américaines envoyées pour s'en emparer : la garnison sortira à trois heures après midi ; la Cavalerie aura l'épée nue, les trompettes sonnantes, & l'Infanterie défilera comme celle d'Yorck, & retourneront à leurs camps , jusqu'à ce qu'ils soient entièrement évacués.

IV. Les Officiers garderont leurs épées ;

les Officiers & Soldats garderont leurs propriétés particulieres de toutes especes; aucune partie de leurs bagages ni papiers ne pourront jamais être assujettis à être recherchés ni suspectés; les bagages & papiers des Officiers pris pendant le siège, leur seront aussi conservés. *Il est sous-entendu que la propriété des habitans de cet Etat qui sera entre les mains de la garnison d'une maniere visible, puisse être réclamée (1).*

(1) Cette dernière proposition fut celle qui éprouva le plus de difficulté de la part des Anglois. La seule supposition, qu'ils pouvoient avoir enlevé aux habitans leur propriété, étoit humiliante : si elle se réalisoit, elle étoit déshonorante. Ce fut ce motif, autant que la nouveauté du spectacle, qui fit accourir plusieurs milliers d'Américains à la reddition d'Yorck. Leur objet le plus important étoit leurs Nègres. On raconte cependant quelques anecdotes relatives à des objets réclamés, entre autres celle de Tarleton : Il vint dîner chez un de nos Officiers supérieurs; il étoit monté sur un superbe cheval, & accompagné de quelques Aides de Camp François : un Américain l'aperçut, & reconnut son cheval; il courut à lui, l'arrêta, le força à mettre pied à terre, en lui faisant beaucoup de reproches désagréables. On fut obligé de lui en prêter un mauvais, avec lequel il arriva chez les Officiers, qui ne furent pas peu étonnés de le voir en équipage si humble.

V. Les Soldats resteront , soit en Virginie , en Mariland , ou en Pensilvanie , & resteront par régiment autant qu'il sera possible : ils auront les mêmes rations qui sont accordées aux Soldats au service de l'Amérique : un Officier de chaque Nation , Angloise , Anspach , ou Hessoise , & d'autres Officiers sur leur parole , dans la proportion d'un par cinquante hommes , auront la liberté de résider auprès de leurs régimens , de les visiter souvent , & d'être témoins de leurs traitemens : les Officiers recevront & leur distribueront l'habillement & les autres choses nécessaires , & on accordera des passe-ports pour eux quand ils seront demandés. Le Général , les Employés civils , & les autres Officiers qui ne sont point employés , comme il est dit dans l'article ci-dessus , qui le désireront , auront la permission d'aller sur leur parole en Angleterre , New-Yorck , ou tout autre poste de l'Amérique maintenant en la possession des forces Angloises , à leur option.

VI. Le Comte de Grasse leur donnera les vaisseaux nécessaires pour les porter à New-Yorck dans dix jours , à compter de la présente date , comme parlementaires , & ils demeureront dans un endroit dont on conviendra jusqu'à ce qu'ils s'embarquent. Les Officiers du département civil de l'armée & de la Marine sont inclus dans cet article : on donnera des passeports pour aller par terre , à ceux auxquels on ne pourra pas fournir de vaisseaux.

VII. Les Officiers auront permission de garder des Soldats auprès d'eux comme Domestiques , selon qu'il se pratique ordinairement dans le service : les Domestiques qui ne sont point Soldats , ne sont pas considérés comme prisonniers de guerre , & pourront aller avec leurs Maîtres.

VIII. La Bonneta, sloop, sera équipée & commandée par son Capitaine avec son équipage , & laissée entièrement à la disposition du Lord Cornwallis , du moment que la capitulation sera signée :

elle recevra à bord un Aide de Camp, pour porter les dépêches au Chevalier Henri Clinton. Les Soldats qu'il jugera à propos d'envoyer à New-Yorck, pourront partir sans être examinés, quand ses dépêches seront prêtes : Sa Seigneurie s'engage, de son côté, que le vaisseau sera rendu aux ordres du Comte de Grasse, s'il échappe aux dangers de la mer ; qu'il n'emportera aucun des effets publics, & qu'on tiendra compte de ceux de l'équipage, ou des Soldats qui manqueront quand on les rendra.

IX. Les Marchands conserveront leur propriété, & auront l'espace de trois mois pour en disposer ou les emporter, & ils ne seront pas considérés comme prisonniers de guerre : les Marchands pourront disposer de leurs effets. L'armée alliée aura le droit d'achat premier.

X. Les natifs ou habitans des différentes parties de ce pays-ci, à présent dans Yorck ou Gloucester, ne seront point

DANS L'AMÉRIQUE SEPTENT. 137
punis pour avoir joint l'armée Angloise.

Nota. On peut consentir à cet article, étant entièrement du ressort civil.

XI. On fournira des hôpitaux pour les malades & blessés ; ils seront soignés par leurs propres Chirurgiens sur leurs paroles, & on leur fournira des Médecins & des provisions des hôpitaux Américains. Les magasins des hôpitaux qui sont à présent à Yorck & Gloucester, seront délivrés pour l'usage des blessés & malades Anglois : on accordera des passe-ports pour leur procurer des provisions de New-Yorck, selon que l'occasion l'exigera : on fournira des hôpitaux pour les malades & blessés des deux garnisons.

XII. On fournira des chariots pour porter les bagages des Officiers restans avec les Soldats, & du Chirurgien, quand ils seront en marche, pour soigner les blessés : cette dépense sera aux frais du Public.

XIII. Les vaisseaux & les bateaux dans les deux ports , avec toutes leurs provisions , canons & agrès , seront délivrés dans l'état où ils sont à un Officier de la Marine , qui sera appointé pour cela : on débarquera auparavant la propriété des particuliers qui avoient été mis à bord pour leur sûreté pendant le siège.

XIV. On ne violera aucun article de la capitulation , sous prétexte de repréfailles ; s'il y a quelques expressions douteuses , elles seront interprétées selon la forme & teneur ordinaire des mots.

FAIT à Yorck , en Virginie , le 18 Octobre 1781.

Signés , CORNWALLIS , THOMAS ,
SIMON.

Le 19 , à quatre heures du soir , les Anglois & les Hessois défilèrent , drapeaux ployés & tambour battant , entre l'armée Française & l'armée Américaine , qui avoient à leur tête le Général Washington & le Comte de Rochambeau : la

garnison de Gloucester défila devant les troupes de M. de Choisi. Lord Cornwallis prétexta une maladie, pour se dispenser de paroître ; il étoit, dit-on, livré au désespoir. En effet, il perdoit, dans un instant, le fruit des succès de plusieurs années ; il voyoit évanouir la gloire d'une campagne pénible faite dans la Caroline du Nord, pays affreux, presque inhabité, pour venir conquérir la Virginie. Une armée dont il étoit adoré, composée de près de sept mille hommes de troupes d'élite, étoit obligée de rendre les armes à un ennemi aussi méprisé que haï : douze mille fusils, plus de deux cents bouches à feu, & beaucoup de munitions de guerre passoient dans des mains qui alloient en faire usage contre sa Patrie : il sentoit de plus ce qu'étoit pour la Marine la perte de quinze cents Matelots, de soixante bâtimens, d'un vaisseau de 44, de deux frégates, & pour le commerce les productions de la Virginie.

Les deux lignes de l'armée combinée se prolongeoient à plus d'un mille ; les Américains avoient la droite : leur disproportion d'âge , de taille , leurs habillemens sans uniformité , sales , déchirés , faisoient paroître davantage les François , qui , malgré tant de fatigues , avoient toujours un air propre , guerrier , vigoureux. Nous fûmes tous frappés du bon état des troupes Angloises , de leur nombre , & de leur propreté : nous n'en avions supposé guere que trois mille. Cornwallis avoit fait ouvrir aux Soldats les magasins avant la capitulation. Chacun d'eux étoit en habit neuf ; mais cette opulence sembloit les humilier davantage , à côté de la misere des Américains ; ils n'osoient lever les yeux sur leurs vainqueurs : ils déposèrent successivement leurs armes dans un lieu convenu : on eut soin d'en éloigner les spectateurs , pour diminuer leur humiliation. Les Officiers Anglois eurent , en revenant , l'honnêteté de saluer jusqu'au moindre Officier François ,

cé qu'ils ne firent pas même aux Américains du premier grade. Cette haine entre les deux Nations éclata dans plusieurs circonstances : les Anglois restés à Yorck sans armes , eurent à souffrir de beaucoup d'Américains , qui vouloient se venger des brigandages commis dans leurs habitations. J'ai vu la femme d'un Colonel Anglois venir , éplorée , supplier nos Officiers de lui donner une garde Française pour la défendre & ses enfans , de la violence du Soldat Américain. Le lendemain de la capitulation , les Officiers prisonniers vinrent voir nos tranchées , & lorsqu'ils se présentèrent à celles des Américains , ceux-ci les repoussèrent. Dans tout le temps qu'ils restèrent à Yorck , on ne leur vit aucune communication avec les Américains , tandis qu'ils vécurent habituellement avec les François , & cherchoient , dans tous les occasions , à leur donner des preuves d'estime (1).

(1) Les papiers Publics ont retenti des éloges donnés aux

J'ai parcouru cette malheureuse petite ville. J'ai trouvé ses riches maisons criblées, prêtes à s'écrouler ; des meubles précieux écrasés sous leurs ruines, ou brisés par l'avidité du Soldat Anglois ; des cadavres d'hommes & de chevaux à demi couverts ; des membres épars infectoient l'air, portoient l'horreur dans l'ame : des livres amoncelés, semés dans ces ruines, m'ont retracé les mœurs, les goûts de ses habitans : c'étoient des ouvrages de piété & de controverse ; l'Histoire de la Nation Angloise, de leurs établissemens ; des collections de Chartres, de Bills ; les Œuvres du célèbre Pope ; la traduction des Essais de Montagne, de Gilblas de Santillane, de l'Essai sur les Femmes, par M. Thomas (1).

François sur la manière délicate & généreuse avec laquelle ils se sont conduits envers eux. L'Anglois vaincu a toujours eu à se louer des François victorieux. L'Anglois victorieux a-t-il su exciter aussi généralement la reconnaissance du François vaincu ?

(1) Il n'y a presque pas d'endroit en Amérique où je n'aye trouvé ce dernier Ouvrage.

Le système de fortification pour la défense d'Yorck & de Glocester, est entièrement changé ; on se resserre , on détruit les ouvrages Anglois , & on en construit de nouveaux. L'artillerie de campagne est partie à Williamsburgh, & partie à Yorck ; la grosse est à West-Point , désigné sur les cartes par le nom de Delhaware , place située entre les deux rivières qui forment celles d'Yorck. Les troupes ont commencé le 14 d'entrer dans leur quartier d'hiver. Les régimens de Bourbonnois & de Royal-Deux-Ponts sont à Williamsburgh, qui est le quartier général. Le régiment de Soissonnois & les compagnies des Grenadiers & Chasseurs de Saintonge sont à Yorck ; le reste du régiment de Saintonge est répandu dans la campagne entre Yorck & Hampton. Ce dernier lieu , situé sur la rivière de James , est occupé par la légion de Lauzun.

Je suis , &c.

LETTRE XII.

D'Yorck, ce 14 Novembre 1781.

CETTE guerre, dont les succès devoient être si douteux, nous offre, Monsieur, deux événemens presque sans exemples dans une même guerre : deux armées faites prisonnières, ayant à leur tête des Généraux renommés. Qui des deux a montré plus de talens, plus d'activité, a éprouvé de plus grands obstacles, a fait de plus grandes fautes ? Témoin des actions de l'un, environné de personnes qui l'ont été de celles de l'autre, & ayant sous mes yeux des détails sûrs & fideles, je vais hasarder quelques réflexions.

Jetons auparavant un coup-d'œil rapide sur la campagne de Burgoyne ; nous serons plus à même de le comparer avec son *co-infortuné*.

Burgoyne, doué d'un génie actif, entreprenant, animé de l'amour de la gloire, protégé

protégé de la Cour de Londres , ne manqua d'aucun des moyens qui pouvoient rendre ses succès brillans. Son armée étoit composée de sept mille cent soixante-treize hommes de troupes régulières, tant Angloises qu'Allemandes, non compris le Corps d'Artillerie , & sept à huit cents hommes aux ordres du Colonel Saint-Léger. On lui choisit des Officiers d'un mérite reconnu , & on le pourvut d'un train considérable d'artillerie , de munitions de toutes especes. Carleton, Gouverneur du Canada , chargé des détails, n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer aux succès de la campagne : les services que ce Gouverneur avoit rendus , la conservation du Canada qui lui étoit due , la connoissance parfaite qu'il avoit du pays, devoient le faire prétendre au commandement ; il fut assez grand pour oublier cette injustice (1) ; il traita même avec

(1) Il vient d'être nommé Commandant général de l'Amérique Septentrionale, à la place de Clinton. Il faut dans tous les pays du Monde, des malheurs pour faire taire

les Nations sauvages (quoique ce fût contre son avis), & en obtint un corps considérable de troupes. L'humeur inconstante, capricieuse, intraitable de ces peuples, leurs mœurs barbares & sanguinaires, leur avidité pour le pillage, leur peu de bonne foi à remplir leurs engagements, n'empêcherent pas les Anglois d'en vouloir faire les compagnons de leurs conquêtes. Burgoyne leur adressa un éloquent discours sur les bords du lac Champlain, pour enflammer leur courage & réprimer leur barbarie. Mais qu'attendre de l'éloquence sur des hommes qui ne connoissent pas même les noms d'équité & d'humanité (1)!

l'intrigue & rendre une justice impartiale au mérite; trop souvent c'est quand il n'est plus temps d'en profiter qu'on y a recours.

(1) Ces Sauvages, divisés en plusieurs tribus, ont des mœurs plus ou moins barbares; plusieurs enlèvent le pécuniaire des ennemis qu'ils prennent à la guerre, portent leurs chevelures en triomphe, boivent leur sang. On a reproché aux Espagnols leurs cruautés contre ceux des pays

Les commencemens de Burgoyne furent
des plus heureux devant Ticondérago.

dont ils se sont emparés : il paroît qu'on auroit aussi des reproches de ce genre à faire aux Colonies Angloises, Ce discours que m'a communiqué un Professeur de Williamsburgh, dont voici la traduction, en est un monument. Il montre en même temps avec quelle mâle énergie ces Sauvages savent s'exprimer.

Discours prononcé par le Sauvage Lonan, dans une assemblée générale, envoyé à M. le Gouverneur de Virginie, le 11 Net [] 1754.*

» LONAN ne s'opposera jamais à faire la paix qu'on
» propose avec les Hommes blancs [**]. Vous savez qu'il
» ne connut jamais la crainte, & qu'il n'a jamais fui dans
» les combats. Personne n'aime plus que moi les Hommes
» blancs. La guerre que nous venons d'avoir avec eux,
» a été longue & cruelle des deux côtés. Des ruisseaux de
» sang ont coulé de toutes parts, sans qu'il en soit résulté
» aucun bien pour personne. Je le répète, faisons la paix
» avec ces hommes; j'oublie leurs injures, l'intérêt de mon
» pays l'exige; j'oublie encore que, naguère, le Major,....
» fit massacrer impitoyablement, dans un bateau, ma
» femme, mes enfans, mon pere, ma mere, & tous
» mes parens. L'on m'excita à la vengeance,..... je fus
» cruel malgré moi. Je mourrai content si ma Patrie
» est en paix : mais quand Lonan ne sera plus, qui est-ce
» qui versera pour lui une larme « ?

[*] Ce mot signifie apparemment le mois Lunaire ou Solaire.

[**] Les Européens.

Cette place, bâtie par les François en 1756, est située à l'Ouest, vers le détroit qui communique les eaux du lac George à celles du lac Champlain, sur une pointe hérissée de rochers, environnée d'eau de trois côtés. La partie qui tient à la Terre Ferme, est ou couverte d'un profond marais, ou défendue par les anciennes lignes Françoises. Les Américains y avoient ajouté beaucoup de travaux & plusieurs fortifications appelées parmi eux *Block-House* : ils avoient aussi fortifié le sommet & le pied d'une montagne fort élevée, placée de l'autre côté à l'Est : elle s'appelle le *Mont d'Indépendance*. De plus, ils avoient su, avec une hardiesse & une industrie étonnante, joindre ces deux postes par un pont jeté sur le détroit, soutenu de vingt-deux poteaux d'une très-grosse charpente, longs chacun de cinquante pieds, & larges de douze, liés de crampons de fer & de grosses chaînes.

Le lac Champlain étoit, du côté

du pont, défendu par une barre composée de poutres liées également avec des chaînes. Ils avoient par-là non seulement établi une communication entre les deux postes, mais ôté tout accès par eau du côté du Nord.

Quoique Ticondérago soit élevé, il est cependant dominé par une autre montagne appelée *Sugar-Hill* (1). Les Américains avoient délibéré s'ils la fortifioient ; mais ils jugerent leurs travaux déjà trop étendus d'après leurs moyens de défenses : ils espérèrent que la difficulté de son accès, l'inégalité de ses rochers empêcheroient l'ennemi de profiter de sa situation.

L'armée Royale s'avança avec précaution sur les deux côtés du lac, ayant à son centre la flotte qui mouilla à la portée de canon de l'ennemi. A l'approche de l'aile droite, les Américains abandonnerent,

(1) *Montagne de sucre*, parce qu'elle a la forme d'un pain de sucre.

au grand étonnement des Royalistes, leurs travaux du côté du lac George, & y mirent le feu. Le Major Général Phillips prit possession du poste avantageux de la montagne Hope, qui, outre qu'elle commandoit leurs lignes, coupoit leurs communications avec le lac : ils montrèrent aussi peu de courage dans tous les postes de ce côté.

L'armée s'avança avec la même célérité de l'autre côté, & investit bientôt tous les travaux. Les avantages que présenta Sugar-Hill, décidèrent à y établir des redoutes. Les routes qu'il fallut pratiquer sur un plan incliné & escarpé, n'empêcherent pas le Major Phillips de les mettre promptement en état.

Les Généraux Américains tinrent alors Conseil de guerre ; & sur ce que les ouvriers n'étoient pas de moitié suffisans, que les travaux se multiplioient lorsque les bras diminueoient, que la place alloit être investie avant vingt-quatre heures, il fut unanimement décidé de l'évacuer,

ce qui fut exécuté. On leur a reproché :
 » Que si leurs forces n'étoient pas suffi-
 » santes pour la défendre , pourquoi ne
 » ne retirèrent - ils pas leurs troupes ,
 » leur artillerie , leurs magasins , & ne
 » démolirent - ils pas leurs fortifications
 » avant l'arrivée de l'ennemi ? Pourquoi
 » attendirent - ils à être enveloppés , au
 » point que leur retraite devint beaucoup
 » plus préjudiciable qu'une capitulation ,
 » sous des conditions proposées , &
 » moins destructives que si les fortifica-
 » tions avoient été emportées d'assaut « ?
 Ils embarquerent leurs bagages , leur
 artillerie & leurs provisions sur un na-
 vire , & plus de deux cents bateaux , es-
 cortés par cinq galeres , dirigerent leur
 route vers Skenesborough , & l'armée
 marcha du côté de Castle-Town.

Les Royalistes s'aperçurent , dès le
 matin , de la fuite précipitée des Améri-
 cains ; ils prirent possession des fortifi-
 cations & du pont. Cette masse énorme
 qui avoit couté vingt mois de travail , fut

coupée en moins de temps qu'il n'en auroit fallu pour la décrire. Dès cinq heures du matin , les frégates la Royale-George , l'Inflexible eurent les passages libres , & Burgoyne aussi-tôt poursuivit l'ennemi par eau , tandis que les troupes étoient déjà en marche. Burgoyne l'atteignit près la chute de Skenesborough : il prit deux galeres , les trois autres sauterent. Les Américains se livrant alors à leur désespoir , mirent le feu à leurs bateaux , à leurs moulins , à leurs fortifications , & se sauverent dans les bois, destitués de tous secours.

La confusion & le trouble régnoient aussi du côté de la gauche ; les Soldats n'écouloient plus la voix de leurs Chefs. Le Brigadier Frazer joignit l'arriere-garde avec des troupes très-inférieures , les attaqua en attendant le Général Reisdell. Les Américains se défendirent d'abord ; mais à l'arrivée de celui-ci , ils prirent la fuite après avoir perdu beaucoup de monde , & le Colonel Francis leur Com-

mandant, un des plus braves Officiers de leur parti. Le Général Saint - Clair, commandant l'avant-garde, instruit de ces défastreuses nouvelles, se jeta dans les bois, incertain s'il iroit dans la partie supérieure du Connecticut, ou vers le fort Edward. Le Colonel Hill fut détaché avec le neuvieme régiment de Skenesborough vers le fort Anne : il rencontra un corps de troupes fix fois, à ce qu'on dit, plus grand que le sien : il le défit après trois heures de combat. Les Américains mirent le feu au fort Anne, s'enfuirent au fort Edward sur la riviere d'Hudson (1).

Saint - Clair arriva au fort Edward, commandé par le Général Schuyler, avec le reste de son armée, après sept jours de marche, dans l'état le plus déplorable, ayant eu à souffrir tout ce qu'on imagine, par la mauvaise qualité des eaux, le manque d'habits & de provisions : il y fut

(1) C'est la même que celle du Nord.

joint par d'autres fugitifs également accablés de fatigue & découragés.

Bourgoyne se mit en marche de Skenesborough, pour aller au fort Edward : sa marche fut pénible, quoiqu'il n'y eût pas très-loin : mais le pays est si sauvage, si désert, si coupé de marais, de ruiffeaux, & l'ennemi avoit tellement augmenté ces difficultés par de grands abattis, qu'il est impossible de concevoir ce qu'il eut à souffrir : il eut près de quarante ponts ou chaussées à construire; un d'eux, fait de tronc d'arbre, eut plus d'un mille de longueur. Il auroit pu, il est vrai, éviter ces grands travaux, en prenant sa route par Ticondérago; mais il craignit qu'un mouvement rétrograde ne donnât aux Américains le temps de revenir de leur abattement, & ne ralentît l'ardeur de ses troupes.

Il est bon d'observer qu'au milieu de ces désastres & de cette terreur générale, aucun canton de l'Amérique n'en parut cependant plus disposé à la moindre

soumission. Le danger n'abattit pas même les Provinces les plus exposées ; elles agirent, ainsi que le Congrès, avec la plus grande vigueur, pour repousser l'ennemi. On envoya Arnold à l'armée du Nord, avec un train d'artillerie que lui donna Washington. A son arrivée, il plaça les troupes de Saratoga à Still-Water, afin d'être plus à portée d'arrêter les progrès du Colonel Saint-Léger, qui s'étoit avancé vers la rivière Mohawk. Ses troupes eurent continuellement à souffrir des Sauvages ; les efforts de Burgoyne ne pouvoient même réprimer leur cruauté ; amis comme ennemis en étoient la victime. Le meurtre de Miss Crea remplit tous les cœurs d'horreur ; elle étoit alors dans l'innocence de la jeunesse & dans la fleur de la beauté : son pere tenoit au parti Royal, & le jour même où elle fut la victime de leur barbarie, elle avoit pris pour époux un Officier Anglois.

Des scènes si affreuses irritèrent le peuple, augmentèrent leur haine contre

un Gouvernement capable d'accepter de tels secours , plus disposés à détruire qu'à subjuguier des hommes qu'ils réclamoient comme sujets.

Ce ne furent plus les droits de la Patrie que les Américains se crurent obligés de défendre, ce furent aussi ceux de la Nature. Chaque Habitant devint Soldat, & quand leurs forces régulières semblèrent anéanties , le désespoir en répandit de plus nombreuses, de plus formidables, dans les bois , sur les montagnes , autour des marais.

L'armée de Burgoyne commença alors d'éprouver des difficultés dans le voisinage du fort Edward ; elles augmentèrent à mesure qu'elle s'avança. Pendant quinze jours , elle fut occupée à amener des bateaux & des provisions du fort George à la rivière d'Hudson, à une distance de plus de dix-huit milles. Ce travail excessif ne put produire l'équivalent de l'emploi du temps & de la consommation : il ne put recevoir un tiers des chevaux qu'on lui

envoya du Canada, à cause de la longueur de la route, de la multitude des passages par eau, & il ne put avec cela ramener cinquante paires de bœufs ; des pluies excessives augmentèrent encore ces obstacles. Il se trouva ainsi dans l'impossibilité d'établir des magasins pour continuer ses opérations.

Il apprit que le Colonel Saint-Léger étoit arrivé & dirigeoit ses vûes contre le fort Stanwix ; il jugea, avec raison, qu'en se portant rapidement en avant, il réussiroit à placer l'ennemi entre deux feux, s'il osoit s'avancer sur le Mohawk, en cas que Saint-Léger eût du succès dans son attaque ; ou bien il forceroit l'ennemi à reculer & à chercher une retraite plus éloignée, ce qui lui auroit par conséquent ouvert la contrée de Mohawk, & donné les moyens d'exécuter sa jonction.

Quelque juste que fût ce plan, il ne put l'exécuter faute de provisions pour former une si longue chaîne de postes avec le fort George, & parce que l'ennemi

avoit un corps de troupes auprès de *White-Creek* suffisant pour la rompre.

Il abandonna ce projet, & s'occupa des moyens de surprendre Benington où les Américains avoient déposé une grande quantité de blés & de bétail. Benington est situé entre les bras de la rivière *Hoosik*, à environ vingt milles de l'Est d'Hudson, place peu importante, & incapable, par sa situation, de le devenir sans la révolution. Il confia cette expédition au Colonel Beaum, Allemand, lui donna cinq cents hommes & deux pièces d'artillerie. Afin d'être plus à portée de profiter de ces avantages, il vint se camper à l'opposé de Saratoga, & jeta un pont de bateau, où il fit passer les corps avancés. Pendant ce temps, le corps du Colonel Breyman, composé d'infanterie légère, s'étoit posté à *Baltenkill*, dans l'intention, s'il étoit nécessaire, d'appuyer le Colonel Beaum. Ce dernier tomba dans sa marche sur un petit convoi ennemi qu'il enleva. Mais le manque de che-

vaux & de voitures rendit sa marche si fatigante & si longue, que les Américains furent informés de son dessein, & eurent le temps de se préparer à le recevoir. Le Colonel ayant appris, à l'approche de la place, que ses forces n'étoient pas suffisantes pour faire l'attaque, se posta favorablement, & envoya un exprès au Général. Breyman eut ordre aussitôt d'aller renforcer le Colonel Beaum : sa marche fut longue & pénible ; il eut à souffrir de la mauvaise qualité des eaux, des chemins, du manque de chevaux & de voiture, & une pluie considérable la rendit encore plus malheureuse.

Le Général Starke, qui commandoit la milice à Benington, prévint leur jonction. Il alla, le 16 Août, attaquer le Colonel Beaum : celui-ci le prit d'abord pour le secours qu'il attendoit ; il fit une défense des plus braves : mais ses petits ouvrages étant forcés de tous côtés, les Indiens, les troupes Provinciales & Angloises s'échappèrent dans les bois ; il ne resta

que ses Allemands , qui , ayant consumé leur poudre , chargerent l'ennemi le fabre à la main , & furent enfin forcés de se rendre prisonniers après avoir vu leur Colonel succomber.

Breyman arriva peu de temps après cette action , sans en avoir été instruit : au lieu d'amis , il se vit tout à coup environné de troupes Américaines. La fatigue & l'épuisement de ses troupes ne les empêcha pas de faire une vigoureuse résistance. Il chassa l'ennemi de deux ou trois éminences ; il fut à la fin surmonté , ayant aussi usé toutes ses munitions , fit sa retraite fort difficilement , laissant deux pieces d'artillerie. La perte , dans ces deux affaires , monta à cinq ou six cents hommes. La fortune se montroit , pour la première fois , favorable aux Américains dans la guerre du Nord depuis la mort du Général Montgomery. Les Milices sentirent qu'elles pouvoient vaincre des forces régulières ; opinion de plus de
conséquence

conséquence que la perte d'une grande bataille dans d'autres occasions.

Saint-Léger eut d'abord quelque succès dans le siège de Stanwix : le Général Harkimer vint à la tête de neuf cents hommes de milice du pays, pour défendre & ravitailler le fort. Saint-Léger, craignant d'être attaqué dans ses retranchemens, envoya en embuscade quelques troupes régulières & sauvages. Les Milices, chose inconcevable dans un pays où ce genre de guerre est ordinaire, y donnerent aveuglément : elles y perdirent beaucoup de monde & ne se rallierent qu'avec infiniment de peine. Le Gouverneur, instruit de ce qui se passoit, accourut pour faire diversion, pénétra dans le camp, le pillà, en apporta beaucoup d'objets dont il manquoit, & fit quelques prisonniers. Le Colonel Saint-Léger ne négligea rien d'après sa victoire, pour engager les assiégés à se rendre. Le Gouverneur fut sourd à ses menaces

comme à ses promesses. Les Indiens n'avoient pas rapporté de ce dernier combat le butin dont on les avoit flattés; ils avoient perdu plusieurs de leurs Chefs, renommés pour leur bravoure : ils apprirent qu'Arnold venoit au secours de la place avec mille hommes, & que Burgoyne avoit eu des échecs : leur mécontentement & leur humeur se portèrent alors aux derniers excès. Malgré ce qu'on put faire pour les calmer & les retenir, ils décamperent après avoir volé les Officiers, pillé les magasins, égorgé & dépouillé de leurs armes les Soldats, & forcèrent ainsi le Colonel Saint-Léger à lever le siège à la hâte, en laissant une partie de ses bagages. Cette dernière nouvelle mit le comble à la joie & à la confiance des Américains. Gansevort & Wellet, qui avoient défendu la place, furent mis, avec le Général Starque & le Colonel Warner, au nombre des sauveurs de la Patrie.

Burgoyne , tirant toujours avec beaucoup de peine des provisions du fort George , passa la riviere d'Hudson vers le milieu de Septembre , l'ennemi étant alors dans le voisinage de Still-Water. Le Ministère & le Parlement ont examiné si cette démarche étoit nécessaire & faite à temps ; il ne paroît pas qu'on ait fait aucun raisonnement valable contre : il paroît que Burgoyne y avoit été décidé non seulement par les circonstances , mais par ses instructions de la Cour. Il s'avança ensuite par des routes couvertes & peu pratiquées le long de la riviere , du côté de l'ennemi , n'en étant plus séparé que par un bois peu épais. Il se mit à la tête de la ligne Angloise qui composoit l'aile droite. Cette aile étoit couverte par le Général Frazer & le Colonel Breyman , avec les Grenadiers & l'Infanterie légère escortés des Indiens , des Provinciaux & des Canadiens : l'aile gauche & l'artillerie commandées par le

Major Philipps & Reidfel suivirent du côté de la riviere.

Les Américains se présenterent en force, pour attaquer le flanc de la ligne des Anglois. Ceux-ci ne furent pas peu surpris de la hardiesse avec laquelle les ennemis commencerent l'attaque, de la vigueur, de l'opiniâtreté avec laquelle ils la soutinrent depuis trois heures du soir jusqu'au soleil couché. Le Général Arnold mena ses troupes, & chercha le danger avec une ardeur & une intrépidité qui, quoiqu'ordinaires à son caractère, ne s'étoient jamais mieux montrées : les Américains furent sans cesse renforcés par de nouvelles troupes, pendant que du côté des Anglois, le poids de l'action porta presque toujours sur les mêmes.

Le Major Général Philipps, au bruit du premier feu, dirigea sa route, avec une partie de l'artillerie, à travers un canton de bois du plus difficile accès. Son arrivée, dans le moment le plus

critique, sauva l'armée; elle resta maîtresse du champ de bataille. Cette victoire ne fut qu'honorable; elle leur apprit que les Américains devenoient capables, non seulement de se défendre dans des retranchemens & derriere des murs, mais en plein champ, à découvert, & pendant un long espace de temps. Les Anglois resterent toute la nuit sous les armes; ils s'avancerent, au point du jour, à la portée du canon de l'ennemi, fortifiant leurs ailes & étendant leur gauche du côté de la riviere; ils trouverent l'ennemi trop bien fortifié pour oser l'insulter.

Les peines qu'avoit essuyées l'armée, la perspective fâcheuse qu'elle entrevoyoit, firent perdre aux Indiens les espérances dont ils s'étoient flattés; il ne fut plus possible d'en tirer aucun secours; ils devinrent intraitables, & sur quelques plaintes du Général, ils abandonnerent l'armée dans le moment le plus pressant. Cette désertion en entraîna d'autres dans les

troupes Canadiennes , Provinciales & Angloises.

Burgoyne avoit encore l'espérance d'être secouru par l'armée de New-York ; il reçut , avec beaucoup de peine , une lettre en chiffre de Clinton , l'informant qu'il se préparoit à faire une diversion sur la rivière du Nord , en attaquant le fort Montgomeri & quelques autres forteresses voisines : il lui envoya , pour le presser , un état de sa situation , l'informant que ses provisions ne pouvoient aller au delà du 12 du mois suivant.

L'armée de Gates s'augmentant de jour en jour , le mit dans la nécessité de se fortifier avec plus de soin & de multiplier ses gardes , ce qui ajoutoit à ses fatigues & affoiblissoit ses troupes : les succès des milices les rendit plus entreprenantes ; celles du New-Hampshire & du Haut-Connecticut , commandées par le Général Lincoln , recouvrèrent Ticondérago , le *Mont-Indépendance* , se ren-

dirent maîtres du lac George, & couperent ainsi à Burgoyne toute communication avec le Canada.

Burgoyne réduit, au commencement d'Octobre, à diminuer les rations, voulut, à quelque prix que ce fût, se faire un passage. Il choisit, pour cet effet, l'élite de ses troupes & ce qu'il avoit d'Officiers les plus braves & les plus expérimentés. Les Américains s'appercevant de ce dessein, vinrent eux-mêmes l'attaquer. Les Anglois succomberent sous le nombre; ils furent forcés de se retirer dans leurs lignes : Arnold les y poursuivit avec son impétuosité ordinaire, & les auroit infailliblement forcés, s'il n'avoit été blessé.

Le Colonel Breyman, qui commandoit un corps de réserve Allemand, fut encore plus malheureux; il fut forcé dans son camp, ses bagages pillés, son canon pris, & périt dans l'action. Les Anglois perdirent dans cette journée une partie de leurs plus braves gens; rien n'égaloit

leur détresse & leur malheur ; ils s'occupèrent toute la nuit à changer leur position , afin de forcer l'ennemi à changer aussi la sienne. Ce travail se fit avec un silence & une activité incroyables : au point du jour, l'armée présenta le combat aux Américains, qui l'éviterent, pensant, avec raison, qu'il valoit mieux fatiguer & harceler un ennemi courageux & désespéré, que de s'exposer à une action décisive. Le Général Anglois apprit que l'ennemi avoit envoyé un corps considérable en avant, pour l'envelopper entièrement. Il prit toutes les mesures possibles , afin de le prévenir ; il se mit en marche la nuit du 9 Octobre, ayant abandonné ses blessés & ses malades : les soins particuliers qu'en prit le Général Gates, ont été loués même des Anglois. Une pluie considérable qui dura toute la nuit, rendit sa marche fort lente ; il trouva au jour les Américains postés & fortifiés sur les hauteurs. Il se décida enfin à marcher vers le fort Edward ;

mais les travailleurs des chemins ayant été repoussés, & le bord opposé de la rivière étant garni d'Américains, on tint Conseil; on ne vit d'autres moyens, pour gagner ce fort, qu'une marche de nuit, les troupes portant leurs provisions sur leur dos. Pendant qu'on se préparoit à exécuter un parti si désolant, on apprit que l'ennemi avoit déjà pourvu, par tous les moyens possibles, à une fuite.

Rien de plus déplorable que la situation de l'armée; accablée par une longue fuite de travaux, de marches & d'actions, abandonnée par les Indiens dans le moment le plus urgent, affoiblie par la désertion, abattue, découragée par la timidité des Canadiens & des troupes Provinciales, leurs corps réguliers réduits, par des pertes répétées, au nombre de trois mille cinq cents, leurs plus braves Officiers tués, forcée d'être continuellement sous les armes, harcelée jour & nuit par un ennemi qui se reproduisoit de tous

côtés , ayant perdu toute espérance de secours , & n'ayant que pour trois jours de vivres , elle n'eut plus d'autres ressources que de traiter avec l'ennemi. Le Général , voulant , dans une affaire qui regardoit tous les individus de l'armée , avoir leurs avis autant qu'il étoit possible , tint Conseil , y appela non seulement les Généraux & les Officiers de l'Etat Major , mais tous les Capitaines commandans : ils opinèrent unanimement de traiter avec le Général Gates ; les Anglois rendent à celui-ci la justice de n'avoir donné , dans une position si heureuse , aucune marque d'arrogance.

Les articles principaux furent , que l'armée sortiroit du camp avec tous les honneurs de la guerre & avec son artillerie , jusqu'au lieu fixé , où elle déposeroit ses armes ; qu'on lui accorderoit un passage de Boston en Europe , à condition de ne pas servir en Amérique pendant la guerre présente.

On fait monter cette perte , depuis le 6 Juillet jusqu'à la capitulation , à près de dix mille hommes.

La grande faute de Burgoyne, celle qui prépara tous ses malheurs , fut sa marche par le fort Edward; s'il eût pris sa route par Ticondérago, il évitoit sa perte; mais, comme on l'a observé , il craignoit que ce mouvement rétrograde ne ralentît l'ardeur de ses troupes , ne donnât aux Américains le temps de revenir de leur abattement. Un Général est toujours blâmable de s'enfoncer dans des pays inconnus; mais Burgoyne, qui avoit vu les Américains fuir par-tout à son approche, malgré la supériorité du nombre , malgré des retranchemens que la Nature & l'Art sembloient rendre imprenables, devoit-il croire que ces mêmes hommes oseroient ensuite se montrer , le resserrer & le combattre en rase campagne?

Il fallut aux Américains la honte de leurs défaites , de grands malheurs , la

crainte encore de plus grands , l'horreur des cruautés des Indiens , pour produire en eux ce changement inattendu : il fallut de plus , contre Burgoyne , que les pluies lui aient sans cesse opposé de nouveaux obstacles , qu'elles aient , sur-tout dans l'affaire de Benington , ralenti la marche du Colonel Breyman , donné au Général Starke le temps d'attaquer & de défaire le Colonel Beaum avant son arrivée ; que les Indiens l'aient abandonné dans le seul moment où ils lui étoient utiles ; que des secours attendus lui aient manqué ; que Clinton , qui avoit la facilité de remonter la rivière d'Hudson , apportât trop de lenteur à faire cette diversion. Tout ce que le génie , l'activité , le courage purent suggérer , fut mis en œuvre par Burgoyne ; marches savantes , positions avantageuses , & combats opiniâtres. Mais les Américains , ranimés par l'espérance , étoient devenus de jour en jour plus nombreux & plus agissans.

Lord Cornwallis avoit en tête des ennemis plus aguerris ou mieux disciplinés ; mais il avoit sur Burgoyne l'avantage d'une longue expérience dans cette guerre, de connoître mieux le pays , d'être pourvu abondamment de vivres , de munitions , de n'avoir pas à lutter contre l'intempérie des temps & des contrées impraticables ; d'avoir d'ailleurs la plus grande confiance des troupes, des'êtré rendu tellement formidable aux ennemis, que Washington paroissoit le seul homme qu'ils pussent lui opposer. Burgoyne eut toujours ou des adversaires fortement retranchés , ou infiniment plus nombreux. Cornwallis au contraire , à la tête d'une armée d'au moins huit mille hommes de troupes d'élite , supérieur d'abord à des ennemis dispersés , ne fut pas attaquer M. le Marquis de la Fayette, qui n'en avoit pas deux mille , empêcher la descente des trois mille hommes aux ordres de M. de Saint-Simon , prévenir leur jonction

avec M. le Marquis de la Fayette ; en marchant à eux dans le moment de leurs descentes , il les trouvoit sans avoir encore personne pour les instruire du pays , sans avoir pu débarquer leurs munitions , leurs armes , & sans être retranchés. Cornwallis , supérieur encore après leur réunion , menacé des armées de Washington & du Comte de Rochambeau , ne devoit-il pas se hâter , par des marches forcées , d'attaquer , de disperfer les premiers , afin de pouvoir ensuite faire face aux autres (1) ?

Mais si , d'après les instructions de Clinton & ses promesses d'un prompt secours , il croyoit ne devoir tenter aucune attaque , quelque avantageuse qu'elle

(1) Nous ne croyons pas que l'armée de Cornwallis allât à plus de quatre à cinq mille hommes ; il auroit été , sans cette présomption , très-imprudent de débarquer les troupes de M. de Saint-Simon avant l'arrivée de Washington & de M. le Comte de Rochambeau. Si ce débarquement , malgré cela , avoit été malheureux , on n'auroit pas manqué de le blâmer.

lui parût, il devoit au moins apporter tous ses soins pour retarder & alonger le siège; car, quels que fussent les secours promis par Clinton, les vents contraires pouvoient les arrêter, & quelques jours de gagnés lui devenoient très-importans: il favoit d'ailleurs que M. de Grasse avoit annoncé ne pouvoir rester long-temps; en le retardant, c'étoit déranger ses projets, & par conséquent toujours servir sa Patrie. De plus, la saison s'avancant, les pluies auroient rendu le siège plus fatigant pour nos troupes, y auroient peut-être occasionné des maladies dans ce pays, où les eaux & l'air sont moins que sains vers le Nord (1).

Il y a douze milles d'Yorck à Williamfburgh; cet espace est couvert de bois

(1) Cela est d'autant plus probable, que les lignes étant fort étendues, relativement à leur nombre, le service étoit plus répété; plusieurs Soldats ont été onze nuits sans coucher dans leurs tentes, un plus grand nombre huit & sept, & le reste quatre & cinq.

très-épais : il étoit facile à Cornwallis d'en faire des abattis , & d'embarrasser les chemins de distance en distance ; trois mille esclaves au moins qu'il avoit enlevés des habitations , auroient rendu ce plan de défense encore plus facile. Tous nos Militaires instruits sont convenus que des détachemens & quelques pieces de campagne auroient pu retarder d'un mois l'approche de l'armée aux travaux d'Yorck , & y auroient d'ailleurs tué beaucoup de monde. Les environs de cette ville étoient couverts de maïs ; en les enlevant ou en les brûlant , il forçoit les assiégeans d'en aller chercher au loin pour leurs chevaux , & retardoit par là les transports de l'artillerie qu'on débarquoit à plusieurs milles du camp.

Cornwallis renfermé une fois à Yorck , y ayant une artillerie assez mal servie , & des travaux construits peu avantageusement , ne pouvoit y faire de sorties , étant trop découvert ; les assiégeans au-
roient

roient eu le temps de se préparer à le recevoir, & auroient pu même le couper. Ainsi, ne pouvant espérer d'y agir offensivement, il devoit ne s'y retirer qu'à la dernière extrémité.

S'il avoit su tirer ce parti des circonstances, les secours annoncés par Clinton auroient pu le sauver, ou du moins opérer une grande diversion. L'escadre Angloise, composée de vingt-sept ou vingt-huit vaisseaux de ligne, avec quatre mille hommes de troupes de débarquement, parut devant les caps le 26 Octobre, c'est-à-dire sept jours après la capitulation. Celle de M. le Comte de Grasse, composée de trente-six vaisseaux de ligne, étoit alors mouillée en dedans du *Horse-Shoe*, banc de sable sur lequel les vaisseaux de guerre n'ont pour passer qu'un étroit canal du côté de l'Est; les vents étant alors dans cette partie, l'escadre s'y trouvoit bloquée, & ne pouvoit conséquemment empêcher Clinton d'effectuer son débarquement. Je ne fais

si la crainte des gros temps avoit fait choisir ce mouillage ; mais cette grande précaution fut un obstacle à poursuivre les Anglois , les vents étoient favorables pour le faire.

Peut-on mettre maintenant en question qui des deux Généraux Anglois s'est le mieux conduit ? Burgoyne auroit-il fait moins à Yorck , & Cornwallis auroit-il fait davantage dans les marais avoisinant le fort Edward (1) ?

Je suis , &c.

(1) Cornwallis n'a cependant reçu que des applaudissemens dans sa Patrie , & Burgoyne y a essuyé des invectives & des pamphlets : il en eût des réputations comme des fortunes , il y en a de mal acquises.



L E T T R E X I I I .

D'Yorck-Town, ce 15 Novembre 1781.

L'HEUREUX événement où les François ont eu , Monsieur , tant de part , change bien la face des choses : les provinces du Sud, fatiguées, abattues, reprendront courage; la puissance du Congrès, affoiblie, chancelante, se consolidera, & les préjugés sur notre Nation s'évanouiront. A quel degré de grandeur ne doivent pas bientôt parvenir ces États, occupant plus de six cents lieues du Nord au Sud, pouvant s'étendre beaucoup au delà de l'Est à l'Ouest, sous un ciel pur, où la différence des climats & la fécondité du sol pourront un jour rassembler toutes les productions que les autres peuples ne recueillent qu'en parcourant les mers; coupés, arrosés de toutes parts de lacs, de fleuves, de rivières qui établissent, jusque dans les régions les plus reculées,

des communications , tandis que dans les autres parties du Monde elles ne sont que le fruit tardif des Arts & des pénibles travaux de l'homme ; recélant des mines riches , & sur-tout celles du plus utile de tous les métaux , du fer ? Des côtes où tant de fleuves portent lentement leurs ondes , y sont découpées de baies , de havres , de rades & de ports. Des parages abondans pour la pêche , & la proximité du banc de Terre-Neuve , formeront des Marins ; les forêts , les campagnes y donneront des bois , du goudron & du chanvre pour la construction.

Tandis que nos villes nous retracent encore , pour la plupart , dans leurs situations tristes , mal-saines , dans l'enceinte de leurs murs crénelés , de leurs tours formidables , dans leurs édifices ferrés , peu aérés , dans leurs rues tortueuses , fangeuses , les malheurs , l'ignorance & la barbarie de nos peres ; toutes celles de l'Amérique déjà s'élèvent pompeusement sur des sites rians , salubres , baignés d'eaux

pures, entourées de campagnes fécondes, percées de rues larges, alignées, ornées d'édifices propres, commodes, réguliers.

Si l'Amérique annonce, par son sol, tant d'avantage sur l'Europe; que ne seront pas ceux de sa législation & de ses mœurs? Ces mélanges de coutumes bizarres, injustes, contradictoires, de Loix féodales, barbares, compliquées, de législation antique, avec des usages modernes, ne se trouveront pas réunies sous le même Gouvernement, n'occuperont pas, pour les débrouiller, la sagacité des hommes les plus éclairés, n'exigeront pas de nombreux Tribunaux pour les discuter, n'y seront pas un dédale dangereux, où le subtil Plaideur échappera, surprendra son Adversaire, où l'avidé Praticien dépouillera la veuve & l'orphelin (1). L'accusé

(1) Je ne prétends pas dire que la législation civile des États-Unis de l'Amérique soit actuellement exempte de tous ces inconvéniens : formée sur celle de l'Angleterre, aussi défectueuse au moins que la nôtre, & au milieu des troubles de la révolution, elle n'a pu que rectifier, corriger, & non perfectionner. C'est dans le calme de la paix que

dans les fers ofera élever sa voix , appeler à lui des défenseurs ; & la Loi, lente à ordonner de verser le sang , attendra , pour prononcer , que le coupable ait tout dit.

Un barbare préjugé n'armera point le citoyen contre le citoyen , l'ami contre l'ami , n'exposera point l'opprimé à être victime de l'oppresseur , n'enlèvera point à la Patrie d'utiles défenseurs , aux familles, des peres, des époux, des fils, n'y produira point ces monstrueuses contractions qui mettent le Guerrier dans l'affreuse alternative , ou de violer les loix de l'humanité , de sa Religion , de sa Patrie , ou de perdre le fruit de ses services , de ses dangers , de ne plus paroître à ses compatriotes que souillé d'opprobre, d'infamie (1).

ces hommes méditatifs , éclairés par l'expérience , parviendront à la débarrasser de tout ce qu'elle peut avoir de confus , d'étranger à leurs mœurs & à leurs climats.

(1) Dans une dispute entre un Officier François & un Officier Américain (c'est la seule qui soit arrivée), le

Des légions d'oiseaux & de quadrupèdes
n'y dévasteront point impunément le

premier tira son épée; l'Américain refusa d'en faire autant, & trouva plus sûr de se défendre avec sa longue hallebarde; il blessa son adversaire. En France, il auroit été chassé, déshonoré. Washington se contenta de le punir, non pour s'être battu à armes inégales, mais pour avoir commis une rixe.

Le duel nous enlève annuellement plusieurs milliers d'hommes; perte d'autant plus importante, que des Militaires instruits, accoutumés à la discipline, capables de supporter les fatigues, sont remplacés par des jeunes gens inexpérimentés, éternés de débauches, dont le plus grand nombre succombe. Ce fléau terrible, toujours subsistant, malgré les efforts de plusieurs regnes, est-il donc impossible à détruire? Moins qu'on ne se l'imagine. Qu'on supprime d'abord les salles d'escrime; la jeunesse oisive s'y corrompt, y prend cet esprit querelleur, ce ton spadassin qui en fait le fléau des sociétés, & qui, le plus souvent, finit par être funeste à elle-même. Les anciens Chevaliers, que nous qualifions de barbares & d'ignorans, l'étoient, en ceci, moins que nous. Ils s'exerçoient, encourageoient un art qui les fortifioit, les rendoit plus agiles, plus redoutables dans les combats. Mais quel avantage procure-t-il parmi nous? Quel service nous rendroit une armée de Maîtres d'escrime? Si cet art est inutile pour la défense de la Patrie, dangereux pour les Citoyens, pourquoi ne pas le supprimer, le prohiber? Le sabre est la seule arme de ce genre, dont les troupes fassent quelquefois usage; qu'il y ait dans leurs Corps seulement des Académies pour les y exercer; que le port de cette

champ du Laboureur, &, comme le Grand, il pourra tendre des filets aux poissons des rivières qui serpentent dans ses prairies.

Le caractère indolent, passif de ces peuples sembleroit, il est vrai, faire

arme soit défendu à tout autre Citoyen, & même, à l'exemple de quelques Nations, au Militaire hors de ses fonctions. Qu'aucun Officier ne puisse être renvoyé de son Corps pour avoir refusé de se battre; que ce lui soit même un moyen d'avancement, quand, d'un autre côté, sa conduite & sa bravoure seront déjà reconnues. L'homme capable de sacrifier le préjugé au bien de la Patrie, ne mérite-t-il pas? Que quiconque lui en fera des reproches, soit chassé; ou puni, si ce n'est pas un Militaire; que tout homme qui aura proposé un duel, soit déshonoré; que les Chefs soient tenus, sous des punitions très-sévères, de ne pas plus souffrir de duellistes, qu'aujourd'hui ils souffrent d'hommes qui ne veulent point se battre. Que quand des Officiers se seront permis des propos, ils soient jugés dans le Corps par leurs pairs: ce dernier moyen en imposera plus au jeune étourdi, qu'un combat où il se flatte que son agilité & son adresse lui donneront l'avantage. Les François, pour ne pas se battre entre eux, n'en seront pas moins braves. Les Gaulois, les Grecs & les Romains ne se coupoient pas la gorge pour un mot, & cependant nous valoient bien pour le courage.

Ces moyens simples & peu violens opéreroient infaillement dans nos mœurs une révolution qui feroit plus d'honneur à notre siècle que toutes les découvertes possibles.

craindre qu'ils ne parvinssent pas à la puissance que leur promettent tant d'avantages. Mais ce caractère tient à des mœurs , à un climat , à des alimens qui changeront un jour. Une existence uniforme , retirée , qui n'éprouve point les tourmens de l'ambition , qui ne connoît point de grands plaisirs , qui n'est point exposée à de grands malheurs , qui ne s'est point fait un besoin de la variété , moins laborieuse que doucement occupée , ne peut avoir cette activité , cette énergie , que des besoins pressans , des passions impétueuses excitent , entretiennent. Des alimens peu substantiels , des boissons peu spiritueuses , plutôt dissolvantes que digestives ; un air imprégné de parties humides par l'évaporation des forêts , doivent nécessairement détendre , relâcher les fibres , donner au sang une circulation plus lente , plus uniforme , rendre par conséquent les sens moins sensibles , l'imagination moins vive , moins animée , le caractère plus froid , moins inquiet. Mais lors-

qu'une population plus nombreuse aura abattu ces immenses forêts, que le sol plus soumis à l'action du soleil, que l'air plus libre y sera plus raréfié, que de nouvelles plantations, qu'un grand commerce augmenteront l'usage des liqueurs spiritueuses, que les hommes plus rapprochés se communiqueront davantage, éveilleront, exciteront les passions; alors les Américains annonceront tout ce qu'ils pourront être.

Que ne nous offrent cependant pas déjà ces établissemens qui ne remontent à guere plus d'un siecle, & dont la politique Angloise, toujours soupçonneuse, toujours tyrannique, a étouffé l'industrie, s'est rendue maîtresse du commerce!

Des routes larges & applanies traversent leurs immenses forêts; des édifices vastes & somptueux ont été élevés pour rassembler les Représentans des Etats, pour donner un asile aux Défenseurs de la Patrie, pour élever, instruire les jeunes Citoyens: ceux-ci, dotés de riches concef-

sions, sont ornés de bibliothèques dirigées par d'habiles Maîtres, appelés des différentes parties de l'Europe : des chantiers établis de toutes parts sur leurs ports, les ont rendus les rivaux des meilleurs Constructeurs de l'ancien Monde : l'exploitation de plusieurs mines, & particulièrement une fonderie de canon, ne le cèdent pas aux nôtres. Si la fastueuse architecture n'a point encore couvert les rivières de ces masses imposantes qui subjuguent les flots, unissent les rives ; leur industrie y a suppléé ; des poutres flottantes, liées de forts anneaux, se désunissent au gré des Navigateurs, sont, dans leur mobilité, aussi solides que nos chef-d'œuvres ; & quand le lit est trop profond, une hardie charpente le traverse d'un seul jet, appuyée seulement à ses extrémités ; elle porte sur elle-même ses autres points d'appui (1). Ticondérago,

(1) Je ne me rappelle pas du nom de la rivière où j'ai vu ce pont étonnant, qui a fait l'admiration, sur-tout de

dont la prise les couvrit de honte , montra à leurs ennemis étonnés , jusqu'où alloit ce génie industrieux. Chaque habitation réunit presque tous les Arts de premiere nécessité. La main qui trace des sillons , fait aussi donner au bois les formes qu'il lui plaît , préparer des cuirs , extraire des eaux-de-vie , du suc des fruits. La jeune beauté , dont les appas n'ont pas été hâlés , flétris par les rayons brûlans du soleil , sur qui la pâle misere n'a pas imprimé ses sinistres traces , fait y filer la laine , le coton , le lin , & en faire des tissus. Des conducteurs placés de toutes parts sur les édifices , les y préservent des funestes effets de la foudre , & , en éternisant la mémoire de ce vénérable Vieillard , l'objet de l'admiration des

nos Ingénieurs. Il parut , il y a quelques années , au Palais Royal , le dessin d'un pont qui devoit n'avoir , sur la Seine , qu'une seule arche ; tous les curieux vinrent le voir : il m'a semblé que c'étoit la même idée de celui que j'ai vu en Amérique.

Parisiens (1), y montrent combien ils sont disposés à profiter des découvertes.

Lorsque des Bills attentatoires , oppressifs vinrent frapper , anéantir leurs privilèges ; avec quelle prudence , quelle force , quel courage ne se réunirent-ils pas pour les défendre ! C'est là où le spectateur doit arrêter ses regards pour les juger. Des hommes répandus dans de vastes contrées , différens par les climats , opposés par les intérêts & les cultes , forment des associations qui se rencontrent dans leurs décisions , comme si elles étoient concertées. La Grande-Bretagne s'applaudit en vain , dans l'acte d'interdiction du port de Boston , d'avoir pour toujours intimidé ces provinces , & fait naître parmi elles des dissensions ; leurs plaintes en devinrent plus vives ; le danger commun resserra leurs liens ; les villes maritimes avoisinant Boston , ne furent point elles-mêmes éblouies des profits

(1) Le Docteur Franklin.

immenses qu'elles s'en promirent. La petite ville de Salem, où les prérogatives des Bostoniens étoient transportées, écrivoit au Gouverneur de la Province :

» Nous sommes profondément affligés
 » de nos calamités publiques, & les
 » malheurs qui sont tombés sur la tête
 » de nos confrères dans la capitale de la
 » Province, excitent extraordinairement
 » notre commiseration ; nous espérons
 » que Votre Excellence fera ses efforts
 » pour prévenir les maux accumulés sur
 » le peuple qui est dans la détresse.
 » Quelques-uns imaginent que la fermeture du port de Boston doit faire
 » refluer ici le cours du commerce, & le
 » tourner à notre profit : mais la Nature,
 » en formant notre havre, lui a refusé
 » les mêmes avantages, & ne lui a pas
 » donné les commodités pour qu'il puisse
 » devenir son rival. D'ailleurs, ne perdons-nous pas toute idée de justice &
 » tous les sentimens d'humanité, si nous
 » avons seulement la pensée de fondre

» nos richesses, & d'élever nos fortunes
» sur les débris de celles de nos voi-
» fins, &c. « ?

La Virginie décida qu'une attaque faite sur une Colonie, pour la forcer à se soumettre à des taxes arbitraires, offensoit également toutes les autres, les menaçoit de ruiner leurs privilèges. Les décisions de Rhode-Island, où le poids de l'autorité se faisoit sentir, n'en furent pas moins hardies : celle du Mariland, habitée par de grands propriétaires, les surpassa encore. Tout le reste du Continent montra la même fermeté ; par-tout il s'établit des Comités de correspondance pour un Congrès général.

Ainsi ce Bill d'interdiction, publié, répandu avec profusion, loin d'avoir jeté la consternation, avoit eu, dit l'Historien Anglois, l'effet que les Poètes attribuent aux torches des Furies, celui d'embraser tous les lieux où il traversa.

De nouveaux Bills, sur le logement des troupes dans la province de Massa-

chuset-Bay , mirent le comble à l'indignation : on ne parla plus que de fermer les ports , de contribuer pour secourir les freres malheureux de Boston , de tenir un Congrès général. A Boston , le Comité de correspondance passa un acte où on s'obligea , de la maniere la plus solennelle , en prenant Dieu à témoin , de suspendre tout commerce avec la Grande-Bretagne jusqu'à la révocation de l'interdiction du port , & de tout ce qui étoit contraire à ses privilèges ; de ne consommer , de n'acheter aucunes denrées venues depuis le dernier d'Août ; de rompre tout commerce avec ceux qui en feroient le cabotage , de renoncer à toutes liaisons avec ceux qui refuseroient de souscrire à cette convention , & de publier leurs noms , pour les rendre à jamais en horreur. Les Provinces , à l'envi , s'empresserent d'entrer dans cette ligue. En vain le Général Gage , Gouverneur de Massachusset-Bay , la déclara-t-il , par une proclamation , illégale , destructive , contraire à la fidélité due

au Roi, tendante à la destruction de l'autorité légale du Parlement d'Angleterre, de la paix, de la sûreté publique; en vain y joint-il des menaces, ordonne-t-il aux Juges de saisir ceux qui la souscriroient, la défendroient, auroient quelque part à sa publication. La Virginie ajouta à ses premiers arrêtés, qu'elle n'acheteroit plus d'esclaves de l'Afrique, des Antilles; qu'elle n'importeroit plus de denrées vers le premier Novembre, si les griefs n'étoient redressés au 15 d'Août (1775); qu'à cette époque elle n'exporteroit non plus, ni tabac, ni marchandises à la Grande-Bretagne; que pour y suppléer, au lieu de tabac, elle cultiveroit les choses de première nécessité, élèveroit, multiplieroit ses troupeaux. Le Mariland, les deux Carolines prirent les mêmes mesures. A New-Port, on voyoit affiché de toute part : *S'unir ou mourir*. Les habitans de la ville de Marblehead, dont le port étoit le plus à portée de profiter de l'interdiction de Boston, offrirent à cette

ville généreusement leur port & leurs provisions , proposèrent d'être présens aux chargemens , déchargemens des effets , de transiger pour toutes ses affaires , sans exiger les moins frais.

Les chartres donnoient aux Américains le droit de se choisir leurs Représentans. Le Gouverneur Gage reçut de la Cour une liste de trente-neuf Conseillers ; environ trente-quatre acceptèrent. Le peuple les déclare aussi-tôt ennemis de leur pays , les menace de les traiter de même , les rend incapables d'exercer leurs charges. Les Jurisconsultes de la Province refusent , à l'ouverture des Cours , de prêter serment , de communiquer avec eux. Les Greffiers des Cours firent leurs actes de contrition dans les Papiers publics , pour la publication de la prise de corps contre ces Jurisconsultes , avec promesse de n'y plus retomber , disant qu'ils ne se pardonneroient jamais cette condescendance , quand même leurs compatriotes la leur pardonneroient : on refusoit à

ces Conseillers l'entrée des Cours judiciaires ; on les entouroit dès qu'ils paroissent ; on les poursuivoit jusque dans leurs maisons ; on les força ainsi à se destituer d'eux-mêmes.

L'ancienne Constitution annullée par les actes du Parlement, le peuple rejetant la nouvelle, il n'y avoit plus ni Loix, ni Gouvernement dans la province de Massachusetts-Bay. Cependant on n'eut aucun excès, dans cet état d'anarchie, à reprocher à la Nation : tant la force des Loix se fit encore sentir au moment même où tout les anéantissoit !

Le Congrès général, enfin ouvert à Philadelphie le 2 Septembre 1774, manifesta, de la maniere la plus authentique, la plus solennelle, les sentimens, les projets, les ressources de ces Provinces confédérées. Les instructions de leurs Députés portoient l'empreinte du caractère, de la différente façon de penser de chacune d'elles ; mais se rapprochoient

dans les points fondamentaux , & ten-
doient au même état.

Ce Tribunal politique se plaignit d'a-
bord vivement de l'interdiction de Boston ,
approuva , loua la conduite de cette Pro-
vince ; fit continuer les secours qu'on lui
avoit accordés ; annonça que toute l'Amé-
rique seroit toujours prête à les secourir
par tous les moyens possibles ; menaça
de la haine & du mépris public ceux qui
adhéreroient aux derniers actes du Par-
lement ; recommanda au peuple de Boston
le respect pour leur Gouverneur , les
égards pour les troupes ; leur défendit
des actes d'hostilité , à moins qu'ils n'y
fussent évidemment contraints.

Il se plaignit au Général Gage des
actes oppressifs du Parlement , de la ma-
niere rigoureuse avec laquelle il les fai-
soit exécuter , des fortifications construites
à Boston , des propriétés particulieres
violées , des désordres commis par les
troupes , de la communication entre la
ville & la campagne interceptée.

Il publia en même temps une déclaration des droits que les Provinces tenoient des loix immuables de la Nature, des principes de la constitution Britannique, de leurs différentes chartres. On ne peut, disoit-il, disposer de nos vies, de nos libertés, de nos propriétés, sans notre consentement ; les Colonies ne les ont cédés à quelque Puissance que ce soit ; leurs ancêtres, lors de leur émigration, jouissoient des immunités de sujets nés Anglois ; ils n'avoient, dans leur émigration, ni cédé, ni perdu ces droits ; ils doivent, en cette qualité, participer au Conseil législatif ; & puisqu'ils ne sont point admis & ne peuvent être représentés dans le Parlement d'Angleterre, ils ont donc le pouvoir législatif dans leurs assemblées Provinciales ; ils ne peuvent donc être taxés arbitrairement ; & s'ils jouissent des mêmes avantages que la Mere-Patrie, ils ne peuvent donc être aussi jugés que par leurs pairs : tous ces privilèges d'ailleurs avoient été confirmés par des char-

tres royales , reconnues par le Parlement. Il déclaroit, *nemine contradicente*, que si on ne redressoit ces griefs, ils n'importeroient plus aucunes marchandises de la Grande - Bretagne ; il entroit ensuite dans des détails relatifs à la conduite des Commerçans , à l'encouragement des manufactures , & à la consommation des denrées.

Il adressa de plus une pétition à Sa Majesté, un mémoire au peuple de la Grande-Bretagne, une adresse aux Colonies en général, & une autre au Canada.

Dans la pétition à Sa Majesté, il se plaignoit qu'on gardât une armée dans les Colonies en temps de paix, sans leur consentement, qu'on l'employât, & des forces navales, pour exiger des taxes injustes ; que l'autorité du Commandant en chef & du Brigadier général fût devenue absolue dans tout le gouvernement de l'Amérique ; que le Commandant, en temps de paix, fût nommé Gouverneur d'une Colonie ; que des charges d'offices

dispendieux, oppressifs, fussent prodigieusement multipliées ; que les Juges fussent devenus entièrement dépendans de la Couronne pour leur salaire & la durée de leurs commissions ; que les Agens du peuple fussent prohibés , &c. Il n'oublie rien de ce qui peut caractériser leur attachement, leur soumission au Souverain, leur amour & leur vénération pour la Mere-Patrie.

» Nous avons, lui dit-il, hérité de nos
» ancêtres ce sentiment vif pour la liberté,
» auquel votre illustre famille doit elle-
» même l'Empire. «. Il le conjure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, par les intérêts de l'État, des siens, pour la sûreté & la prospérité des Loix, pour le bonheur de ses sujets, dont il doit être le pere, de ne pas souffrir qu'ils rompissent des liens aussi chers, dans l'espérance incertaine d'événemens qui, quoiqu'heureux, ne pouvoient compenser des malheurs inévitables.

Dans le mémoire adressé au peuple, il expose les droits dont ils doivent jouir

en qualité d'hommes libres, de Citoyens & de Colons, le peu d'égards qu'y a eus le Ministère, l'attachement qu'ils ont toujours montré pour la Patrie, les nombreux services qu'ils ont rendus dans la dernière guerre, les taxes dont ils ont été chargés, follement dissipées par les favoris de la Cour. Il prouve adroitement que des succès contre eux seroient aussi dangereux aux libertés de la Grande-Bretagne, qu'à celles de l'Amérique. » L'Amérique une fois subjuguée, dit-il, » deviendrait elle-même l'instrument qui » aideroit à vous subjuguier ». Il fonde l'espérance du rétablissement de l'harmonie, de l'amitié & des sentimens fraternels entre tous les sujets de Sa Majesté, sur la grandeur & la justice de la Nation Britannique, en établissant un Parlement sage, indépendant, animé du bien public, défenseur des droits violés contre ces Ministres mal intentionnés.

Ils montrent, dans leur adresse aux Canadiens, les ménagemens les plus

adroits , emploient les moyens les plus conformes au caractère & aux intérêts de ce peuple : ils établissent par la raison , par les faits , par le témoignage des Ecrivains les plus célèbres , qu'en devenant sujets Anglois , ils en partageoient les prérogatives : ils prouvent que l'acte de Québec les en dépouilloit , qu'ils n'avoient plus d'existence civile , que leurs propriétés , leurs personnes même étoient devenues sujettes à la volonté , au caprice d'un Ministère tyrannique. Il leur fait voir que formant un petit peuple comparé avec leurs nombreux & puissans voisins , il est de leur intérêt & de leur bonheur de les avoir pour amis inviolables , puisque la Nature avoit uni leurs contrées , & les séparoit de leurs tyrans par les mers. » La différence des Religions , » observe-t-il , ne peut être un obstacle ; » elle existe dans les cantons Suisses ; » ils n'en sont pas moins unis «. Il leur annonce que le vœu des Provinces est de les regarder comme alliés ; que cette

alliance a été décidée unanimement dans leurs assemblées; que la violation de leurs droits va devenir une infraction aux leurs propres; qu'ils les invitoient à accéder à une confédération, dont l'objet étoit la sûreté des droits naturels & civils de ses membres.

L'invitation de ce Congrès général fut pour le peuple un code sacré, qu'il se fit un devoir de suivre rigoureusement : on se flatta que leurs pétitions & leurs adresses occasionneroient en Angleterre quelques révolutions favorables ; mais dès qu'on eut appris qu'elles n'avoient eu d'autre effet que de faire défendre l'exportation des armes de la Grande-Bretagne dans la Nouvelle Angleterre, alors on ne garda plus de mesures; on forma des Corps de milices, on fit des réglemens pour leur discipline, on s'occupa des moyens d'avoir des armes, on encouragea les moulins, les manufactures pour la préparation & la fabrication des salpêtres, des poudres & des différentes especes d'armes.

Plusieurs Provinces se saisirent même des munitions & des magasins publics. Ainsi, les actes du Parlement, dont la sévérité avoit pour but de ramener la tranquillité dans les Colonies, n'y firent qu'allumer le feu de la dissention.

Tous ces moyens de conciliation épuisés inutilement, de petits actes d'hostilité en annoncèrent bientôt de plus grands.

L'Angleterre put voir, avec étonnement, ses Colonies discuter leurs droits avec tant de hardiesse & d'avantage, prendre des mesures si sages, montrer tant de résolution; mais dut-elle craindre que lorsque des armées formidables se montreroient, elles oseroient se mesurer avec elle? Des hommes qui n'avoient jamais obéi, livrés aux douceurs de la vie champêtre, élevés dans l'abondance, d'un caractère lent & paisible, que la seule idée du sang humain répandu glaçoit d'horreur (1), pouvoient-ils être capables

(1) A l'époque de la révolution, il y avoit plus de vingt ans qu'il ne s'étoit fait d'exécution judiciaire.

(pour combattre une Nation si redoutable à leurs yeux par ses derniers succès) d'abandonner leurs demeures chéries, de se soumettre à une austère subordination, de braver la faim, l'intempérie des temps, de supporter de longs & de pénibles travaux, de donner & de recevoir la mort avec intrépidité ? Pouvoient-ils croire qu'ils oseroient le tenter, quand, sans Chefs expérimentés, sans armes, sans munitions, ils auroient en tête un ennemi belliqueux, savant dans l'art des combats, & abondamment pourvu de tout ce qui favoriseroit ses succès ? Disons-le, l'Angleterre, guidée par sa politique ambitieuse, dut nécessairement croire qu'un petit nombre de troupes suffiroit pour les combattre & les subjuguier ; & si ces troupes échouèrent, furent vaincues, c'est, dans les révolutions politiques, un phénomène qu'aucun Empire de l'Univers ne nous a offert, & qui peut-être ne se reproduira jamais (1). Ne

(1) L'Histoire nous montre, il est vrai, souvent des Provinces secouant le joug d'un grand Empire, des hommes.

soyons point étonnés de voir les nouveaux escadrons Américains tant de fois fuir , se disperser , s'évanouir à l'approche de l'ennemi ; mais soyons - le de les voir se réunir , se remonter , supporter toujours avec patience & avec courage la faim & tous les maux qu'entraînent les guerres. Plus les fiers Anglois avoient étudié , observé le génie , les inclinations , les ressources de leurs Colons , & plus ils devoient compter sur le succès de leurs armes ; & le Philosophe instruit devoit voir que pour consommer cette révolution prédite de nos jours, il falloit plusieurs siècles.

Vous voyez les Américains agissant plutôt par l'impulsion de la raison que

en petit nombre , victorieux de grandes armées ; c'est que ces révolutions , ces victoires étoient obtenues par des Peuples belliqueux , dans des temps où la valeur suppléoit facilement au nombre & à l'art. Mais jamais elle ne nous a montré des hommes peu guerriers par caractère , manquant de moyens & ignorans dans la Science militaire , devenir victorieux d'une Nation courageuse , instruite , & féconde en ressources.

par celle du sentiment, aimant plus à méditer qu'à sentir, s'occupant plus des choses utiles que des agréables. Aussi la Législation, la Politique, la Physique, la Mécanique purent y faire des progrès, tandis que les Arts d'agrémens y restoient inconnus; tandis que la Poésie qui, chez toutes les Nations, devança les Sciences, n'y fait point entendre ses sublimes & touchans accords. Les villes, les bourgs, les habitations purent y offrir l'aifance, la salubrité, le bon ordre, mais n'y présenter rien de ce qui n'intéresse, ne crée que l'imagination : point d'arbres alignés, courbés en berceaux pour y jouir de leurs ombrages; point de jardins où d'ingénieux compartimens, où l'agréable symétrie, où le mélange heureux des fleurs enivrent les sens, enchantent l'ame; point de danse, point de fêtes publiques qui peignent leur alégresse, leur bonheur. Comment cependant le patriotisme put-il réunir de tels hommes, les rendre capables de tant d'efforts? Il a fallu qu'un

impôt sur le thé les ait privés tout à coup d'une denrée dont le besoin se faisoit ressentir à chaque instant à tous les individus ; que l'intolérant Presbytérianisme eût laissé depuis long-temps des semences de haine , de discorde entre eux & la Mere-Patrie ; que leur commerce trop resserré leur procurât à peine, avec un des plus riches sols du monde, les premiers objets de commodité ; que les Gazettes circulant dans toutes les mains , eussent répandu l'alarme de toutes parts, & leur ait montré un avenir affreux. Mais ce moment de crise, comme je vous l'ai remarqué, ne fut pas préludé par des scènes de violence & de cruauté, il fut calme & réfléchi.

Cette révolution, dont le terme arrive à grands pas, ôte à nos ennemis, des hommes & un commerce qui de jour en jour les auroient rendus plus formidables. Le nôtre en deviendra plus facile, plus étendu ; la construction y trouvera ce que les nouvelles flottes du Nord lui auroient

rendu plus rare & plus dispendieux. Nos approvisionnement de tabacs se feront par échange, & non en exportant annuellement un numéraire immense. Nos Isles auront des bois pour leurs melasses & leurs autres productions.

Peut-on craindre, comme on l'a dit tant de fois, qu'à la première apparence de paix, l'inclination nationale les portât à se lier avec la Mere-Patrie, à oublier nos services, à rompre notre alliance? Il y a trop d'années que l'Angleterre répand du sang dans ces contrées, & s'y livre au brigandage. L'Anglois, qui ne voit dans l'Américain qu'un peuple sorti de la fange de sa Nation, s'accoutumeroit-il tout à coup à le traiter d'égal; & le mépris, ce sentiment plus difficile à pardonner que la haine, seroit-il si tôt excusé par l'Américain? Le Congrès, dont l'équité & la sagesse ont toujours dicté les arrêtés, qui n'offre pas encore une décision fautive, flétriroit-il son honneur, sa gloire par un manque de fidélité
à

à sa première alliée? Éleveroit-il ce monument d'opprobre, où toute la Terre & tous les Siècles liroient : *La France reconnut la première l'indépendance de l'Amérique, fit avec elle le premier Traité d'alliance, la secourut de ses munitions, de ses trésors, la défendit par ses flottes & ses armées? L'Amérique ingrate viola ses sermens, rompit ses liens dès qu'elle put le faire sans danger.* Quand elle seroit capable, dans cette guerre, de séparer sa querelle de la nôtre, de faire sa paix avant la nôtre, qu'en résulteroit-il pour nous? sa puissance ne seroit plus cohérente avec la Grande-Bretagne; ainsi notre grand objet seroit rempli. Sa paix nous épargneroit l'entretien d'une armée dispendieuse chez elle, & le prêt des sommes immenses, de munitions considérables pour ses propres troupes.

Il est plus raisonnable de craindre que la grande consommation de rum, de sucre, de café ne lui fît un jour attenter sur nos Isles; mais leur produit, quelque

immense qu'il soit, peut-il entrer en compensation avec les hommes que leurs climats meurtriers nous enlèvent, avec la corruption des mœurs qu'elles font refluer en Europe? C'est de la population & des mœurs que dépend la prospérité des Empires; tout devoit donc leur être sacrifié. Malheur à vous, ô Américains! si l'attrait de ces conquêtes vous séduit un jour; les vices qu'elles porteroient dans votre sein, votre population dont elles suspendroient les progrès, nous vengeroient de vos attentats. Mais non, livrés aux doux soins de féconder vos troupeaux, d'agrandir vos champs, d'embellir vos contrées, vous n'irez pas, le fer & le feu à la main, chercher au milieu des mers, sous un ciel brûlant, d'autres régions; celles qui vous avoisinent, vous entourent, s'étendent au delà de vos désirs, & demandent, pour ouvrir leurs inépuisables trésors, non pas du sang, mais des bras. Leur heureuse température vous refusera peut-être ces productions dont le luxe Euro-

péen vous a fait des besoins réels. Vos bois, vos grains, vos pêches, vos salaisons seront toujours plus que suffisans pour vous les procurer.

Outre que les mœurs & le climat porteront long-temps les Américains à la paix, leur existence politique fortifiera encore ces précieux penchans; ils ne seront point environnés de Nations inquietes, ambitieuses, qui les forceront sans cesse à être sous les armes; ils ne seront pas exposés à de fréquens débats entre eux, quoique formant des corps séparés: leurs droits respectifs sont trop clairement établis & trop généralement reçus, & sont trop liés, pour ne pas tendre sans cesse à réprimer l'oppresseur. Le besoin, la crainte & l'ignorance ont formé les Nations guerrieres, & notre Europe ne l'a tant été, que parce qu'elle étoit habitée de peuples barbares, étrangers, errans & opposés dans leurs mœurs, dans leurs préjugés, dans leurs intérêts; elle ne l'est encore tant aujourd'hui, que par une suite de

ces temps de ténèbres. La multitude des cultes fera probablement la première cause qui fomentera des dissensions entre les Américains, quoiqu'ils leur doivent leur rapide puissance, & qu'ils leur devront encore leur agrandissement: mais avancer que la tolérance peut nuire au bonheur des Etats, c'est, ce vous semble, bien s'éloigner des idées reçues de nos jours.

Tant que les hommes sont isolés, la tolérance n'y est point nuisible, parce que les hommes peu liés entre eux, sont moins exposés à se heurter dans leurs opinions, & ont par conséquent moins de sujets de divisions. Mais quand leurs contrées, plus peuplées, les rapprochent davantage, la communication s'augmente, le choc des opinions devient plus répété, plus vif, plus dangereux; alors les partis & les factions naissent. Deux Etats florissans, la Hollande & l'Angleterre, subsistent cependant aujourd'hui, en réunissant dans leur sein une foule de cultes; mais le premier, entièrement livré à des spéculations de

commerce, ne laisse à tous ses membres que l'ignorance ou l'indifférence sur tout ce qui n'est pas objet lucratif. La nécessité d'ailleurs de communiquer avec toutes les Nations, rend le Hollandois moins difficile pour leurs différences, sur-tout d'après l'idée que sa puissance précaire se dissoudroit bientôt sans elles. Les mêmes causes influent sur la Nation Angloise, mais pas autant, parce qu'elle n'est pas aussi généralement commerçante; que le peuple, moins laborieux, moins spéculateur, y est plus méditatif, plus raisonneur, plus occupé d'opinions dogmatiques: aussi toutes les Sectes y font-elles rivales, ennemies, & leurs temples y retentissent sans cesse de diatribes sanglantes. Leur haine auroit souvent de funestes effets, si l'antique grandeur de la Religion Romaine, qui leur en impose toujours, ne les réunissoit toutes contre cette commune ennemie, & si la Puissance menaçante de la France ne les occupoit pas presque toujours.

Mais l'Amérique, qui sera plus tranquille au dehors, qui ne devra point sa grandeur, sa puissance à des causes extérieures & momentanées, qui réunira un jour, comme toutes les régions fécondes, des citoyens opulens, désœuvrés, raisonnans, sophistiquans, aura plus à redouter de la différence des opinions. Déjà même les écrits, les discours des Ministres y ont autant pour objet d'attaquer, de ridiculiser leurs rivaux, que d'édifier leurs sectaires; & Philadelphie, le centre du tolérantisme, a vu des Sectes soutenir leurs droits par des injures & des coups. D'autres temps rendront ces combats dangereux.

Plus les Religions sont éclairées, plus elles sont intolérantes: le Paganisme sans principes, sans liaison, souffroit, admettoit tous les cultes; le Judaïsme, plus lié, plus lumineux, les repoussoit tous; le Mahométisme ne l'auroit pas été lui-même, si son Auteur n'en eût fait spécialement un précepte. Les Sectes du Chris-

tianisme ne le sont aussi entre elles qu'à proportion que leurs dogmes ne sont pas fixés. La Philosophie, qui tend à unir les hommes, à modérer leurs passions, doit, il est vrai, d'abord les porter à la tolérance civile ; mais voulant tout examiner, tout juger, elle doit faire naître ensuite l'intolérance dogmatique, & bientôt après l'intolérance civile, parce que les Loix ne peuvent être long-temps indifférentes sur des objets où le cœur ne l'est plus.

Ainsi le plus heureux Gouvernement, qui doit espérer une plus longue prospérité, est celui qui lie tous les individus à la même croyance, au même culte. La saine politique doit donc tendre sans cesse à les y ramener : le désir d'augmenter promptement la population, a pu faire enfreindre ce principe. S'il est démontré qu'un peuple heureux double sa population en moins de vingt ans ; ne seroit-il pas plus sûr, plus glorieux d'avoir recours à ce moyen ? Ce seroit alors travailler

tout à la fois pour son siècle & ceux à venir. Des peuples que des Edits de tolérance appellent dans un pays, y acquièrent des droits que la Puissance législative ne peut plus blesser sans injustice. Louis XIV, en révoquant l'Edit de Nantes, détruisoit, dans son Empire, le principe des divisions intestines ; c'est peut-être, quoi qu'on en ait dit, ce que sa politique fit de plus utile, non pas de plus juste, parce que des contrats faits avec des Hérétiques, n'en ont pas moins de validité.

Le Chef de la Patrie doit en être aussi le père ; sa tendresse doit donc chercher à resserrer les liens qui lient sa nombreuse famille. En est-il un plus puissant qu'une Religion qui inspire les mêmes sentimens, prescrit les mêmes devoirs, promet le même sort ? L'homme vertueux, dont les regards se portent sans cesse vers l'éternité, sent ses affections s'augmenter, son cœur s'échauffer, quand il peut espérer d'aimer, de revoir ses amis, ses proches au delà des portes de la vie.

Le spectacle le plus touchant , qui honorerait le plus l'Univers , seroit celui où toutes les Nations élèveroient à l'Éternel les mêmes temples & lui adresseroient les mêmes hymnes ; c'est où la Philosophie , qui embrasse le bonheur de tous les peuples , devroit diriger ses efforts. Mais peut-elle se flatter de préparer cette révolution , tant qu'elle tentera seulement d'ébranler , de détruire tous les cultes ? Avant de former cette hardie entreprise , elle auroit dû en présenter un autre , qui eût été appuyé sur de plus solides fondemens , qui eût présenté un plus grand nombre de vérités , qui eût mieux prescrit l'étendue & les limites de la raison , qui eût mieux fait aimer la vertu , craindre le vice , & eût mieux convenu à tous les temps , à tous les lieux , à toutes les conditions , à tous les esprits. En agissant autrement , c'étoit ressembler au Législateur qui , mécontent des Loix d'un peuple , les abrogeroit sans en donner d'autres , au Médecin qui supprimerait à des malades des alimens peu

salutaires sans leur en permettre de meilleurs. Elle devoit jusque - là se borner à les étudier, à examiner leurs titres justificatifs, à marquer ce qu'ils avoient de plus parfait ou de plus défectueux dans leurs usages, dans leurs disciplines, dans leurs dogmes; à éloigner ces disputes téméraires, qui ne rendent les hommes ni meilleurs, ni plus instruits; à montrer que la douce persuasion, l'exemple, & non l'impérieuse conviction, ramènent l'homme à la vérité, à la vertu.

Peut-être, à cette Philosophie entreprenante, destructive, en succédera-t-il un jour une plus modérée, plus conciliante. C'est au moment où de nouveaux Empires s'élèveront, où presque tous les peuples commenceront à sentir le besoin de s'éclairer, où, plus liés par le commerce, ils recevront & donneront plus facilement des lumières, où le génie d'un seul homme, où l'esprit d'un parti n'auront plus la même influence, où les grandes erreurs des Religions seront épuï-

fées, reproduites sous toutes leurs formes possibles, qu'une telle Philosophie pourra commencer de ramener les Nations à cette unité : espérance vaine peut-être, mais dont il est toujours consolant de se flatter !

Je suis, &c.



220 NOUVEAU VOYAGE

ROUTE ET CAMPS qu'a faits l'armée du
Comte de ROCHAMBEAU, dans le cours de la
campagne de 1781.

DATES.	C A M P S.	DISTANCES.
<i>Juin.</i>	<i>De Newport dans Rhode-Island.</i>	<i>Milles Angl.</i>
11	à Providence	30
11 au 20	<i>Séjour.</i>	
20	à Waterman	15
21	à Plainfield	16
22	à Windham	16
23	à Bolton	16
24	à Easharford	12 $\frac{1}{2}$
25 & 26	<i>Séjour.</i>	
27	à Farmington	12 $\frac{1}{2}$
28	à Barons-Tavern	13
29	à Breakneck	13
30	à Newtown	15
<i>Juillet.</i>		
1 ^{er} .	<i>Séjour.</i>	
2	à Ridgebury	15
3	à Northcastle	20
4 & 5	<i>Séjour.</i>	
6	à Philisbury	22
<i>Août.</i>		
20	à Northcastle	22
		238 milles.

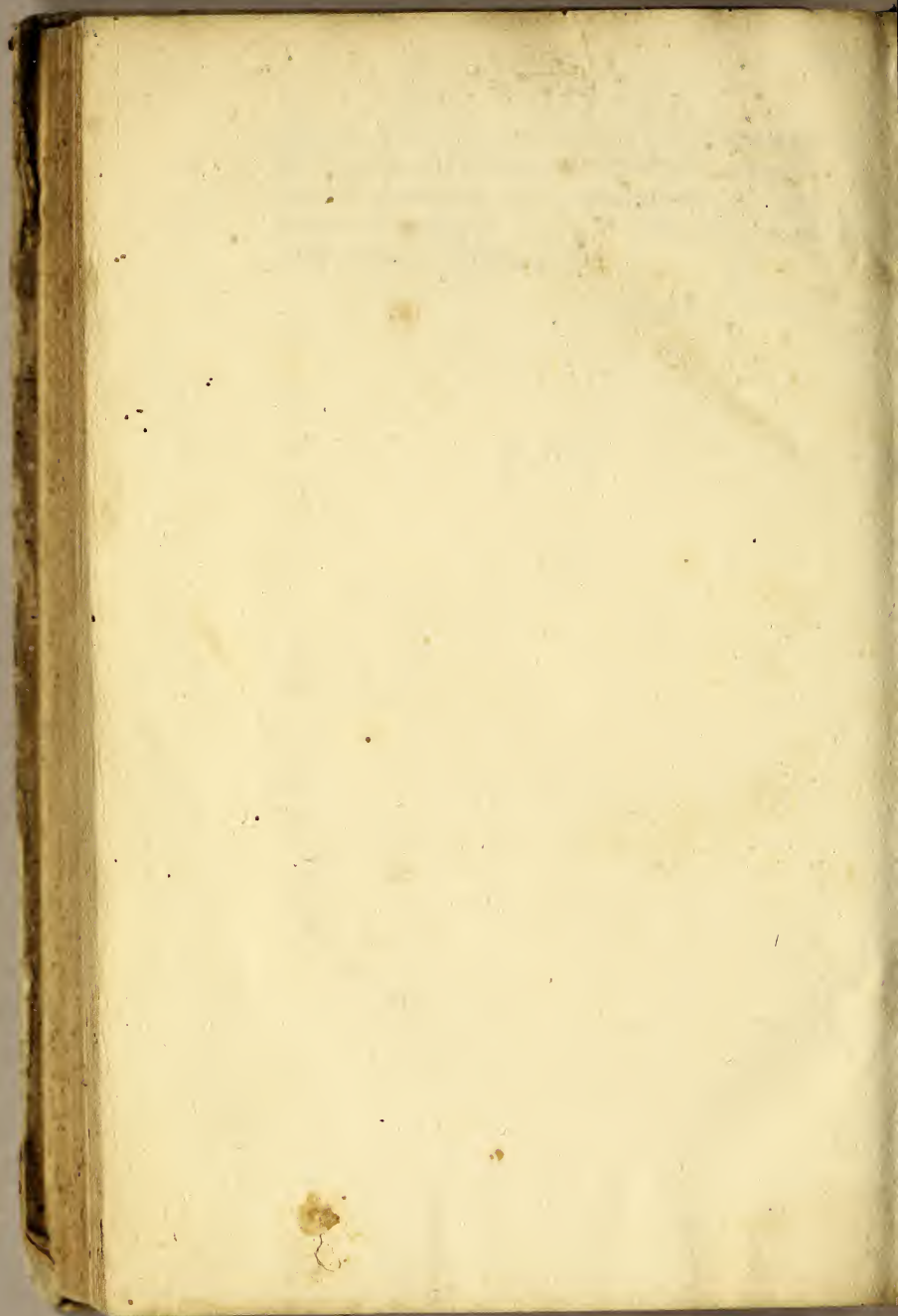
DANS L'AMÉRIQUE SEPTENT. 221

DATES.	C A M P S.	DISTANCES.
		<i>Millés Angl.</i>
<i>Août.</i>	<i>De l'autre part.....</i>	238
21	à Crampon.....	14
22	à Kings-Ferry.....	18
23 & 24	<i>Séjour.</i>	
25	à Stony-Point.....	5
26	à Sufferency.....	16
27	à Pompton.....	14
28	à Wipeny.....	16
29	<i>Séjour.</i>	
30	à Ballions-Tavern.....	16
31	à Sommerfer.....	17
<i>Septembre.</i>		
1 ^{er} .	à Prince-Town.....	13
2	à Trenton.....	12
3	à Lions-Tavern.....	15
4	à Philadelphie.....	15
5	<i>Séjour.</i>	
6	à Chefter.....	16
7	à Newport.....	18
8	à Head-Ofelke.....	18
9	à Susquiniah-Ferry.....	16
10	à Burk-Tavern.....	14
11	à White-March.....	15
12	à Baltimore.....	12
13, 14 & 15	<i>Séjour.</i>	
16	à Spire.....	16
17	à Coath.....	18
		552 milles.

222 NOUVEAU VOYAGE, &c.

DATES.	C A M P S.	DISTANCES.
		<i>Milles Angl.</i>
<i>Septembre.</i>	<i>De l'autre part.....</i>	552
18	à Annapolis.....	8
	<i>Séjour jusqu'au 21 où on a mis à la voile dans la baie de Chélapéack pour arriver à James-Town.</i>	
<i>Octobre.</i>		
25	à James-Town.....	178
26	à Williamsburgh.....	6
27	<i>Séjour.</i>	
28	devant Yorck.....	12
	TOTAL.....	756 milles.
	qui font.....	252 lieues.
	TOTAL des camps.....	39

F I N.



E782

R655n1

cop. 2

